13me Année. — N° 102 Juin 1928.

F 983

Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

JULES SUPERVIELLE ..... *Poèmes*
MARC BERNARD ..... *Insomnie*
VALENTINE PENROSE ..... *Poèmes*
ROLLAND DE RENÉVILLE ..... *Le Royaume de Rimbaud*
MARIETTA ..... *Novembre*
PIERRE COLLE ..... *La Mort*
FRANZ HELLENS ..... *L'armoire*

CHRONIQUES

L'Itinéraire Blondélien, par Henri Urtin. — POÉSIE, par A. G. — LIVRES, par G. Ribemont-Dessaignes, Henri Fluchère, Etienne Burnet, Henri Dalby, André Gaillard, Marcel Brion, Franz Hellens, Pierre Ménanteau, Jean Malan, Georgette Camille. — REVUES DES REVUES. — LETTRES ETRANGÈRES, par Marcel Brion, Franz Hellens.

LE SALON DES TUILERIES, par Brabo.

A MARSEILLE, par Gaston Castel, Eugène Michelis, Jean Malan, Jules Roque, Jean Ballard, Ch. Isnard, Gabriel Gourjon.

A NICE, par Charles Barzel.

A ALGER, par Gabriel Audisio.

BUREAUX : 10, Quai du Canal, MARSEILLE
(Dépôt à Paris : *Librairie J. CORTI*, 6, Rue de Clichy.)

N° 102 14me Année Juin 1928.

Les Cahiers du Sud

Tome IV. — 1er Semestre 1928.

Poèmes

UNE AUTRE VOIX

Le soleil parle bas
A la neige et l'engage
A mourir sans souffrir
Comme fait le nuage.

Quelle est cette autre voix
Qui parle et qui m'engage ?

Même au fort de l'hiver
Serait-ce la chaleur
Qui fait tourner la terre
Toujours d'un même cœur
Et pour me rassurer
Dans toutes les saisons
Se penche à mon oreille
Et murmure mon nom ?

En Pologne, mars 1928.

PEURS

A l'heure où la journée
Désespérant du soir
Va se couvrir la tête
De son tablier noir,
Que voulez-vous de moi
Présences ? parlez bas,
On pourrait nous entendre
Et me vendre à la mort.
Cachez-moi la figure
Derrière la ramure
Et que l'on me confonde
Avec l'ombre du monde.

*
* *

Quatorze voix en même temps
Avec le vent, contre le vent,
Et toutes savent, toutes vivent.
Quatorze voix vont le cherchant
Et l'une brûle son logis
En veut à son seul occupant.
Comme elle lèche sa fenêtre
Et tire une très longue langue
Jusques au fond du corridor !
Quatorze voix en même temps,
Que ferez-vous donc de cet homme ?
Allez ailleurs, brûlez ailleurs.
Le monde est grand vous trouverez
Voix folles à vous employer !
Laissez ce corps d'homme tranquille
Jamais vous ne pourrez atteindre
Le silence qui est en lui
Et qui lui vient de ses os blancs
Aveugles mais très vigilants.

*
* *

Le ciel se penche sur la Terre et ne la reconnaît plus
Comme une mère dont on aurait changé l'enfant durant la nuit.
La route vous dit : « Non », en pleine figure comme elle vous cracherait dessus
Et s'en va rejoindre sous terre les autres routes qui n'en sont plus.

Je suis si seul que je ne reconnais plus la forme de mes mains
Et je sens mon cœur en moi comme une douleur étrangère.

Ma tête chante et c'est un chant si éloigné
Qu'on se demande, les yeux clos, de quel côté il vous arrive.

Silence ! On ne peut pas offrir l'oreille à ces voix-là.
On ne peut même pas y penser tout bas
Car l'on pense beaucoup trop haut et cela fait un vacarme terrible.

Marseille, Décembre 1927.

Jules SUPERVIELLE.

Insomnie

I

J'ai visité cette nuit la Cité des Femmes. Elle est formée d'un réseau de ruelles qui se rassemblent et se dénouent comme des chevelures. Des morceaux de miroirs brisés luisent entre les cailloux. De hautes portes rectangulaires crèvent les façades des maisons. Le ciel est bas et gonflé.

On ne voit jamais dans ces quartiers retirés, de bandes hurlantes, seuls quelques solitaires s'y aventurent, les mains dans les poches, les semelles silencieuses. La plupart sont coiffés de chapeaux de feutre, placés de travers bien souvent, ce qui les rendrait ridicules si leur visage triste n'était au dessus de la vulgarité. Ils déambulent d'une allure inquiète en regardant du coin de l'œil des femmes aux cuisses lourdes, aux fesses si pesantes qu'elles croulent vers le sol. Des becs de gaz, échelonnés à distance régulière, tracent dans l'air un double sentier lumineux. Leur clarté, trop faible pour s'élancer dans les ténèbres, se pelotonne entre les vitres en attendant les premières lueurs de l'aube qui l'assassinera à coups de massues d'argent. Parfois au milieu de la nuit, il arrive que deux volets claquent violemment contre le mur avec un bruit de battoir, une tête échevelée, les yeux élargis d'horreur, se penche au dessus de la rue en appelant : Au secours ! mais nul ne se détourne de sa route. Une chemise ensanglantée tourbillonne un court instant à la fenêtre, les cris s'affaiblissent... les lamelles de plomb du silence se referment. Le lendemain matin, le promeneur curieux aper-

cevra contre la vitre l'empreinte d'une main rouge à moins que son pied ne butte contre un corps allongé.

Après avoir marché à l'aventure durant plus d'une heure je suis arrivé sur une petite place où aboutissaient trois ruelles. J'ai suivi l'une d'elles et je me suis avancé le cœur battant dans le gosier sombre d'un couloir. Un rectangle de lumière s'est dressé devant moi. Je l'ai repoussé de la main et un tapis à fleurs rouges s'est allongé sous mes pieds. Je me trouvais sur le seuil d'un salon que des sophas usagés garnissaient. Entre la cloison de la nuit et la pièce où j'étais, s'élevait une frêle barrière de papier enluminée de couleurs violentes.

Silence dans la rue, silence dans cette maison étrange, silence dans mes yeux qui guettaient le vieillard. Je le voyais glisser à courtes enjambées au plafond, courir sur les glaces, allonger ses membres grêles sur le tapis. Soudain il m'aperçut et grattant son crâne chauve d'un air pensif il me dévisagea avec impertinence.

— Que disiez-vous, Monsieur ? me demanda-t-il. Il avait une voix de vieille fille, parfumée de ces rances odeurs de coings que les paysans tassent avec le linge au fond de leurs armoires, mais si nette, si acérée que l'ampoule qui nous éclairait en frémit de peur dans sa légère enveloppe.

— Tout ce qu'il vous plaira de m'offrir, répondis-je un peu gêné.

— Ah ! ah ! tous les mêmes ! s'écria le vieillard. Si l'on vous dépouillait vous vous ressembleriez comme des jumeaux !

— De quels jumeaux parlez-vous, Monsieur ?

— Des visiteurs de cette maison qui ont un crapaud à la place du cœur et des éruptions phalliques sur tout le corps, ricana mon interlocuteur. Ah ! il est bien difficile de les apaiser ! Si on leur plante des tessons de bouteille dans la nuque cette horrible vermine resurgit dans les parois rouges des plaies. J'ai vainement essayé d'arracher ces ulcères avec des tenailles de cuivre. Peine inutile, Monsieur ! Le corps zébré, la peau violacée, les pores dégouttants de sang, ils en demandent encore et toujours. On les croirait en proie à une rage aveugle qui se tourne contre eux-mêmes, à une soif de martyre inextinguible. Que faire? Que faire pour calmer

ces déments ? J'ai tout tenté en pure perte. A quelques-uns j'ai montré le ciel par la tabatière qui se trouve à votre droite, derrière la tenture. Je leur ai parlé de l'immensité de l'univers, de la petitesse des planètes et des soleils, de la grandeur angoissante qui pèse sur leur destinée d'hommes. Ils n'ont pas daigné m'écouter. J'ai encore à la mémoire, brûlante comme un paquet d'orties, la réponse de l'un d'eux. Réponse inouïe, Monsieur, qui m'a permis de toucher le fond de l'abîme ! — Je voudrais, m'a-t-il dit, coucher avec une âme — Je ne sais si votre état de décomposition vous permet de saisir toute l'horreur de cette phrase mais quant à moi j'en ai été bouleversé pendant plusieurs semaines et durant des mois, d'affreux cauchemars m'ont ôté le sommeil. Depuis, rien ne peut plus me troubler et je ne me mets plus en frais d'éloquence pour les entretenir de choses auxquelles je ne comprends rien moi-même. Ah ! vous voulez rester le nez dans l'auge ! Soit restez-y !

Ce bavardage m'importunait terriblement. Je n'avais pas traîné jusqu'à une heure aussi avancée de la nuit pour entendre un discours de cette nature. Cependant le petit bonhomme malgré ses airs de censeur demeurait sympathique. Son visage et toute sa personne démentaient ses propos. Son allure de proxénète le trahissait en dépit de son verbiage, aussi je résolus d'attendre patiemment la fin de cette crise de pudeur persuadé que l'autre côté de la façade ne tarderait pas à se montrer.

— Un autre, continua-t-il, s'est mis certain soir à blasphémer comme un cochon. C'était à vous faire dresser les cheveux sur le crâne — je parle pour ceux qui ont des cheveux évidemment — et si un solide paratonnerre n'eut été planté sur le toit de cette maison j'aurais craint la foudre divine. Je m'attendais à un miracle, à une catastrophe qui nous aurait terrassés tous deux, lui pour ses paroles impies, moi pour les avoir entendues, mais non, à ma grande surprise rien de cela n'est arrivé.

Je refoulai le rire qui emplissait ma poitrine en me mordant les lèvres.

— Il est monté comme les autres pour assouvir son instinct de brute, en toute quiétude. Il m'a même, en sortant, donné une tape sur l'épaule en me disant :

— Adieu, vieux. A la prochaine.

Il était inutile de lutter, j'avais déjà les épaules secouées. Mon rire éclata en feu d'artifice. Je me roulai sur le fauteuil pendant cinq longues minutes. Le visage enfoui dans mon bras replié, tout le corps agité d'un soubresaut spasmodique, je sentais mon ventre se contracter douloureusement. Lorsque je parvins à reprendre mon calme, les yeux encore ruisselants de gaieté, j'aperçus le vieillard qui me regardait fixement, sans broncher.

— Je sais ce que vous pourriez m'objecter, continua-t-il sans se troubler le moins du monde, l'homme est un animal comme le chien, la puce, la pieuvre. De la cellule protozoaire à nous, des nuances, uniquement des nuances. Intelligence, raison, dans notre pauvre relatif humain seulement. Puissance ! Ah ! surtout toi Puissance et ton laudateur le Nietzsche barbare qui porte à sa ceinture un couteau de boucher m'amuserez toujours ! Enfin, je vous le demande, Monsieur, notre supériorité n'est-elle pas du même ordre que celle du chien sur le ver ? Cela crève les yeux, nous sommes des morceaux d'un globe qui prend mille formes de vie, de la terre qui marche, nous portons des plantes dans notre ventre, des vagues sur notre crâne, du calcaire dans notre charpente. Matériaux divers que le hasard a rassemblés, nous allons les mains dans les poches, la cigarette au bec, prêts à nous croire des dieux. Nous passons sous les lampes à arc en nous disant avec fierté — C'est nous qui faisons cela ! — Orgueil d'ignorants et d'abrutis, Monsieur ! Nos grands hommes ! Ah ! laissez-moi rire tout mon saôul ! Nos grands hommes ! Le Panthéon, les plaques de marbre ! Ah ! Ah ! j'en suis malade. Ne me faites pas tordre ainsi ! J'ai le cœur faible il pourrait lâcher. Ah ! Ah ! comme c'est amusant ! Quelquefois lorsque je m'ennuie, après avoir couché mes pensionnaires, je bois un bock, ici, en solitaire avant d'aller dormir, avec la conscience satisfaite d'avoir rempli une des fonctions des plus utiles et les plus ingrates qui soient et il arrive que pour me distraire je me murmure à l'oreille, tout doucement, pour moi seul — Nos grands hommes ! — L'effet ne rate jamais, j'en attrape des coliques de rire.

Ce fut à mon tour de le regarder se rouler sur le

sopha en se tapant sur ses petites cuisses desséchées. Sa voix aigrelette me perçait le tympan, il se trémoussait comme s'il eut été en proie à une crise.

— Allons, voilà une soirée qui promet d'être gaie ! me dit-il lorsqu'il se fut calmé.

— J'ai connu des hommes, répondis-je, qui à certaines heures se déculottaient sur les places publiques, au milieu des verts regards des jardins, parmi les nourrices sphériques et les jeunes filles aux jarretelles de chair. Ceux qui étaient ventrus ressemblaient à des magots chinois, les autres, à des branches de peuplier. Le désarroi qui suivait leur geste était toujours prodigieux. On rentrait les bébés sous les capotes de cuir, on entraînait les enfants par la main en leur promettant des montagnes de gâteaux, les femmes retroussaient leurs jupes et prenaient la fuite au galop. Ce n'était bientôt plus qu'un tourbillonnement de voiles, d'écharpes, de bas multicolores qui s'anéantissaient au fond des allées. Seuls, les oiseaux, spectateurs amusés et joyeux, se rangeaient en ordre sur les branches en chantant des chœurs parfumés, puis, régulièrement, la pluie s'écrasait contre les feuilles en ayant soin toutefois de former une voute lumineuse sur mes amis dévêtus.

— Ah ! nous menons une drôle de vie, me répondit le vieillard, et l'éternuement des cheminées d'usines est symptômatique pour celui qui sait regarder et entendre. Ceux qui parlent d'un ordre nouveau me font pisser de rire. Songez que les valeurs les plus solides en apparence reposent sur l'inconnu. Il n'y a pas de vérités partielles mais une logique totale qui nous est étrangère en dépit des physiciens et des philosophes. En voilà d'autres, Monsieur, que je ne porte pas dans mon cœur. Ils me dégoûtent avec leurs grands airs mystérieux. On croirait à les entendre que chacun d'eux a plongé dans l'infini et qu'il en dissimule la clé dans sa poche. Tous ces moralistes, tous ces enseigneurs de vivre, tous ces fabricants d'aphorismes, préceptes, maximes, systèmes et autres salades me répugnent. Une belle image d'Epinal a plus de sens que toutes leurs âneries.

— Mais vous-même ? hasardai-je.

— Ah ! vous avez pris au sérieux les balivernes que

je vous ai contées tout à l'heure ? Vous voudriez me le faire accroire ! Farceur ! J'amenai sur mes lèvres mon plus fin sourire et tapotai mon genou de la main droite.

— Non, non ! Nous parlons entr'hommes, j'espère, me dit le vieillard, et le fond du sac ne vous effraie pas. Il appuya sa main sèche sur mon épaule pour ajouter : — Dussions-nous y trouver des serpents et des excréments de toute sorte et je vous garantis que nous en aménerons une belle collection.

Comme il achevait ces mots la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Le bonhomme me quitta me laissant tout le loisir de méditer à l'aise.

J'entendis bientôt dans le couloir un bruit de pas et de voix où je reconnus celle de mon hôte.

— Parfaitement, Monsieur, disait-il, Léa la grosse brune ? Nous l'avons toujours parmi nos pensionnaires. Malheureusement vous arrivez à un mauvais moment, elle est sous presse, mais si vous voulez bien patienter cinq minutes...

Le visiteur grogna. Le vieillard reprit :

— Si vous êtes pressé il y a deux dames de libres encore. Leurs charmes ne le cèdent en rien à ceux de Mademoiselle Léa. Nous avons même un morceau de choix. La plus jeune des deux — ici, il baissa le ton — n'a pas dix-sept ans.

Il réussit sans doute à allécher le client car j'entendis successivement s'ouvrir les deux portes qui les séparaient du salon et presqu'au même instant deux paires de talons hauts se poser à terre. Je perçus encore le bruit sourd des semelles sur l'escalier de bois qui conduisait aux chambres. A peine s'était-il éteint que mon hôte venait me rejoindre en frottant l'une contre l'autre ses mains parcheminées.

— Encore un, me dit-il, qui craint de mourir étouffé. C'est un des plus gros commerçants du quartier, au figuré et au propre... si j'ose dire. Il eut son petit ricanement habituel, puis, ajouta — Au fond ce qui les attire ici c'est l'attrait du merveilleux, de l'inconnu. Quelquefois je les observe sans qu'ils me voient. Arrivés devant la porte du salon où se tiennent les dames ils hésitent à ouvrir, la main sur la poignée de la porte. Le mystère est derrière cette porte. Que cache-t-elle ? Quelles formes, quelles couleurs, quels vices nouveaux?

Ils éprouvent un plaisir infini à prolonger d'une minute encore cette attente ; ils écoutent ces voix anonymes de femmes, ils s'efforcent d'imaginer les visages dont elles sont le reflet. De passer de la brusque obscurité de la rue, de sa glaciale indifférence à ce salon plein de clarté où des bêtes chaudes et grasses se prélassent sur des divans, cela les trouble. Lorsqu'ils se décident enfin, éblouis par toute cette blancheur, la plupart sont aussi maladroits que des adolescents. Ils restent là, plantés sur place comme des hérons, sans oser choisir. Quelques-uns lancent la main, au hasard, au petit bonheur. Ce ne sont pas les plus braves. Leur décision est celle des timides, ils jouent à colin-maillard. D'autres au contraire s'attardent, scrutent, soupèsent, se tâtent le pouls ; leur regard un peu trouble au début prend la fixité de celui d'un maquignon...

— Et vos pensionnaires ?

— Oh ! Elles, n'en parlons pas. Sans intérêt. Ce sont de bonnes ouvrières, consciencieuses ; pour elles ce ne sont pas des hommes qui entrent mais des billets de banque. Elles surveillent la porte comme une commerçante regarde le tiroir de sa caisse. Elles sont gentilles d'ailleurs et ne changeraient pas leur métier contre beaucoup d'autres. Elles n'ont aucune instruction, elles sont stupides et leurs idées sont les plus conventionnelles qui soient. En somme leurs plus grands ennemis sont le spirochète, le gonocoque et les moralistes bavards.

— Je vois que vous avez sur la question un point de vue spécial mais je crois que vous êtes un peu trop intéressé à la chose pour en juger impartialement.

— Moi ! Par exemple ! s'écria le vieillard. Me prendriez-vous pour un besogneux ! J'ai choisi cette carrière par vocation. Mon intérêt n'a rien à voir là-dedans. J'essaie simplement de parler avec bon sens. Tâche malaisée s'il en fut, car où peut-être le bon sens de ce qui n'en a pas ?

— Ah ! Nous y voilà encore ? pensai-je.

— L'humanité est assez semblable à ces quelques personnes qui accompagnant un soir un jeune homme chez lui le laissèrent devant sa porte en lui souhaitant une bonne nuit. Au matin le jeune homme n'aurait pu être plié en deux sans se briser comme un bocal de pruneaux.

— J'avoue, répondis-je, ne pas saisir...

— Il n'y a rien à saisir, me dit insolemment mon hôte, pour celui qui ne sait pas sauter les murailles ou pénétrer par effraction derrière la porte.

Je compris au ton de ces dernères paroles que la contradiction n'était pas admise.

II

Il était alors une heure du matin et le calme de la rue si complet que j'eus l'impression de fondre dans ce silence.

— Vous permettez ?

Avant que mon hôte eut ouvert la bouche je plongeai le salon dans l'obscurité et m'avançant vers la fenêtre je l'ouvris à deux battants. Les maisons titubaient dans la ruelle. J'apercevais à ma gauche le numéro lumineux 75 suspendu à une potence, et au delà de cette enseigne de chair, les façades blanchies par la lune qui se perdaient au loin. Quelques vitres achevaient lentement de se consumer. Une petite brise glissait sur la neige, tout étourdie de sa chute céleste. Je me nettoyais sans effort de tout désir et sentis un oiseau heureux secouer ses ailes dans ma poitrine. Fermant les yeux je laissais mes cheveux se soulever et retomber selon le plaisir de l'heure. Cette ruelle devenait mienne, mieux, devenait moi. Elle aurait pu dormir ainsi jusqu'à l'aube comme elle y était accoutumée mais je savais que cette nuit verrait des événements décisifs, une lointaine intuition m'en avertissait et ce geste — ouvrir la fenêtre — que je croyais purement instinctif m'avait été ordonné. Chque seconde écoulée affermissait en mon cœur cette certitude et le vieillard qui m'avait rejoint paraissait lui aussi partager mon espoir.

Accoudés au bastingage nous attendions le coup de sifflet qui arracherait la terre de la mer en élargissant la blessure bleue, nous guettions du sommet de la tour le miroitement de l'acier ennemi dissimulé sous les arbres, nous éprouvions l'angoisse du condamné à mort qui blêmit dans le silence de sa cellule en écoutant une ronde de marteaux frapper en cadence sur des madriers. Quelle colline taillée en facette nous joindrait au

détour de la côte avec ses éclairs fulgurants ? Dans quel hululement de sirène allions-nous être précipités vivants ? L'espoir imprécis roulait sous nos pieds ainsi qu'un galet. Cette minute lourde comme une pluie d'orage nous tenait bien au chaud sous ses ailes. Nous ressemblions mon hôte et moi à ces fumées qui s'attardent dans un ciel sans brise, à deux torches prêtes à se muer en flammes.

Soudain un rythme d'une fluidité de brume commença d'animer la face des choses. Une affiche à demi décollée se souleva à trois reprises puis se détachant entièrement du mur prit son vol ainsi qu'une chouette. Une poignée de plâtras vint s'abattre dans le ruisseau avec un bruit flasque qui fit tressaillir mon compagnon. Des murmures étouffés jaillirent de toutes les encoignures. Une borne effilée en forme de braquemart vacilla sur sa base. Peu à peu la brise s'enflait, devenait folle, elle soulevait les seins blancs de la neige, les étirait en tous sens comme des écharpes gonflées de vent.

Des fantômes échevelés prirent possession de la rue. Ils avançaient en rangs serrés flanqués des soupiraux grimaçants qui ricanaient de leur bouche édentée, hissant du fond des caves leur visage vert que la captivité avait pâli d'une façon effrayante. Toute la haine qu'un sort infâmant avait rivée dans leurs cœurs luisait dans leurs yeux de fièvre. D'innombrables jets de pisse s'étaient si souvent élancés dans leurs poitrines qu'ils étaient résolus cette nuit à hurler leur dégoût en compagnie de leurs frères de neige. Ces multitudes de grains blonds à l'odeur corrosive qui formaient dans la pénombre des arches resplendissantes venaient s'écraser sur le sol déjà humide de leur prison et longtemps après le départ du buveur de bière ou d'alcool, porté par deux jambes vacillantes, le soupirail choisi devait durant des journées entières s'efforcer de digérer l'infâme boisson. Aussi cette nuit là, tous les soupiraux de la rue griffes en avant s'apprêtaient pour une éclatante revanche. Sans que le signal eut été donné par l'un d'eux, sans que le moment fut désigné à l'avance, mûs seulement par leur haine de l'homme, ils se lançaient à l'assaut de la race odieuse. Quelques-uns joignaient leurs mains décharnées comme pour une ultime prière.

Déployés ils ressemblaient à de longs convalescents. Mais ils avaient trop présumé de leurs forces ; éblouis de liberté, aveuglés de lumière, effrayés par leur audace ils chancelèrent dans la vaste robe qui flottait en longs plis autour de leur corps exsangue, leurs têtes pesantes, ivres d'air pur, roulèrent sur leurs maigres épaules, vainement ils s'accrochèrent aux murs pour vaincre leur faiblesse, leurs ongles tordus durent céder. Bientôt leur troupe misérable fut réduite en une buée légère, rapidement dissipée par le vent.

Les spectres de neige demeurèrent seuls dans la ronde et comme s'ils eussent obéi à un mot d'ordre ils s'écroulaient en arrivant à chaque extrémité de la rue. A leur passage nous recevions sur les mains et le visage une poussière glacée qui fondait rapidement. Leur nombre grandissait de minute en minute et bientôt la rue fut toute sillonnée par cette foule blanche.

— Regardez, me dit le vieillard avec inquiétude, cette muraille qui s'élève sans arrêt va vous faire prisonniers.

Ah ! cette prison m'était trop chère pour que je songe à la quitter ! Le lourd battant de mon cœur sonnait un carillon angoissé et joyeux. Le mystère que j'avais vainement traqué dans tous les coins de la ville se mettait à vivre devant moi. Ces allées et venues d'écharpes de neige qui se frôlaient, se croisaient à toute vitesse, sans jamais se heurter, uniquement soucieuses aurait-on cru, d'aller s'anéantir là-bas, sur le monticule blanc, renversant — enfin ! — les lois logiques pour obéir à des ordres étranges, me paraissaient admirables. C'en était fini pour un soir avec la pesanteur. La matière devenait aérienne et pouvait en toute liberté prendre son vol, se joindre à l'imagination, participer à la fête. J'en étais follement heureux et j'allais clamer ma joie aux quatre coins de l'univers lorsque la ronde s'apaisa brusquement et les bondissements affolés firent place à un silence religieux. Seul, lentement, un fantôme immense s'avançait au milieu de la rue les bras étendus. Sa voix distincte et grave s'éleva. Elle dit.

— Corps de pourriture n'attendez pas le jugement dernier qui jamais ne viendra.

Vos oreilles tomberont en poussière avant qu'elles entendent les claires trompettes promises.

L'ostensoir n'a qu'un reflet métallique. Les Bouddhas demeurent mornement immobiles, leurs bras de pieuvre sont d'une rigidité désespérante.

Le surnaturel ne naîtra jamais de la main de l'homme et l'imagination épuisée retombera toujours à terre si elle le cherche à l'aide de la raison.

Les poissons pareils à des bulles d'air ou à des papillons, naissent, vivent, meurent, sont mangés, expurgés sous forme d'excrément.

N'appuyez pas votre front contre la vitre froide de l'aquarium dans l'espoir d'y trouver le mystère.

Ne tournez pas vos regards vers le trou du ciel. Les planètes tournent, se refroidissent, s'attirent, se repoussent suivant des lois.

Le monde n'est qu'une vaste mécanique.

Dieu n'existe pas. Les anges n'existent pas. Le paradis est absent du ciel.

La Justice, la Bonté, la Douceur sont œuvres humaines. Vous ne les trouverez nulle part, hors de la Cité.

Corps de pourriture, morceaux du globe inconnu, baptisé Terre, qui parfois vous émiettez vivants et commencez à tomber en lambeaux bien que debout sur vos jambes.

Ce soir je vous convie à une fête digne de votre grandeur, bafouée, méconnue et pourtant réelle. Hommes, femmes, parcelles de mort qui venez de l'inconnu pour y retourner, vous tous dont la vie n'est qu'une traînée trop souvent obscure que termine un râle, dressez-vous, révoltez-vous ce soir contre votre sort de bête humaine.

Je vous offre le moyen de vous venger du hasard stupide qui vous jeta sur vos deux pattes et de vous rendre si forts que la Mort elle-même n'entamera plus votre quiétude.

Que les bornes et les prohibitions crèvent devant vous ainsi que des charognes, que les possibilités s'élargissent démesurément.

Que dans votre chair qui est la synthèse la plus élevée de l'évolution terrestre et qui, à cause de cela, porte le poids de toute la terreur et de toute la tristesse de la pensée captive et condamnée à périr, l'espoir renaisse,

A vous qui vous tenez en équilibre sur le barreau le plus élevé de l'échelle, je vous offre de gravir quelques degrés encore et de cette hauteur votre chute dans le

marais animé par la reptation des vers, formé de boue, peuplé de joncs, ressemblera à une ascension définitive.

Sans âme, vous éprouverez la jouissance infinie des purs esprits, jointe au repos de la bête repue qui dort sans rêve, empestée dans l'univers comme une pierre ou une poignée de sable.

Vous cesserez de penser et deviendrez uniquement des végétaux qui balancent dans le vent, de la poussière qui vole, une vague qui ondule, un parfum qui s'exhale, un nuage qui fond, ainsi votre malheur d'être des hommes disparaîtra.

Fini le rire stupide qui vous secoue comme un spasme, finies les larmes corrosives, fini le raidissement douloureux de vos sexes et sa chute lamentable, finie la honte d'agir sans but, de crier pour ne rien dire, de s'acheminer sûrement vers la difformité et l'horreur de la vieillesse, vers la laide et crétinisante sénilité.

S'anéantir ! S'anéantir ! Sans peur et sans convulsion.. Se préparer avec joie à n'être plus rien, à reprendre la place que vous n'auriez jamais dû quitter.

Voilà ce que je vous offre.

Allons les Hommes fumées, les Femmes nuages ! Tous les partants êtes-vous prêts ?

Les fenêtres silencieusement s'étaient entre-bâillées Les gens de la rue tirés de leur sommeil regardaient, ahuris, cette longue écharpe de neige qui parlait sans un geste. Je sentais sur ma nuque la chaude haleine des pensionnaires accourues et la tiédeur de leurs seins qui s'écrasaient contre mon dos. Une chemise qui dépassait à peine leur nombril composait avec un ruban dans les cheveux tout l'uniforme de la maison. Ces jeunes femmes, habituellement si bavardes, se taisaient d'étonnement, la bouche ouverte. Le Temps assis contre la borne attendait notre décision pour reprendre sa marche. Une étoile en haillons s'appuyait sur une branche de merisier sa robe en lambeaux montrait les reflets lumineux de sa chevelure blonde qui rendait étincelant le miroir convexe de son ventre. Ses petits pieds amaigris se soulevaient à l'extrémité comme s'ils eussent craint que le froid de la terre les glace. Elle nous regardait avec un mélange de sympathie et de pitié et ses lèvres que l'anxiété agitait auraient bien voulu répondre pour nous.

Attachée à un mât invisible la lune en forme de croissant demeurait immobile au milieu de la rue.

Je voyais encore sur le seuil de sa porte le patron du bistrot d'en face, en chemise, un chapeau melon sur la tête. Dans l'effarement de ce réveil, la force de l'habitude lui avait fait saisir cette coiffure. Ses jambes étaient recouvertes de poils noirs; sur le bord extérieur de ses deux petits doigts de pieds on apercevait la protubérance cornée de deux cors volumineux ; l'ensemble me parut d'une propreté relative. Sa femme le tenait par l'épaule, vêtue, elle aussi, d'une simple chemise mais si longue qu'elle traînait à terre. La décence était sauve.

A côté d'eux, le marchand de couleurs tirait machinalement sur une abondante moustache qu'il portait tombante, à la gauloise ; son visage osseux dépouillé des grosses lunettes qui le revêtaient durant la journée paraissait plus nu que ses cuisses. Lavée par mille et une averses, brûlée par le soleil, craquelée par le froid, sa boutique avait pris une teinte lamentable. Un des panneaux s'effritait littéralement.

— Il serait de son devoir de donner l'exemple, pensai-je en repeignant sa boutique.

Sa fille longue, maigre, se tenait raide comme une somnambule ; ses genoux pointus formaient un angle aigu et sa poitrine squelettique qui bourgeonnait à grand'peine donnait une pénible impression de vieux bois.

Trois maisons plus loin j'apercevais le boulanger à l'air stupide, appuyé sur une canne que sa claudication lui assignait comme indispensable compagne. C'était un cynique. Il inventoriait sans la moindre retenue les rondeurs de ses clientes en leur débitant de lourdes obscénités qui les faisaient rire follement. Je le soupçonnais d'avoir entraîné sa femme vers la littérature clandestine, les ayant maintes fois surpris, rouges comme des coqs, penchés sur des livres aux photographies étranges et pourvus sans nul doute d'un fermoir automatique, car la couverture se rabattait, à la première alerte, avec une vitesse qui tenait du prodige. Son penchant pour la luxure devait être d'une banalité désespérante ; cette homme ne nourrissant que des instincts mercantiles passait le plus clair de son temps à donner

à sa balance de fructueux coups de pouce. J'éprouvais une certaine répugnance à m'anéantir avec cette âme vile ou à goûter avec elle aux plaisirs défendus, mais d'autres personnages attirèrent mon attention, m'ôtant le loisir d'extraire de cette promiscuité tout ce qu'elle pouvait avoir de désobligeant.

D'abord le marchant d'antiquités, homme volumineux que le plus léger des efforts mettait en sueur. Il avait la manie d'installer son énorme derrière sur de gracieuses bergères tendues de velours bleu de roi, ou de le déposer au fond d'authéntiques voltaires ou garantis tels. Rien ne lui paraissait trop beau pour ces précieuses hémisphères. De ces assises seigneuriales il suivait d'un œil éteint les évolutions des passants ou se mettait à tailler avec ses voisines d'interminables bavettes sur les sujets les plus dénués d'intérêt qui soient.

D'autres encore que je ne connaissais pas sortaient de boutiques qui m'étaient inconnues et à tous les étages se perchaient d'obscures silhouettes de consommateurs.

III

Le fantôme après avoir achevé son discours s'écroula lui aussi sur le tas de neige et tous nous attendîmes dans l'espoir d'un grand événement qui bouleverserait notre vie, qui nous permettrait de réaliser les belles aventures dont nous avions la nostalgie avant que de les connaître. Les uns étaient partagés entre la crainte de disparaître comme des fumées, tant il est vrai que le collier pénètre fortement dans la peau, et la curiosité du miracle, cette faculté toujours déçue, toujours renaissante, broyant du vide sans arrêt qui s'appelle aussi Espoir. Cette anguille allait-elle une fois encore me glisser des mains ? La chère intuition si capricieuse qui m'avait conduit jusque-là s'était-elle jouée de moi selon son habitude ?

Une rumeur me tira de ces amères réflexions. Que se passait-il ? Toutes les têtes étaient tournées vers le ciel. Je regardai à mon tour. Le miracle était là. La lune s'était mise à balancer au-dessus de nous ainsi qu'une lanterne secouée par le vent et comme d'un vase trop plein une pluie fine en ruisselait.

Le marchand d'alcool qui ne s'était aperçu de rien, grommela.

— Non contents de vider leurs cochonneries pendant le jour ils continuent durant la nuit maintenant !

Je vis sa femme le heurter du coude et lui parler à l'oreille pour le ramener à la réalité.

Il pleuvait depuis cinq minutes environ lorsque nous nous aperçûmes que l'eau formait sur le sol de minces ruisseaux lumineux qui s'élargissaient rapidement en flaques et serpentant les uns vers les autres ne formèrent bientôt qu'une seule nappe, couleur de vieil or. Les boutiquiers étaient si béants de surprise que pas un ne songeait à s'abriter. Ils restaient là, au milieu de la rue, à patauger dans la merveilleuse liqueur, plus effrayés que ravis.

— Mademoiselle Colomb s'écria une femme, regardez votre père !

Le cri d'effroi qui suivit ce conseil tira toutes les têtes dans la même direction. Le marchand de couleurs s'était métamorphosé en homme de bronze. Depuis ses cheveux hirsutes jusqu'à l'extrémité de ses maigres pattes de volatile une tunique jaune le revêtait, ajoutant à sa gravité habituelle une raideur de statue; il étincelait de mille feux sous cette cuirasse qui le moulait étroitement.

— Il ressemble à Napoléon, dit une voix inconnue qui descendait des combles.

Quelques éclats de rire dansèrent sur un fil invisible, cabriolèrent en l'air, s'éteignirent. La fièvre qui me brûlait, je sentais que seule cette eau pourrait l'apaiser. D'un bond j'enjambais la fenêtre et m'accroupissant au bord de la nappe je plongeais mes mains dans l'eau dorée. Elle était douce au toucher, onctueuse comme une huile claire. J'avais l'impression de nager dans le ciel et de brasser des nuages. Des paillettes de soleil surnageaient mêlées à des cristaux de neige. Les étoiles s'y réfléchissaient, agrandissant à l'infini cette humble flaque, enfermant dans ses misérables rives de cailloux et de boutiques l'univers entier. Quelle sensation exquise ! C'était comme une retour de campagne à l'heure fraîche où les arbres se mettent à parler, où les rochers assis sur le bord de la route s'étirent en attendant que le promeneur ait disparu pour quitter leurs

socles de pierre et tenir dans les carrières de mystérieux conseils. C'était un bouquet de cerises ruisselant sur l'arbre au milieu des feuilles vertes qui pleurent de joie après l'orage, c'était le vent qui vient du fond de l'allée avec son cortège de branches et de rameaux brisés pour bondir soudain sur le lecteur assis sur un banc et lui soulevant la veste, pénétrant avec un rire sous la chemise pour caresser le torse nu, s'amuse à le flageller de sa froideur. C'était la voix joyeuse d'une femme qui chante en lavant son linge au bord de la rivière, les bras recouverts de la belle écume bleue du savon. Les arbres m'appelaient, la terre m'appelait, toute la nature m'exhortait à mourir et cet appel était amical, il remuait en moi des voiles d'échos, une poussière impondérable de souvenirs, je ne sais quelle affinité lointaine, quelle parenté inconnue et ma substance répondait. Ne désespérez pas amis, je viendrai vous rejoindre, déjà je m'avance à votre rencontre, chaque heure qui passe nous rapproche. Vos bras étendus m'accueillent et me souhaitent la bienvenue, mes frères les arbres, mes frères les rochers. L'incertitude et l'effroi apaisaient leur frottement et mes nerfs à vif se détendaient dans une paisible quiétude. J'aurais pu à cet instant me précipiter dans le ciel. Je tremblais au bord de ce gouffre étoilé. Le vertige me poussait par les épaules. Il m'était possible ce soir-là de franchir l'univers et de pénétrer dans l'espace clair qui le termine et le cloisonne. C'en était fini alors de la nuit qui nous tombe sur les épaules comme un tigre, c'en était fini de cette prison sombre, de ce filet d'ombre aux mailles disposées en losange. La nasse avait une issue que j'ai entrevue la durée d'un éclair et dont je n'ai pas su profiter. Mon hésitation a redonné à la vitre de l'eau sa teinte glauque, la porte à deux battants s'est refermée pour toujours. Prisonnier ! Prisonnier à cause de ma lâcheté ! Je n'aurai jamais plus une si belle occasion de mourir, pensai-je. J'avais appris depuis longtemps que les balustrades de marbre de mon enfance ne menaient nulle part, que les mille branches chantantes de l'orgue n'étaient que la chanson de la forêt capturée par les hommes, que les coquilles de rêve ne contenaient qu'une eau saumâtre mais ces déceptions ne me mirent pas au cœur le cuisant remords que ma lâcheté devait y mettre.

La révolte une fois encore blanchit mes lèvres. Je vis accourir un monstrueux troupeau de douleurs grotesques ; celle des bossus et des défigurés, des vérolés et des paralytiques.

— Range toi, ma meute écumante, nous allons demander des comptes au ciel. Reniflez mordez, crocs en avant, griffes dehors, debout ! A la curée du ciel ! Que le peuple des moribonds se dresse avec ses reflets de suaire, que les blessés compriment leurs boyaux épars, que les malades retiennent leurs chairs putréfiées, que l'enfant de six ans qui a les cuisses à ras nous serve de drapeau. Vous tous que j'ai croisés dans la rue et qui déformiez par les deux fenêtres de vos yeux, la lumière, mains qui tremblent, cœurs qui défaillent, bouches sans sourire, rangez-vous en ordre de bataille pour l'assaut où nous allons mourir.

Mais ce coup de fouet ne laissa en moi aucune cicatrice. Ma haine contre le ciel rapidement s'émietta, fondit, ne laissa nulle trace. Un cliquetis de verre me fit lever la tête. Des épées de chair, brandies vers le ciel, recueillaient la liqueur lunaire. Un si grand changement s'était opéré chez ceux qui buvaient que j'avais peine à les reconnaître ; ils avaient des faces extasiées de bienheureux. Eux qui jusqu'à cette heure paraissaient voués à vivre parmi les brumes de la plus insipide réalité les voilà qui en quelques minutes poussaient droit et haut comme des champignons pour tendre dans la nuit une collerette de rêve et qu'ils disaient à leur tour — Mehr Licht — et qu'ils exigeaient à coups de hache que les portes s'ouvrissent. L'aube paysanne avec son panier d'œufs à chaque bras et son tablier d'azur plein de bruits de carriole ne les surprendrait pas au matin, aplatis entre deux draps. Cette certitude me réjouit. Enfin ! Chacun d'eux délaissant l'anecdote et les lieux communs s'apprêtait à creuser en lui-même pour mettre au jour les paroles essentielles, pour déterrer le geste générateur. La mort pourrait venir ensuite, elle serait impuissante à empêcher qu'ils eussent vécu, non de la vie des résignés au sang glacé, mais bien de la vie ardente, acharnée dans sa course, se justifiant à elle seule par ses propres forces même au milieu d'un univers désolé, qu'ils eussent vécu en hommes et en femmes qui se trouvent à l'étroit sur la terre et

qui lèvent leurs visages vers le ciel dans l'espoir d'y découvrir des adversaires dignes d'eux. Leur médiocrité et la mienne allaient prendre fin pour quelques heures, nous aurions pour une fois des muscles, un cerveau, et un cœur dignes de notre ambition et de notre soif de jouir. Le monde allait se reserrer et s'agrandir autour de nous. Nous pourrions alors dédaigner la mort et lui dire — Chienne ! Qu'importe que tu nous assassines, ton crime est vain, nos travaux et nos jours passés sont indélébiles. La plénitude des heures qui se sont écoulées de notre naissance à ta venue est inattaquable. Tu peux te gorger, vermine, de nos cadavres, les morsures de rut qui les zèbrent et les entailles qui les marquent sont bien à nous, nul ne peut y porter la main, pas même toi. L'envergure de nos gestes et nos bonds prodigieux te défient, hyène lâche, qui n'attaques que celui qui est désarmé. Aucune barrière ne nous a résisté, nous sommes allés au bout de nos passions, nous les avons assouvies bien qu'elles parussent inextinguibles. La carcasse sur laquelle tu vas t'acharner n'est plus qu'une vile dépouille que nous avons pressée jusqu'à la dernière goutte pour en extraire toute la puissance qu'elle contenait.

La fille du marchand de couleurs, Mademoiselle Colomb, la première se mit à parler, très vite. Ses prières brisant leur trajectoire céleste venaient se planter en terre.

— Pourquoi ai-je vécu jusqu'à ce jour? dit-elle. Qui dois-je accuser de ma laideur ? La beauté des autres femmes je l'ai enviée jusqu'à devenir folle. J'envie jusqu'à leurs tristesses. Lorsque je vois les hommes se retourner sur leur passage, des accès de rage, des prurits de meurtre, de chair déchiquetée fibre par fibre, jetée au vent par lambeaux s'emparent de moi. Mes ongles pénètrent dans mes bras et mes mâchoires affamées sont avides de nourriture humaine. Pourquoi a-t-on inventé ces surfaces creuses, ces rectangles de souffrance qu'on appelle des miroirs. Les plus petits sont immenses, illimités, ils peuvent contenir le monde, tous me saisissent par l'épaule et me jettent à genoux devant mon image détestée. Je rêve parfois que je suis au sommet d'une montagne, j'arrache mon visage, je

le disperse au hasard et j'éprouve alors une jouissance infinie. Masque stupide qui ne sait rien refléter de mes désirs et leur donne une apparence grotesque, je te hais ! Ma laideur ! Ma laideur ! collée à moi, que je traîne partout, plus funèbrement fidele que mon ombre et monarrêt de mort. La rue me fait peur, le soleil me fait peur, il demeure pour moi un tourment abhorré. Ne s'éteindra-t-il donc jamais ! Oh ! je voudrais qu'il pleuve éternellement et qu'une nuit sans fin aveugle les hommes.

L'homme de bronze depuis le début de ce discours donnait des signes d'impatience.

— Votre colère est puérile ma fille, se hâta-t-il de répondre. Croyez-vous que le monde va se mettre à tourner à l'envers parce que vos traits ne sont pas aussi réguliers que vous le désirez ? N'oubliez pas que vous n'êtes qu'un atome. La vie ne peut-être condamnée à cause de vous.

— La corbeille entière se gâte si elle contient un fruit pourri, lui répondit sa fille.

— Je regrette d'avoir mis au monde un être aussi peu raisonnable, répliqua Monsieur Colomb avec humeur.

— Et moi je vous hais, vous qui êtes la cause initiale de mon malheur.

La querelle allait tourner à l'aigre lorsque le Vieillard, d'un bond de chat sauta au milieu de la rue pour entrer à son tour dans la ronde.

Marc BERNARD.

(*A suivre.*)

Poèmes

DUPERIE

Je t'envoie cette femme,
aigle, Phèdre, ou cèdre de proue.

Quelle avenue, nous tous, pour son petit battant de
bouche !

J'ai joué dans une flûte de flocons :
elle n'existe
ni au rayon des zibelines,
ni à celui des cires.

Sous les gommes de la grotte,
je scie le son des femmes :
viens voir de belles pépites.

REVEIL

Enfants frais, aux jabots d'une histoire d'aube.
La rosée recopie des oiseaux,
et déjà,
l'angelus de oui, l'angelus de non à la maison.

Que Robin-des-bois, au piano et à l'ormeau,
petit serrurier de poussière épagneule
arrive, jouer

quelques doux temps marrons l'anneau de 7 heures,
là-haut,
dans la coupe maternelle encore roulé,

— Puis, cassé brillamment, le matin
sonate sellée.

SYMPHORINE OCCIDENTALE : SIMPLICITE

Symphorine, plante honnête,
pas plus sainte que la ménagère,
— Choux et boules d'oiseaux à l'herbier d'hiver.

Vos sabots, cassés froids à l'ombre de la meule
à présent mariées, symphoniques symphorines,
toujours bonnes, fourrures où vous tournez vos têtes
voyant l'humidité du soir,
enfant sans mère.

Avant les foules, pliées évanouies sur les fenêtres,
les procès,
les bucoliques de la lune (que saute Amaryllis) et les
panthères dans les sources,
même avant votre nord, Marie de gui,
tu étais,
Symphorine, provinciale occidentale,
dans l'arche couleur de paroisse.

POUR L'AFRIQUE

Sœur sur la sœur, toute la nuit,
Achernaar du Fleuve

Et les grandes pluies adolescentes les rayèrent ;

car au milieu du lac Bangwelo
il y a une île en forme d'étoile,
en terre d'étoile.

JARDINS DES OLIVIERS

Homme
en rêve plusieurs fois par mois assassiné
entre tes femmes, main droite, main gauche,
pourtant libres jusqu'aux points cardinaux, comme des
blanches,
et la plus belle que tu scelles :
l'autre, cher levant, dame des grands vents, fleur que
j'aime tant,
elle aussi, beau ciel Dieu !

PILE OU FACE

Ainsi, l'or et l'eau sentant bon sous la terre
vous comblent, plantes du baume tranquille :
l'opium des armoiries
et les satins brochés,
et vos souliers lilas,
aux sucres des jardins
ont rattaché les miens.

« Dessous un rosier blanc il y a-t-une princesse
blanche comme la neige.
Belle comme le jour ; »

Toi, substance du jour
et substance du cœur,
sucre et rosier
pareils comme des lièvres,

allez, allez, maudits, au cher mois de Marie !
Esprit du troupeau, souviens-t'en ; et de la Terre, sou-
viens-t'en,
face : jour blanc.

Valentine PENROSE.

Le Royaume de Rimbaud

Notre pâle raison nous cache l'infini.

RIMBAUD.

I

L'amateur de poèmes qui parvient à l'œuvre de Rimbaud, après avoir traversé jusqu'à elle les grandes vagues de Poésie qui naissent du fond des âges, se sent saisi d'une sorte d'horreur sacrée devant cette trombe suprême, qui roule sur la terre avant de lancer dans l'invisible ceux qui osent s'y abandonner. Il hésite un moment aux lisières du prodige. Il comprend que deux attitudes lui sont proposées. Ou bien s'éloigner la main sur les yeux et jurer à tous ceux qui l'interrogeront qu'il n'a rien rien vu et que cela n'existe pas. Ou bien contrôler une dernière fois ses forces actuelles, et les excuses des autres, puis se laisser happer d'un coup par cette fusée terrible qui garde pour elle toutes ses étoiles.

Admettons qu'il soit digne, et suivons-le d'un œil curieux autant que grave.

Le voici parvenu au moment que j'ai dit : il interroge sa raison, et se tourne vers les lâches. La première tente de le rassurer en lui rappelant les lueurs annonciatrices qui sillonnent le passé. Les autres lui tendent des procès-verbaux d'huissier, ou les pages arrachées d'un catéchisme en loques.

Soumettons-nous avec lui à ces nécessaires contrôles.

Des âges les plus lointains à la présente époque, la Poésie varie en même temps que se modifie le rôle du Poète — ou plutôt elle perd sa place et la reprend, cha-

que fois que l'on discute ou vénère la mission de son auteur.

(Quoi de plus influençable qu'un inspiré ?)

Les anciens ne souriaient pas des Poètes. Ils ne les admiraient pas seulement : ils les respectaient pour ce qu'ils sentaient en eux de divin. La poésie et l'art divinatoire s'interpénétraient au point que les Pythies s'exprimaient en formules rythmées, et que les poètes passaient pour entretenir avec les divinités un commerce ineffable. Ils étaient dans la Cité à côté des augures. Leur rôle était de transposer les rythmes du Monde afin que les citoyens puissent y plier leurs gestes, et qu'il règne désormais une harmonie supérieure entre les mouvements humains et l'immanence des dieux. Ceux-ci, séduits par des grâces si parentes des leurs, ne dédaignaient pas de venir aimer les belles mortelles, qui ne se distinguaient plus des déesses que par un défaut de perfection très propice à l'amour. Homère dit même qu'on les voyait apparaître au milieu des combats.

La Poésie mourut avec le paganisme. Les poètes reniés par leurs auditeurs, perdirent eux-mêmes foi dans leur pouvoir d'incantation. Le *vers* ne subsista plus qu'à l'état d'instrument mnémotechnique. On écrivit en vers, uniquement afin de pouvoir les retenir, de grandes légendes dont le sens secret était depuis longtemps perdu.

Quelques esprits tentèrent de ressusciter l'ancienne magie mais ils eurent à peine le temps de s'élever au-dessus des formes les plus pauvres de l'amour, que la réaction du XVI[e] siècle vint briser leur élan, et appeler sur leurs œuvres une nuit momentanée.

Racine est le seul poète qu'on puisse citer comme tel dans son siècle raisonnable.

Mais il considéra la poésie en tant que moyen d'expression et non de découverte. Il employait son intelligence à l'agencement de ses poèmes. « Il ne lui restait plus ensuite qu'à faire les vers ». Il limita ses dons, et emprisonna ses pensées dans une sorte de cercle idéal, dont il s'appliquait ensuite à remplir les purs contours. Il atteignait ainsi la perfection relative au but qu'il se proposait. Il s'inquiétait de se connaître, et non pas de connaître le Monde. La fin de la poésie échappait à ce grand artiste. Si nous lui retirions ses grâces, il ne resterait de ses confidences qu'une psychologie sans variété

et des histoires puisées aux sources de la tradition. Nulle trace de révélation métaphysique dans cette littérature.

Jusqu'au mouvement romantique, la Poésie a encore un grand siècle à dormir.

Cependant un travail inouï se fait dans les esprits. Les limitations sont repoussées. Dans les ruines et les cimetières d'inquiétantes vibrations sont perçues. Le mot *Inspiration* passe dans le langage. L'homme, soudain placé devant l'infini de son âme, se laisse étouffer par le flux des sentiments trop longtemps contenus, et qui l'empêchent de la connaître sans bornes. Ces mouvements impurs devront être épuisés avant que l'intuition ne survienne. Ce sont les lies, les facilités, qui, d'abord, remontent à la surface de l'âme.

Pourtant le jour se fait peu à peu. Les sources de l'ancien rites sont lentement redécouvertes. Baudelaire publie son Livre...

La terre est d'un coup entr'ouverte, et la poésie remonte au ciel.

Et maintenant pourquoi les miracles ne recommenceraient-ils plus ?

L'Humanité après avoir refoulé pendant des siècles son pouvoir poétique, se libère d'un seul coup de cette contention monstrueuse en laissant surgir Arthur Rimbaud.

II

> Quels bons bras, quelle belle heure me rendront cette région d'où viennent mes sommeils et mes moindres mouvements ?
>
> RIMBAUD.

S'il fut admissible et nécessaire de dégager une méthode dans un effort de développement psychique aussi rigoureux que celui dont Rimbaud réalisa l'achèvement depuis sa phase de révolte jusqu'à sa vocation de guide mystique, il semble indéfendable d'en rechercher également une dans l'activité de son esprit, au moment de cet épanouissement.Mais le seul fait que je puisse prononcer le mot activité implique une concession dont les poèmes

du Voyant sont les fruits prestigieux Cette concession même par quels processus arrive-t-elle à se consommer, et quels modes emploie la faculté transcendantale de la pensée pour que rayonne dans la conscience un reflet des réalités pures ?

La lecture des Illuminations est à ce sujet infiniment révélatrice : les souvenirs, les rêves, une certaine tendance à l'anthropomorphisme sont les éléments qui concourent à la combinaison de symboles à sens précis, où de poèmes qui valent en tant que faits, et ne permettent qu'une acceptation tacite de leur existence. Bien loin qu'ils soient construits par la raison, leurs contours naissent peu à peu de la suite des images que l'inconscient dispose de manière à en suggérer le dessin. C'est que si la conscience se meut sur le plan de la logique, les autres modalités de la pensée ne se développent pas sans support. Et les lois qui nous font pendant le sommeil trouver parfaitement acceptable l'enchaînement des rêves et leur contenu, ne le cèdent point en rigueur à celles qui nous les font juger absurdes une fois que nous avons rouvert les yeux.

Et non seulement le souvenir la rêverie et le rêve sont de même nature, mais il est malaisé d'établir entre eux des limitations précises. Pierre Janet raconte qu'un de ses malades lui demandait : « Comment doit-on s'y prendre pour distinguer ce qui est un souvenir et ce qui est un rêve ? » Sans doute le souvenir se rapporte-t-il à la réalité mais le rêve n'est pas sans s'appuyer sur elle. Et le fait que plusieurs êtres emportent du même événement des réminiscences dissemblables et parfois opposées, dévoile la place restreinte que tient la réalité dans le souvenir En ce sens parler du souvenir de la rêverie et du rêve, c'est établir des distinctions au cœur du même phénomène.

Rimbaud lui-même a pris conscience de la place que tenait le souvenir dans l'expression de ses idées. Et chez lui ce mouvement de l'esprit emprunte un sens infiniment moins restreint que celui dont les poètes ordinaires nous offrent la facile mélancolie. Il s'agit pour le Voyant d'une véritable méthode de connaissance, et le nom de Platon vient encore sous ma plume. L'esprit ne pourrait rien apprendre s'il ne savait point tout à l'avance. Les notions nouvelles en apparence n'y peuvent être assimi-

lées que par la reconnaissance dont elles sont l'objet, et seulement grâce aux rapports qu'il est possible d'établir entre elles et les notions déjà reconnues.

Il s'agit donc de faire réaliser à la conscience les richesses accumulées dans les zones obscures, mais infinies du véritable moi, dont l'omniscience est l'effet de sa participation à l'Ame universelle. D'ailleurs les souvenirs accumulés au cours des expériences antérieures ou même de la vie actuelle se présentent les premiers au centre de l'esprit et seuls lui laissent des possibilités d'expression puisque leurs liens avec l'unité sont à retrouver.

« Les calculs de côté, l'inévitable descente du ciel et la visite des souvenirs et la séance des rythmes occupent la demeure, la tête et le monde de l'esprit. » (Dimanche).

« Ta mémoire et tes sens ne seront que la nourriture de ton impulsion créatrice. » (1). (Veillées).

Et pour exprimer que le poète devenu Voyant ne s'arrête plus aux seuls aspects que peuvent percevoir les sens physiques : « Quant au monde quand tu sortiras, que sera-t-il devenu ? En tout cas rien des apparences actuelles. »

Le côté mystérieux que présente la vie de tous les jours, et que nous oublions à force de le voir n'échappait pas à Rimbaud, et quelques pauvres faits de son enfance le frappèrent assez pour que les Illuminations en portent la trace. Ernest Delahaye a indiqué plusieurs de ces détails : ils nous suffisent pour entrevoir de quelles observations Rimbaud construisait parfois ses images.

---

(1) La distinction si nette qu'établit Rimbaud entre la mémoire et les apports des sens a pu lui être suscitée par la lecture qu'il fit d'Helvétius, mais il convient de ne pas oublier l'extension platonicienne que le poète apporta lui-même aux deux termes de la distinction. On trouve dans le livre « De l'Esprit » : « Nous avons deux facultés, ou si j'ose dire deux puissances passives dont l'existence est généralement et distinctement reconnue. L'une est la faculté de recevoir les impressions différentes que font sur nous les objets extérieurs ; on la nomme *sensibilité physique*. L'autre est la faculté de conserver l'impression que ces objets ont faite sur nous ; on l'appelle *mémoire*, et la mémoire n'est autre chose qu'une sensation continuée, mais affaiblie. (Discours I. chap. I.)

Il s'agit ici de souvenirs premiers, tels qu'en ont tous les hommes, mais leur particularité vient de la transposition que l'inconscient du poète leur fait subir dans un but qu'il faut bien qualifier de déterminé.

Au cours d'une journée d'hiver, Rimbaud se promenait sur les bords d'un étang. Et les mille roseaux qui le bordaient de toutes parts conservaient à leur sommet un léger dôme de glace que le vent, dans le balancement qu'il imprimait aux tiges, envoyait rouler sur le verglas sonore. Un sens mystérieux et profond naquit pour le poète de ce tableau gelé. Et plus tard, le souvenir de son émotion lui fit écrire au cours d'un poème ce vers qui *replace* d'une façon si émouvante un détail banal dans la réalité, que nous sommes pris à le lire de ce trouble dont les hommes primitifs durent se sentir saisis à mesure qu'ils découvrirent le jeu des éléments :

Le vent de Dieu jetait des glaçons aux mares.

Autre exemple. Les traces que creusaient dans la boue les roulottes éclatantes d'un cirque, laissèrent dans l'esprit du poète de si définitives associations que l'image des unes devaient nécessairement entraîner dans sa mémoire l'évocation des autres. Il lui suffira un jour de suivre les ornières d'une route au cours de ses immenses randonnées, pour que naisse en lui un tournoiement de couleurs et de formes étranges. Dans le poème ainsi organisé, il est alors donné d'observer à quel travail d'enrichissement se livre l'imagination de Rimbaud pour créer une réalité originale à travers l'apport des souvenirs.

« A droite l'aube d'été éveille les feuilles et les vapeurs de ce coin du parc, et les talus de gauche tiennent dans leur ombre violette les mille rapides ornières de la route humide. Défilé de féeries. En effet : des chars chargés d'animaux de bois doré, de mâts et de toiles bariolées au grand galop de vingt chevaux de cirque tâchetés, et les enfants, et les hommes sur leurs bêtes les plus étonnantes ; — vingt véhicules, bossés, pavoisés et fleuris comme des carosses anciens ou de Contes, pleins d'enfants attifés pour une pastorale suburbaine. Même des cercueils sous leurs dais de nuit dressant les panaches d'ébène, filant au trot des grandes juments bleues et noires. » (Ornières).

Enfin cette phrase détachée de la Saison en Enfer : « Général s'il reste un vieux canon sur tes remparts en ruines, bombarde nous avec des blocs de terre sèche, » se rapporterait au fait que pendant le bombardement que subit Charleville en 1870, un garde national fut blessé par des morceaux de terre durcie que projeta contre lui l'explosion d'un obus. Rimbaud connut après la guerre le pauvre pantalonnard, et se servit de son aventure pour composer l'image que l'on vient de lire.

L'enchaînement des idées qui s'effectue dans une conscience non par nécessité logique, mais suivant des lois plus mouvantes, caractérise proprement l'état de rêve à quelque degré qu'il se produise. Le poème *Ornières* contenait un mode de rappel des souvenirs fréquents dans les Illuminations, et généralement plus indiqué encore. Il n'est d'ailleurs pas le seul, qu'on y puisse trouver, et une certaine variété de ressemblances préside encore à la succession des images. L'unité de sons dans la terminaison des mots suffit par exemple à entraîner la pensée du poète dans une direction imprévisible :

— Calmes maisons, anciennes passions !
Kiosque de la Folle par affection.
Après les fesses des rosiers, balcon
Ombreux et très bas de la Juliette.

— La Juliette, ça rappelle l'Henriette,
Charmante station du chemin de fer,
Au cœur d'un mont, comme au fond d'un verger
Où mille diables bleus dansent dans l'air !

(Bruxelles).

Le choix même des termes se fait à travers l'esprit du poète dont la volonté n'intervient que pour accepter l'enchaînement des assonnances qui se déroule en dehors de son contrôle : « les routes bordées de grilles et de murs, contenant à peine leurs bosquets, et les atroces fleurs qu'on appellerait cœurs et sœurs, damas damnant de langueur (Métropolitain).

C'est que l'écriture involontaire, la rêverie, et le sommeil complet, tendent tous à faire affleurer à la partie

supérieure de l'esprit les trésors que recèlent ses zones profondes. Les exemples que nous avons vus ne sont construits qu'autour de souvenirs immédiats La mémoire à l'état normal n'est pas capable de plus grands dons. La rêverie et le rêve lui laissent un certain maximum de liberté qui ne s'amplifie que dans le cas d'une éducation particulière de l'esprit telle que Rimbaud dut en poursuivre une dans son effort de Voyance. A ce degré la mémoire peut retrouver des souvenirs si lointains qu'il devient impossible de les localiser dans l'existence actuelle.

Ce phénomène explique les poèmes intitulés : Vies. A la vérité le premier seul contient des réminiscences d'une existence antérieure. Mais nous en trouverons bien d'autres cas dans la Saison en Enfer. Ici Rimbaud se revoit en Orient, disciple d'un brahmane, et médite à propos de son exil actuel : « O les énormes avenues du pays saint : les terrasses du temple ! Qu'a-t-on fait du brahmane qui m'expliqua les Proverbes-? D'alors, de là-bas, je vois encore même les vieilles ! Je me souviens des heures d'argent et de soleil vers les fleuves, la main de la compagne sur mon épaule, et de nos caresses debout dans les plaines poivrées. — Un envol de pigeons écarlates tonne autour de ma pensée. Exilé ici, j'ai eu une scène où jouer les chefs-d'œuvre dramatiques de toutes les littératures. »

Cette dernière phrase me fait songer aux affirmations des occultistes touchant la science que peut acquérir un esprit particulièrement évolué du rôle qui lui est assigné, et des effets que son labeur doit produire. Et n'est-il pas émouvant de poursuivre en ce sens la lecture de cette pièce : « Je vous indiquerai les richesses inouïes. J'observe l'histoire des trésors que vous trouvâtes. Je vois la suite ! » Discours adressé aux poètes et que nous commençons peut-être seulement à saisir.

Lorsqu'un message trop considérable est apporté à l'humanité par un de ces dieux, dont Rimbaud fut peut-être le plus grand, rien ne s'élève d'elle qu'un morne silence. Mais par une sorte d'action mystérieuse et magique, l'*Œuvre* agit sur les esprits, si bien que s'écroulent peu à peu les travaux trop dorés que leur temps glorifia. Jusqu'à l'heure, enfin venue, où il ne reste plus que cette œuvre, épouvantable et pure, devant nos âmes.

— « Ma sagesse est aussi dédaignée que le chaos. Qu'est mon néant, auprès de la stupeur qui vous attend ? »

Une des formes des plus courantes de la voyance est celle qui se pratique par la contemplation du feu. Et, coïncidence qui n'est pas sans intérêt, la rêverie devant les flammes occupe une place assez considérable dans les Illuminations. Les formes hallucinantes et rapides qui se succèdent dans le foyer sont pour l'esprit du poète un excitant si actif que, de ces mouvantes constructions, un vertige monte et le saisit. Les murs se creusent et disparaissent sous la poussée des paysages, et les fenêtres, enfin libérées, s'envolent ! « Un souffle ouvre des brêches opéradiques dans les cloisons, — brouille le pivotement des toits rongés, — disperse les limites des foyers, — éclipse les croisées. » Nocturne vulgaire). Et le reste du poème s'élève dans une buée ardente où tournent des images bien caractéristiques de l'état de rêve, et partant de poésie, atteint par le Voyant : « Corbillard de mon sommeil, isolé, maison de berger de ma niaiserie, le véhicule vire sur le gazon de la grande route effacée. » Nul poème peut-être n'est plus spontané chez Rimbaud, et plus annonciateur de la technique surréaliste que ceui-là : « Postillon et bêtes de songe reprendront-ils sous les plus souffocantes futaies, pour m'enfoncer jusqu'aux yeux dans la source de soie ? »

Et dans Veillées, une allusion encore aux visions qui doucement naissent du foyer et des lumières : « Les lampes et les tapis de la veillée font le bruit des vagues, la nuit, le long de la coque et autour du steerage. » L'association d'idées se poursuit avec plus de charme encore : « La mer de la veillée, telle que les seins d'Amélie. » Puis le poète, abandonnant cette suite d'images, pose les yeux autour de lui : « Les tapisseries à mi-hauteur, des taillis de dentelle teinte d'émeraude, où se jettent les tourterelles de la veillée. » Et enfin: « La plaque du foyer noir, de réels soleils des grèves : ah ! puits des magies, seule vue d'aurore cette fois »

Ailleurs, il semble que Rimbaud se soit livré à la forme de rêverie qui consiste à découvrir sur les taches d'un mur les mille figures dont une observation prolongée révèle l'existence : « La muraille en face du veilleur es-

une succession psychologique de coupes, de frises de bandes atmosphériques, et d'accidents géologiques. Rêve intense et rapide de groupes sentimentaux avec des êtres de tous les caractères parmi toutes les apparences. » (Veillées).

Le poète aimait encore à suivre derrière ses paupières closes, les images qui s'y déroulent avant que ne vienne le sommeil :

« Je baisse les feux du lustre, je me jette sur le lit, et tourné du côté de l'ombre, je vous vois, mes filles ! mes reines ! » (Phrases).

Lorsque Rimbaud nomme ses pensées « mes filles, mes reines, » il cède à une tendance qu'Auguste Comte classerait dans l'état mystique — : Qu'il distingue des fées dans les rayons du soleil, ou des anges dans les clartés des nuages, souvent l'on retrouve chez Rimbaud un goût pour la personnification des phénomènes et des forces abstraites :

C'est la fée africaine qui fournit
La mire et les résilles dans les coins

Plusieurs entrent marraines mécontentes
En pans de lumière dans les buffets.

(Jeune Ménage).

L'ébat des anges; non... le courant d'or en marche

(Mémoire).

Mais sans doute serait-il injuste et peu compréhensif de parler ici de procédé. Cette tendance correspond à la période qu'il dénoncera plus tard dans la Saison en Enfer lorsqu'il écrira : « Je m'habituais à l'hallucination simple. » Des anomalies dans la perception attendent au début de son travail l'homme qui cherche à se détacher du sensible. Il ne les peut dominer qu'en poursuivant son labeur. Entre les aspects de la réalité, et la réalité pure se presse la foule des hallucinations et des mirages. Les Illuminations sont les fruits de cette période intermédiaire où le Voyant a quitté les plans normaux de la pensée mais n'est point encore parvenu à la fin qu'il s'assigne.

Basée sur les apports de l'inconscient sa poésie est toute chargée de rêve. L'effort qu'il accomplit pour retrouver la totalité de son esprit se poursuit à travers la destruction systématique de sa conscience. Les premiers résultats obtenus sont sans doute cette liberté que la pensée reçoit, et qui lui permet de ne plus supposer des rapports entre les choses mais de les vivre. Grisée de sa plénitude, elle prodigue au début ses révélations, pour y introduire par moments une construction plus volontaire et plus serrée. Il ne sera pas sans intérêt de lire plusieurs poèmes de cette dernière sorte et d'en dégager l'idée dominante.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE.

---

* Ces pages sont extraites d'un livre à paraître aux éditions du « *Sans Pareil* » sous le titre « *Rimbaud le Voyant.* »

Novembre

Je suis couchée dans la chambre d'une Maternité.

De sombres meubles rembourrés semblent être des fantômes.

Les cloches des églises d'alentour répètent les coups que frappe la pendule de la chambre dont le son est si sourd qu'il m'arrive à peine perceptible sur le mur morne et gris.

Voici minuit.

La dernière rame de tramways descend la pente avec fracas.

Je me traîne à la fenêtre et respire avec avidité l'air rude de novembre.

A mes côtés se penche l'image de mon bien-aimé.

Un homme m'a donné un harmonica.

L'odeur des violettes domine dans la chambre celle du lysol.

Le long du mur de la maison rampe un chien.

Un grand silence s'impose dans la chambre.

Silence qui se tend comme un arc.

A travers l'espace un cri a toute sa valeur.

J'écoute sans respirer.

Beaucoup de cris et des plus divers se répondent.

Ce sont des voix aigues, perçantes, comme des expressions du mystère, des cris de femme qui deviennent mères.

*
* *

Ma pensée s'accroche à un souvenir :

« Novembre à Paris.

L'air est léger, froid et coupant.

Une terne lumière seulement se reflète sur le pavé, qui sort des cafés isolés, car minuit est passé depuis longtemps.

Un homme petit et laid se met à marcher furtivement à côté de moi.

Nous allons le long d'une grande avenue qui conduit jusqu'à la porte de Versailles, en passant devant des maisons délabrées, vieilles et expressives ; elles racontent de merveilleuses histoires aux oreilles attentives.

Il règne un étrange calme.

Nous entendons seulement nos pas et nos respirations.

Nous allons longtemps ainsi jusqu'à un immeuble de plusieurs étages.

A travers un escalier à peine éclairé et malodorant, nous parvenons à une chambre en désordre au septième étage.

Les fenêtres sont ouvertes.

J'aperçois la vaste plaine de Paris, des usines, des entrepôts, de sombres enclos et beaucoup de ciel.

Tout près les pas d'un corps de garde s'éloignent et se rapprochent.

Nous fumons des cigarettes fortes.

L'homme raconte des histoires qui épouvantent.

Il en connaît beaucoup.

Le fils d'un paysan hongrois ronfle à côté.

Tout à coup un cri suivi d'un inexprimable hurlement m'effraye.

Le gémissement se prolonge.

L'air porte de loin un rugissement inhumain qui s'amplifie, cesse, recommence et se perd dans l'indistinct.

C'est la plainte infinie des voix prisonnières de l'enfer qui éclate, comme si des déments ivres célébraient des bacchanales souterraines.

L'homme dans la pièce éprouve ma peur.

Il se tait méchamment.

Mon ignorance est une pensée qui me torture, et je suis condamnée à écouter.

L'énigmatique hurlement fend l'air léger et entre dans mon oreille comme un bouillonnement.

Je n'ose pas fermer la fenêtre.

Comme un moribond je me perds dans cette espèce d'agonie qu'apporte avec lui chaque phénomène imprévu ou très étrange.

Je prie pour le retour du matin.
Un court sommeil apaise mes nerfs.
Je m'éveille à la clarté du jour.
L'homme me regarde fixement, en silence.
En silence il va chercher du fromage et du pain.
Il pleut.
Le propriétaire qui frappe à la porte vient réclamer le terme.
A côté le Hongrois chante des romances.
Nous déjeunons.
L'homme enveloppe ses pieds dans de vieux chiffons.
Son vêtement est sali et déchiré.
Il manque une manche à sa chemise.
A tout instant il crache autour de lui des fibres de tabac.
Il est sans amour.

*
* *

« Quelques jours après le rendis visite au Polonais Menschitzky qui habite La Ruche à la porte de Versailles.

Je lui demandai s'il connaissait ce bruit étrange que j'avais entendu peu de nuits auparavant dans le voisinage.

Tranquillement, d'un air naturel, il répondit : « Tout près d'ici est un des plus grands abattoirs de Paris, dans lequel on tue des milliers d'animaux chaque nuit. »

Je m'aperçus tout à coup que Menschitzky avait un horrible visage et j'éprouvai un irrésistible dégoût. »

*
* *

Dans ma chambre règne un profond silence.
Les cris ont cessé.
Un médecin court en toute hâte dans la maison.
La serrure d'une porte claque.
Une femme se réjouit à cause d'un enfant mort.

DOCTEUR AMADOU

Alors que tous mes amis couverts de fleurs s'en étaient allés au front en chantant, les événements de ma vie se réduisirent au minimum.

C'est pourquoi pleine d'espoir quoique sans but je décidai mon départ pour Zurich où j'espérais rencontrer des ennemis de la grande guerre.

Je devais réciter au cabaret Pantagruel qui se tenait chaque jeudi à la maison de la Balance ; mais quatre francs par semaine était un gain dérisoire.

Le nouveau journal de Zurich annonçait qu'on allait ouvrir la Bonbonnière.

J'attendis le directeur au café des Banques, donnai une audition à son hôtel, et après que sa fiancée eut accepté je fus engagée pour sept francs par soir.

*
* *

La veille de mon début un monsieur élégant s'assit avec deux Roumains dans un rentrant du café.

Quand ils m'eurent invitée à leur table, la conversation languit.

Comme le monsieur élégant me faisait d'étranges avances et apontait mes lèvres entre ses doigts pour un baiser, je devins frivole et enjouée.

Plus tard je franchis le pont de la gare en riant, je les abandonnai en riant, et je disparus furtivement dans une rue obscure.

Je me savais désirée par les trois, mais c'est à lui que je pensais toujours avec oppression.

Au bout de quelques jours se présenta une heure où nous étions assis tous deux au café parlant de nos connaissances communes.

Ç'allait être la mi-avril, les jours deviendraient plus chauds, l'air plus odorant, arbres et prairies plus vertes.

Alors me vint l'envie d'un amant.

Je revoyais tous mes amis, mais c'est à lui que s'accrochait mon désir.

Maintenant il était déjà le désiré et il me fuyait.

Je le menaçai par lettre de cesser tout effort si je ne le trouvais pas chez lui tel jour à telle heure.

*
* *

Le jour vint.
L'heure approchait.
Le ciel était serein.
Mon cœur palpitait.
J'étais sur le chemin de la rue Stapfer. (1)
Je ne connaissais pas encore la rue — sa rue.
Mon cœur m'échappait.
Angoisse et douceur me transperçaient.
Je m'efforçais de discipliner mes pas et mes sentiments s'exaltaient dans une hâte tourmentée.
Je demandai où était la rue.
Elle était là au coin.
Est-il chez luî ? — oui ? — non ? — qu'importe ! — je vais mon chemin.
21, rue Stapfer — troisième étage — docteur Amadou.
Je frappe.
Il est là.
Mon oppression ne se calme pas.
Nous bûmes du thé et parlâmes péniblement.
Il embrassait comme un possédé.
Le soir vint.
Nous avions acheté des cigarettes fortes, marchions côte à côte et ma voix était blanche.
Il était sévère, tranquille et positif.
Nous allâmes longuement à travers les rues nocturnes et échangions des souvenirs.
Il aimait le claquement de mes talons.
Il observait toujours mon ombre.
J'habitais alors rue du Marché, la maison de la Fidélité.
Il me quittait toujours après un sage baise-main et mon désir croissait.
Ainsi s'accumulaient les jours.

*
* *

(1) Stapfe : empreinte des pieds.

Nous passâmes une fois sur le pont de la gare et devant l'hôtel Central.

Il ne se dirigea pas à droite du côté de mon domicile, mais à gauche après l'angle.

Je me taisais. — Il se taisait. — Nous nous tûmes de la rue des Vignes jusqu'en haut de la rue Stapfer.

La lune rayonnait.

La nuit était chaude et les rues tranquilles.

Nous nous tûmes dans l'escalier, — dans la chambre, — dans le lit.

J'attendais la révélation de l'amour, et de ma bouche sortit un mot dur.

Tremblante j'attendais d'être jetée à la porte.

Mais ses sentiments le dominèrent dans un embrassement tendre.

*
* *

Le matin c'était le premier Mai.

La nature fleurissait comme sur un commandement.

Le soleil riait.

Nous allions la main dans la main.

L'harmonie d'un enfant de trois ans. régnait en moi

Ce bonheur nous le supportâmes peu de jours.

Il plaisantait. — J'étais blessée. — Alors je rompis, — pleurai, — m'enterrai dans ma chambre — et toutes les douleurs de l'amour m'accablèrent.

*
* *

Que de fois suis-je passée toute seule, sur les feuilles bruissantes de l'automne, devant les petites maisons et les jardinets de la montagne zurichoise, — que de fois au coucher du soleil fus-je triste sans larmes.

Assise au bord du Limmat dans le parc solitaire je demandai ma mort aux étoiles.

*
* *

Il n'y a pas encore cinq ans passés sur tout cela.

Il vit loin de mon destin, et je suis devenue mon propre bouche-trou.

MARIETTA,

(*Traduit de l'allemand par G. Bourguet*).

La Mort

De la main à l'épaule la mort nous vient par ondes
la main, les doigts maigris s'allongent sur les draps
effacent aux murs les yeux de vérités cruelles
déchirent la terreur s'infiltrent aux parois
des montagnes cachées qui déplacent les crimes.

Dans les yeux le sang tremble et se rapprochent
les abîmes au travers des mondes divisés
les flammes vestiges de nos nuits de délire
et les larmes cherchant les corps de femmes aimées.

Sous un oiseau vieilli trop vite
la bouche perd sa perle d'amertume
la perle perd l'amertume et creuse
plus loin que les années au fond des heures
les marbres enterrés sous les montagnes d'ombres.

*
* *

C'est en creusant nos mains qu'on découvre les tombes,
la lumière, et c'est chargée d'épées
ou vénéneuse que notre âme comme un soleil
se fond au bout des doigts qui ne respirent plus.

Le soleil fond dans l'eau
et bronze votre front de vieille cruauté.

Cherchant d'autres combats nous trouvons vos baisers
qui font mourir deux fois sans entendre vos lèvres,
sans attendre la mort, face immobile,
votre corps avait fait de nos bras des épées.

*
* *

Le squelette brisé qui perce sous la peau
est-ce la haine qu'on tue en la changeant de cage
ton nom qui brûle mes blessures ? Haine informe
sous tes regards la chair ne pousse plus,
la mort sèche les yeux qui vont à la dérive.

Lorsque tu l'étouffais, regardais-tu l'enfant
que tu mettais au monde, regardais-tu
le disque rouge de la mort tirer sur vous
la mer comme une couverture
pleine des araignées coupant les liens de chair
buvant le sang et cassant ton squelette
qui perce sous ma peau ?

*
* *

Aspire, le mensonge est caché sous ta langue.
Ta tête sous ma gorge siffle comme un poumon
Ton mensonge étouffé par le vent.
Meurs arraché à tes ruses mortelles,
Sans apparition, aveugle comme un crâne,
Honte nourrie de lait ;
Sous tes rides
Je te reconnais pour mon maître,
Homme de bois pourri
Qui cache le tonnerre dans tes genoux blessés.
Ce qui sortit de toi nous a rendus malades,
Haine épaisse autour de nos maisons.

*
* *

Au bruit qu'a fait la main en lachant le couteau
les tourbillons de feu et les rêves vieillis
sous les cloches du crime se dérobent aux fleuves
creusant la mer qui sous nos pas résonne.

A l'écart du soleil répondent aux regards
les lumières issues d'un sexe ou d'une main.

Des animaux savants sous la neige endormis
en découvrant leurs sexes font naître les rayons
qui nous ferment les yeux où de monts en gradins
dévalent les boules indécises de la nuit.

Pierre COLLE.

L'Armoire

L'étude du matin était divisée en quarts d'heure par l'horloge de la cour, dont j'attendais avec impatience le marteau énergique. Quelques privilégiés se partageaient les morceaux ; à chaque sonnerie, la salle d'étude s'allégeait de cinq ou six élèves dont on entendait bientôt les ébats: gammes et fantaisies au piano, au violon. L'été, toutes fenêtres ouvertes, la musique bouillonnait, elle semblait la réplique fleurie du charivari des récréations. L'hiver, elle arrivait du fond des solitudes ; il fallait parfois la chercher. Penché sur la page blanche de mon cahier, je l'attendais pour commencer mon devoir et j'avançais avec elle, ma plume imitait les gammes et les triolets, parfois le mouvement d'une valse lointaine et qui me conduisait beaucoup plus loin encore.

Le mardi et le jeudi venait mon tour. Dès le premier coup de marteau, je soulevais le couvercle de mon pupitre, entassais pêle-mêle mes cahiers et mes livres et sortais sur la pointe des pieds ; j'appréciais assez l'avantage qui m'était accordé pour redouter sa perte, et il me semblait que le surveillant me l'eût retiré si je m'étais permis de manifester ouvertement mon plaisir.

La porte de la salle d'étude refermée, j'entrais de plain-pied dans une sorte de bonheur : traverser la cour livrée aux moineaux, enfiler les couloirs, m'arrêter aux portes vitrées pour regarder l'intérieur des parloirs, déformé par les vitres canelées; et qu'un élève, un professeur ou un domestique vinssent à passer, les dévisager sans sourciller comme quelqu'un qui sait où il va et qu'aucune barrière ne peut arrêter.. Je finissais par prendre un escalier, comme l'oiseau son vol, car la pièce où j'allais répéter ma leçon de piano était située bien haut comme tous mes désirs.

Etait-ce le goût de la musique qui me faisait appeler ardemment la demi-heure du mardi et du jeudi ? Moins sans doute que le besoin d'essuyer cette petite couche de laideur commune dont on se couvre au contact d'un troupeau. En traversant le couloir qui menait à l'escalier, j'entendais parmi les pianos et les violons un bruit de vaisselle et de couverts entrechoqués, qui venait du réfectoire devant lequel j'étais obligé de passer ; c'était l'heure où les domestiques préparaient les tables pour le repas de midi. Je marchais vite et ne faisais pas attention à ce bruit qui rappelait pourtant la tyrannie du collège. Mais ce jour-là, par une inspiration diabolique, je vis s'inscrire comme à la craie le nombre des pensionnaires sur le tableau des dalles : cent cinquante pensionnaires divisés par les dix tables du réfectoire ; sur chaque table, un nombre double d'assiettes, le tout multiplié par trois, le couteau, la fourchette et la cuiller, et je ne comptais pas la serviette qui, tant qu'elle demeurait prisonnière du rouleau, devait s'additionner au reste comme un objet distinct. Je fermai les yeux pour échapper à cette affreuse opération, et jusqu'à ce que j'eusse atteint l'escalier, j'essayai de me souvenir de l'unique multitude où je me fusse perdu avec joie jusqu'alors, celle des arbres, que je ne songeai jamais à dénombrer.

L'escalier se présenta comme un port, je l'aurais souhaité plus élevé ; dès les premières marches, cependant, j'éprouvai un appétit si énorme de musique, que je m'élançai quatre à quatre et courus jusqu'à la pièce où le piano m'était toujours abondamment servi. Le couvercle soulevé, j'abattis les doigts sur les touches sans prendre même le temps de m'asseoir. Le piano me souriait de ses dents blanches et noires et m'envoyait ses notes sonores par trois, quatre, cinq et dix, autant qu'il me plaisait d'en commander, à la suite ou par accords ; les pieds aux pédales, je les prenais en maître, les retenant dans une profondeur voilée ou les expédiant à tous les vents comme une nuée de sansonnets.

Lorsque je me fus assis, je suivis d'abord d'assez près sur le cahier les dessins d'un exercice qui se développait selon les règles des variations, mais bientôt, comme il arrivait presque toujours, le chemin tout tracé me lassa et je partis au hasard d'une course où mes pieds embarrassés dans les pédales étaient moins rapides que mes

doigts et ceux-ci moins souples que mon désir. Au bout de cinq minutes, il me sembla pourtant que je venais de beaucoup travailler, car j'éprouvai soudain une si réelle fatigue que je pivotai sur le tabouret et regardai la fenêtre aux carreaux mats comme pour y respirer. Je me rendais très bien compte du peu d'endurance dont je témoignais en m'arrêtant déjà, et me rappelai même une histoire qui me faisait rougir de honte lorsque mon père la répétait, bien qu'il n'y ajoutât point malice. Un jour, chez grand'mère, celle-ci me demanda ce que je souhaitais qu'on servît au déjeuner; c'était une habitude que chacun à son tour commandât un plat de son choix. Je choisis ce jour-là des croquettes au fromage, mais j'eus soin de déclarer à grand'mère que, pour ma part, j'étais décidé à en manger six au moins. Au repas, les six croquettes dorées me furent servies sur un plat spécial. Je n'en pus avaler qu'une demie. Comme on se moquait de moi, je dis qu'on avait triché : elles étaient plus grosses que les croquettes ordinaires, et du reste, par malheur, justement aujourd'hui je n'avais pas faim du tout. Pour le prouver, je refusai d'accepter du dessert, bien que j'eusse grande envie d'en manger. Maintenant je regardais le piano des mêmes yeux que j'avais regardé les croquettes après en avoir mangé une demie : dégoûté de ce qui restait et honteux de ne pouvoir achever.

Les murs étaient nus, sauf celui de droite, qui supportait une haute et large armoire de bois blanc peint au brou de noix pour imiter le chêne, et qui n'était pas moins fermée que la fenêtre aux carreaux dépolis. J'avais beau frotter un doigt mouillé sur la vitre, le verre me refusait sa transparence de même l'armoire refusa de s'ouvrir lorsque je tirai sur la porte avec les ongles. Ce qu'elle devait contenir me remplissait de curiosité. J'allai me rasseoir au piano et regardai l'armoire. La main droite posée sur les touches froides, je songeais à la sévérité des professeurs de musique : le mien, armé d'une petite règle aussi inflexible que le battement d'un métronome, me frappait sur les articulations des doigts et me faisait répéter dix fois chaque mesure de l'exercice.

Des pas dans le couloir me firent tout à coup songer à l'abbé Pauvel, le professeur de cinquième, qui était entré deux ou trois fois pendant mes répétitions. Celui-

là me rendait le goût du piano ; les yeux tournés vers le cahier, j'échappais à son mouchoir rouge et aux questions qui pesaient dans sa présence. Par bonheur aujourd'hui je ne jouais pas ; il oublierait que c'était l'heure de la répétition et ne songerait pas à s'arrêter, je ne verrais pas sa grosse figure presque bleue, et ses grandes mains, je ne les sentirais pas toute brûlantes sur mes joues. Je restai immobile. Une ombre passa derrière la porte vitrée et disparut. Je me demandais s'il ne fallait pas fermer le piano et attendre que la demi-heure fût écoulée, quand l'ombre repassa en sens inverse, s'arrêta un moment, puis vint se coller à la vitre : j'aperçus le visage de l'abbé Pauvel. Il me fit peur. Je me sentais en défaut, puisque je ne jouais pas, et pourtant je savais bien que si l'abbé entrait, ce ne serait pas seulement pour m'écouter. L'espagnolette de la porte tourna lentement. En me voyant, la figure de l'abbé Pauvel fit un recul ; mais la porte fut poussée.

— Vous ne jouez pas ?

Je crus qu'il allait se fâcher, mais surtout je fus surpris de sa grandeur et de sa grosseur qui me dominaient, assombries par la soutane; les autres fois, quand il était entré, la musique du piano m'avait soutenu. Un sourire découvrit ses dents noires. La frayeur me paralysa si fort que je ne songeai pas à demander aide au piano.

— Hé ! je ne viens pas vous gronder. Je ne savais pas que vous étiez là. Je venais pour l'armoire, continua l'abbé Pauvel après avoir tourné la tête en tous sens.

Persuadé qu'il allait tout de suite ouvrir l'armoire, je me sentis rassuré et me réjouis même qu'il fût entré. Cependant, il prit une chaise et vint s'asseoir à côté de moi. J'attendis impatiemment qu'il se levât pour aller ouvrir l'armoire.

— Aimes-tu la musique ? me demanda-t-il.

Je répondis que je l'aimais, d'un signe de tête seulement et les yeux tournés vers l'armoire. J'avais peur de parler, car ses yeux et ses mains s'agitaient de mouvements inexplicables et qui semblaient dirigés sur moi. En ce moment, les mains jointes entre les genoux dans le creux de la soutane, frottaient leurs pouces l'un contre l'autre, comme une mouche les pattes de devant avant de s'envoler. Il poursuivit après un assez long silence.

— Pas trop les exercices n'est-ce pas ? Bah ! je comprends, ça fatigue. Moi aussi, j'aime la musique.

« S'il aime la musique, pensai-je, pourquoi ne me prie-t-il pas de jouer ? »

L'abbé Pauvel regarda l'heure à sa montre.

— Du reste, dit-il, voilà assez joué. Reposez-vous.

Comment lui rappeler qu'il devait prendre quelque chose dans l'armoire ? Il avait fini de se frotter les pouces et me regardait ; sa soutane élargie cachait ses gros souliers. Sous les cheveux bruns, épais et crépus, je vis son front couvert de sueur ; ses gros yeux parurent se gonfler encore et des rides s'ouvrirent du bas des narines jusqu'à la bouche. L'abbé Pauvel souriait tristement. Il avança les mains vers moi :

— Repose-toi sur mes genoux, me dit-il.

J'obéis en hésitant. Sans doute le marteau de l'horloge allait-il bientôt sonner le retour à l'étude. L'abbé Pauvel me serra les épaules et m'embrassa.

— Sais-tu que tu es lourd ?

Tout le monde s'embrasse; mais la barbe et les moustaches de mon père étaient moins dures que cette peau mal rasée. Pourtant, je ne m'étonnai pas d'être caressé ni de sentir la main de l'abbé Pauvel dans mes cheveux. Je pensai à l'abbé Taragola qui gifflait les élèves. Il est vrai qu'il ne me gifflait plus jamais et qu'il m'offrait même du vin blanc. Il était aussi toujours bien rasé ; mais il ne m'avait jamais pris sur ses genoux. Certes l'abbé Pauvel était plus doux, il ne devait jamais giffler personne ni frapper, comme l'abbé Pussemier, avec son bréviaire ou son trousseau de clefs. « Pourvu qu'il ne tire pas son mouchoir ! » pensai-je tout à coup.

Comme je réfléchissais ainsi je me sentis brusquement balancé et secoué de droite et de gauche; je fermai les yeux, croyant perdre l'équilibre. A ce moment, l'abbé Pauvel m'embrassa violemment sur la bouche. D'un effort des bras et des jambes, je parvins à me dégager ; il me semblait que je venais de recevoir un coup. Comme je me serais pendu en ce moment à la corde de la cloche pour annoncer au monde que l'étude était finie! Cette sonnerie eût annoncé en même temps la fin de toute captivité. Le baiser avait griffé mes lèvres et les avait remplies d'un goût de tabac ; je les essuyai du revers de ma manche, puis, le bras encore en défense,

j'osai lever les yeux sur l'abbé Pauvel. Il courbait les épaules et penchait la tête en me regardant. Malgré mon dégoût, j'eus pitié de ses yeux rouges, des veines gonflées à ses tempes d'où la sueur coulait, et de la tristesse qui serrait la bouche qui venait de m'embrasser. Je devais être vraiment très lourd, comme il me l'avait dit ; j'avais dû lui causer beaucoup de mal.

S'il n'avait pas tiré son mouchoir, à ce moment, peut-être me serais-je approché de lui. J'eus envie de me jeter de désespoir au piano. Mais soudain, comme si ce mouvement devait nous sauver tous les deux, je m'élançai vers l'armoire et demeurai devant sans rien dire, comme chien, les yeux ardemment fixés sur son secret. Pourquoi ne l'ouvrait-il pas, cette armoire, puisqu'il était entré pour cela ? Comme l'abbé Pauvel ne bougeait pas, je fis mine de vouloir l'ouvrir moi-même.

— Que veux-tu ? me demanda-t-il tristement.

Avouer mes curiosités m'était aussi difficile que de me confesser à l'église. Je baissai la tête.

— Veux-tu savoir ce que contient cette armoire ?

— Oui, répondis-je en regardant les boucles de ses souliers.

— Tu es curieux. Mais pourquoi ? Qu'est-ce que cela peut bien te faire, ce qu'il y a dans cette armoire ? Dis-moi au moins pourquoi ?

Honteux comme s'il m'avait surpris en flagrant délit de vol, je ne sus que répondre. Mais sa figure parut tout à coup sortir d'un nuage.

— Alors, poursuivit-il en riant, tu ne sais donc pas ce qu'il y a là-dedans? Tu ne le devines pas ?

— Non! fis-je, redevenu gai comme après le pardon.

— C'est vrai, comment le saurais-tu, on ne l'ouvre pas si souvent, cette armoire.

L'abbé Pauvel hésita un moment, puis fouilla dans la poche de sa soutane, d'où il tira un trousseau de clefs, qu'il étala sous ses yeux avec l'air de chercher celle qui convenait. J'admirai la puissance que lui conférait une aussi grande quantité de clefs, songeant qu'aucun secret ne pouvait lui résister. Il finit par en choisir une et l'enfonça dans la serrure, mais la porte ne s'ouvrit pas; une autre était trop grosse, une troisième nageait dans le trou. Il en essaya encore deux ou trois, en se fâchant, secouant la serrure, poussant et tirant inutilement. Mes

yeux tiraient et poussaient avec lui. Je vis de nouveau les veines gonflées à ses tempes.

— La clef n'y est pas, dit-il. Comment ai-je pu l'oublier ! Attends-moi, je vais revenir.

Heureux comme je l'étais, et impatient de voir ce que l'armoire contenait, je ne remarquai même pas l'embarras de l'abbé Pauvel devant ce meuble. Il devait le connaître bien, puisqu'il en possédait la clef. Je courus au piano et empoignai un exercice. Repris d'un réel appétit pour la musique, j'exécutai une progression d'accords, comme l'équilibriste qui, à chaque coup, ajoute à la difficulté. Au plus fort de mon travail, tandis que je tenais à pleines mains le lourd accord parfait à six dièzes, le marteau de l'horloge sonna la fin de la répétition avec une décision qui me glaça. Mes doigts retombèrent sur le clavier et je regardai désespérément l'armoire. Après quelques instants, comme l'abbé Pauvel ne revenait pas, j'allai ouvrir la porte. J'attendis vainement : le long couloir vide semblait construit exprès pour creuser mon désenchantement jusqu'à la salle d'étude où j'étais obligé maintenant de rentrer.

Le lendemain, pendant la récréation de quatre heures, l'abbé Pauvel traversa la cour. Je m'élançai sur son chemin ; il allait m'apercevoir, peut-être aurait-il le temps de me parler, bien qu'il marchât très vite. Il me vit, en effet, mais se contenta de me faire signe de la main ; je n'osai m'approcher de lui, car il avait tiré son mouchoir rouge pour s'éponger le front.

Toute la répétition suivante, je l'attendis sans pouvoir coudre deux notes au piano, les yeux fixés sur l'armoire qu'il m'avait promis d'ouvrir. J'allai voir plusieurs fois à la porte, arpentai le couloir et me penchai à la rampe de l'escalier. L'abbé Pauvel ne parut pas ce jour-là ni les jours qui suivirent.

J'avais repris mes exercices. J'éprouvai quelques fringales, mais traînai plus souvent les doigts sur le clavier, comme une herse sur une terre durcie. Les touches noires raboteuses figuraient l'ennui. De temps en temps, une ombre glissa derrière la porte vitrée, mais je n'osai plus ouvrir. L'armoire me tourmentait toujours ; les hauts battants de sa porte parfois semblaient vouloir céder sous la poussée d'un poids intérieur.

Un jour que j'attendais, le dos tourné à l'armoire,

quelque chose dans la chambre craqua ; je me retournai brusquement, croyant que c'était l'armoire qui s'ouvrait. Je pensai écrire à l'abbé Pauvel, mais réfléchis que s'il n'était pas revenu c'était parce que l'armoire contenait un secret qu'il lui était défendu de révéler. Peu de temps après, je crus trouver la vraie solution de l'enigme ; l'abbé Pauvèl avait dû revenir l'autre jour quelques instants après mon départ avec la clef de l'armoire et avait pris dans celle-ci ce qu'il était venu chercher une demi-heure plus tôt. Je m'étonnai de n'avoir pas trouvé tout de suite une explication aussi simple.

Ce ne fut que huit jours avant la distribution des prix que je connus enfin le secret de l'armoire. Le directeur du pensionnat entra pendant ma leçon de piano. Tandis que je m'efforçais sous l'œil du professeur de marteler un exercice mal répété, j'entendis derrière moi un bruit de clefs et compris que le directeur ouvrait l'armoire. Je ne pus m'empêcher de tourner la tête : au coup de règle appliqué sur mes doigts, je crus tomber d'une grande hauteur, toute la hauteur du ciel ouvert à deux battants, où je venais d'apercevoir, rangés sur des rayons, les dos de toutes couleurs d'une quantité innombrable de livres. Je revis ceux-ci quelques jours après, empilés sur l'estrade de la salle des fêtes, et j'en reçus ma part, une douzaine au moins, des mains même de l'abbé Pauvel, qui me félicita en rougissant.

Franz HELLENS.

Chroniques

L'ITINERAIRE BLONDELIEN

« Qu'allons-nous devenir ? Autrefois nous avions des maîtres: « Renan, Taine... Vers qui se tourner maintenant ?... » Cette parole m'était dite au lendemain de la démobilisation par un ex-professeur du lycée de Marseille, ancien normalien, qui revenait alors du Maroc pour reprendre son enseignement et occupe aujourd'hui, je crois, une chaire importante à Paris. J'y songeais, en lisant l'*Itinéraire philosophique de Maurice Blondel* présenté par Frédéric Lefèvre dans la collection « la Nef ». Renan, Taine et d'autres ont été les maîtres de la jeunesse pensante : maîtres de la critique, maîtres de l'analyse, maîtres de la défiance systématisée devant des malentendus traditionnels. Un coup de tonnerre a éclaté ; la foudre est tombée sur tout cela. « Bien décousu, ma foi ! il faut recoudre maintenant ! » Quels seront les maîtres de la jeunesse agissante ? Frédéric Lefèvre a fait œuvre éminemment utile et clairvoyante en révélant au grand public français, sous une forme attrayante et suggestive, un philosophe depuis longtemps célèbre hors de France, mais dont l'influence méritait, dans son propre pays, la plus large diffusion. Il a admirablement agi en ne voulant pas laisser au temps seul le soin d'imposer en particulier à la jeune génération un maître que, sans le connaître, elle attendait. Et ses amis et disciples remercieront aussi le maître lui-même de s'être laissé faire violence en commençant courageusement sa « vie publique » au moment même où le besoin d'un repos bien gagné l'obligeait à interrompre avant l'heure sa carrière professorale à l'Université d'Aix-Marseille.

---

(1) Aux *Editions Spès*, Paris.

Lefèvre a fait précéder l' « Itinéraire » d'un court historique des démêlés de son auteur avec les deux camps opposés que la position tout à fait originale de sa thèse de l' « Action » allait mettre en défense. En ayant voulu faire rentrer le problème métaphysique et jusqu'au problème religieux dans la philosophie officielle, M. Blondel n'avait-il pas soulevé les résistances incoercibles de la « nouvelle Sorbonne » ? Et inversement, par sa prétention d'affirmer le droit de regard de la raison raisonnante jusqu'aux extrêmes limites de la mystique, n'avait-il pas provoqué des condamnations, voire des excommunications venues du représentant le plus qualifié de l'autorité ecclésiastique la plus stricte du monde, du Pape lui-même ? La position de la pensée blondélienne eut été quelconque si elle ne s'était prêtée qu'à l'approbation des uns, aux critiques des autres ; encore plus l'aurait-elle été si, par une sorte d'isolement volontaire, elle avait délibérément rompu toutes attaches avec les réalités. En fait, M Blondel n'a nulle peine à démontrer qu'à chaque alerte, après explications loyales et complètes de sa part, les uns et les autres lui ont rendu justice : après un premier effet de surprise, sa thèse de l' « Action » était admise avec les félicitations unanimes de la Sorbonne, et malgré toutes les intrigues d'adversaires souvent mal informés, les Pontifes romains ont tour à tour rendu solennellement hommage à la légitimité de sa position de philosophe. Est-il besoin de rappeler, d'autre part, que M. le pasteur Cremer, dans sa thèse sur « le Problème religieux dans la Philosophie de l'Action », souhaitait hautement pour son église le profit de la pensée blondélienne ?

Pour exprimer cette position à la fois particulière et compréhensive, divers moyens eussent pu être employés. Il a plu à M. Blondel de céder à l'impulsion parfaitement ordonnée de Frédéric Lefèvre et de développer, sur ses insistances, un « itinéraire » qui puisse vraiment amener à sa pensée un public élargi et peu rompu à la technique philosophique.

Et d'abord M. Blondel ne fait pas mystère de son vaste dessein : la publication, à une échéance encore indéterminée, de trois grands ouvrages de métaphysique contenant l'essentiel de son message : la « Pensée », l' « Action », l' « Etre ».

Descartes avait attiré la philosophie française sur la base de la *Pensée*. M. Blondel accepte le rendez-vous, et met à jour minutieusement la valeur de la pensée pure comme moyen de connaissance. Cette pensée pure, qui peut bien démontrer l'existence du sujet pensant, que vaut-elle pour la connaissance de l'objet pensé ?

En vérité, livrée à elle-même, elle fait la partie belle à la solution idéaliste ; oscillant sous la double influence de la raison et de l'affectivité, elle rend un compte exclusivement notionnel d'une réalité à la fois trop individualisée par les sens et trop généralisée par la raison discursive. C'est pourquoi, avides d'égaler pleinement notre connaissance à son objet qui est l'Etre, nous requérons le véhicule de l'*Action*.

Par le déploiement de notre activité, nous sortons enfin de nous-mêmes, et nous sollicitons, au point même de la résistance extérieure, le concours étranger. Et nous ne pouvons nous dérober au problème de l'action parce que, le voudrions-nous, il ne nous est pas possible de rester enclos dans la vie de l'esprit, siège de la connaissance notionnelle. La pensée la plus dégagée de toute intention d'extériorisation donne lieu déjà à une activité commençante ; il faut savoir si cette nécessité est un bien. Et il apparaît que le déploiement de l'activité volontaire apporte bientôt le trouble dans les créations les mieux ordonnées de notre pensée. Entre les données de la connaissance notionnelle et les résultats de l'expérience, l'hiatus s'élargit de jour en jour. Et cependant la poursuite de l'identité de la pensée et de l'objet requiert impérieusement les conclusions de cette pensée vécue au sein de laquelle se produit le contact. Mais si les principes de la pensée discursive sont, en un sens, toujours débordés par les données de l'expérience, lesquelles sont de leur côté dépassées par les généralisations de la pensée pure, à quel critérium s'en rapporter pour régler l'activité et déterminer son option ? La grande alternative se présente : agir égoïstement ou agir généreusement ; agir pour soi-même ou agir pour les autres. Or si nous optons pour nous-mêmes, pour nos points de vue personnels et nos intérêts relatifs, nous faisons retourner l'activité vers la connaissance purement notionnelle reconnue insuffisante. Nous sommes donc amenés à opter pour la solution généreuse qui seule nous procurera la connaissance réelle de l'objet pensé.

C'est ici que Frédéric Lefèvre pose une suprême interrogation. Les deux ordres de connaissance nous ont amenés au bord de l'abîme où se trouve l'Etre, par deux chemins qui se commandent et dont le second nous a procuré le contact. Mais qu'y a-t-il dans l'abîme ? En quoi consiste donc l'Etre ?

L'*Etre* n'est ni un «objet opaque » éternellement dérobé à tout ordre de connaissance, ni un « pur narcissime » qui ferait de l'objet un simple reflet du sujet ; il est précisément la qualité bonne qui domine la rencontre du sujet et de l'objet, il est proprement le Bien qui donne au sujet pensant une perpétuelle raison

de sortir de lui-même en se portant au-devant d'un Amour suprême, lequel ne peut s'attacher qu'à un objet devenu digne de lui.

Toutefois, sur cet « Itinéraire » où, selon le mot de Jules Lachelier, « tout communique », c'est bien sur le plan de l' « Action » que se trouve la croisée des chemins, car c'est dans l' « Action » proprement dite que le sujet et l'objet combinent leurs rôles et leurs apports ; c'est donc en elle que nous pourrons puiser à pleines mains les leçons de nos rapports avec nos semblables, avec les sociétés, avec la nature. Et c'est en cela que le message blondélien est une réponse parfaitement adéquate aux besoins de la jeunesse moderne. Désireuse de reconstruire, cette jeunesse née et élevée dans la mélancolie des démolitions spirituelles et le fracas des démolitions matérielles, est prête à se donner à toutes théories nouvelles qui feront directement appel à son énergie pour transformer radicalement le monde, d'où son goût pour les solutions extrêmes ou la vie simplement sportive. La philosophie de l' « Action » l'avertit expressément qu'il n'est aucune théorie de pensée sans action ni d'action sans pensée qui puisse la satisfaire ; il n'est que l'action à la fois agie et pensée, celle qui puise les raisons de son élan dans toutes les idées, dans tous les milieux, tous les groupes sociaux, tous les partis politiques, tous les cultes, partout où il y a la bonne foi et la plénitude de la sincérité, pour faire servir cet élan à des fins toujours altruistes : « agere sub specie totius. »

Et sans doute ceci est encore une suprême vue de l'esprit ; c'est au bout d'une pensée pure que se trouve l'idée de cette action agie proposée par M. Blondel. Soit ; la pensée blondélienne ne saurait se suffire à elle-même et exige une continuelle expérimentation qui relève de chacun de nous, ce qui lui donne, dans tout essai d'expression purement livresque, des apparences plus ou moins diffuses. N'est-ce pas le philosophe d'Aix qui a mis si souvent ses étudiants en défense contre les « fausses clartés » forcément inexpressives des complexités du réel ?

Il reste que la philosophie de M. Maurice Blondel, telle qu'elle ressort de l' « Itinéraire philosophique », représente un magnifique effort de mobilisation générale des forces spirituelles, le plus complet peut-être qui ait été tenté jusqu'à ce jour pour égaler le sujet pensant à l'immensité du programme réalisateur offert par l'Etre. Bien comprise, elle tendrait à l'apaisement des conflits par la compréhension mutuelle des âmes, à l'union compréhensive dans le respect des diversités légitimes. C'est assez dire qu'elle répond pleinement aux besoins de l'heure présente et que nom-

breux seront certainement les lecteurs de cet attachant volume qui diront, faisant écho à l'angoisse exprimée au début de ces notes: « Voici un maître vers qui nous tourner maintenant... »

Henri URTIN.

POESIE

LES CLOCHES SUR LE CŒUR, par *René Char* (Le Rouge et le Noir).

Il est bien triste de voir tant de poncifs nouveaux mais déjà parfaitement crétinisants — pauvres et prétentieuses étiquettes d'un modernisme facile, divagations à bon marché, bric-à-brac des fausses inspirations, la mort ou le génie (le Bon génie, n'est-ce pas) mais je suis toujours vivant, les rêves qui ne sont que des mots, les mots qui n'en sont pas, la nuit qui tombe et ne se relève pas, le cor d'Hernani au fond du cœur, le cœur de Mélanie au fond du cor, les vertiges sans danger, on se frappe ce qu'on peut il n'en sort rien — envahir ce qui se croit poésie.

Tant de pureté perdue : la vertu du silence.

CIRCONCISION DU CŒUR, par *Pierre Minet* (Edward W. Titus)

Pierre Minet, non plus, ne néglige point de se travailler les ventricules. Au moins, « ma petite fleur tranquille cache sa valeur dans un bel œuf d'azur », ce n'est pas en vain. Les longues jambes d'un certain Rimbaud ne cessent guère de le parcourir en tous sens et à une vitesse appréciable. On s'y perd, on s'y retrouve, et les fleurs d'une humanité magique qu'une belle enfance cueille à plaisir.

Il s'agit enfin d'un livre moral, et qui promet une suite que l'on aimerait lire bientôt.

QUAND LA FEUILLE ÉTAIT VERTE, par *Pierre Menanteau* (chez M. Labouygue).

Comme les deux précédents, voici un très jeune homme et dont les premiers vers ne sont pas sans gaucherie. Ce qui déplaira d'autant moins qu'on y reconnaîtra la plus fraîche, la plus vive sensibilité, une grande pureté, la pureté même des espaces infinis et leur liberté bondissante.

Pierre Menanteau deviendra sans doute un jour maître assuré de sa langue, de son style : on ne souhaitera point qu'il perde cette fraîcheur, cette innocence enchantée qu'il conserve actuel-

lement devant les objets les plus divers et qui, dépouillée des facilités qui la trahissent, charmerait les vains prestiges de la mort.

A. G.

LIVRES

DEUX FARCES LYRIQUES (Protée. — L'ours et la lune), par *Paul Claudel* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

LES QUATRE LIVRES DE LECTURE, par *Léon Tolstoï* (Bossard, éditeur).

Lorsqu'après une rupture de contact de plusieurs années, on relit du Claudel, on est étonné de ne plus trouver qu'un artiste et non pas un homme.

Ce qui autrefois en Claudel était un homme n'est plus qu'un catholique. Et le catholicisme de 1928, mettons celui d'après guerre, n'est ni une religion, ni du mysticisme, ni de l'humanité, mais du vulgaire esthétisme sentimental. D'ailleurs une religion occidentale peut-elle être grande ? Le catholicisme ne le fut guère qu'en Espagne.

Peut-être autrefois Claudel joua-t-il sa vie ? En tout cas il l'a gagnée. Il y a longtemps qu'il a cessé de coucher sous les ponts du désespoir. Il marche sur les arcs-en-ciels, comme un bon ambassadeur, ce qui ne l'empêche pas de faire éditer et rééditer quelques symboles où, à l'imitation, croit-il, du moyen-âge, il accommode des tours helléniques ou actuels sur un mode de music-hall, sans oublier le plus clair de son charme qu'il doit aux apparences de l'ancien testament ou du nouveau, mis au goût français.

Il n'a rien à léguer, et peut se dispenser, dorénavant, de tout testament, tout court.

Si Claudel est catholique, Tolstoï est chrétien. Si l'un est français, l'autre est russe. On pourrait s'en tenir là. Qu'on compare les deux Paradis, du seuil de l'enfer, et pour peu qu'on vous invite à visiter les institutions de ces lieux d'innocence, on reste étonné par tant de différence. Mais comment peut-on définir la *bondieuserie* pour l'opposer à la pureté pure (contraire de la perversion pure) ? C'est à y renoncer. On oublie les enfantillages à l'usage des grandes personnes pour se laisser bercer par ces histoires destinées aux enfants, *à l'enfance pure.*

Sans doute est-il impossible de quitter le seuil de l'enfer. Il est déjà bien beau de pouvoir s'y aventurer : il y a tant de

pureté là-dedans, et aussi hélas, de reflets des abat-jour des paradis. Mais ce qui est éminemment *social* dans Tolstoï, sous la parure chrétienne oblige d'admirer cet homme, le seul parmi les chrétiens, qui ait été jusqu'au bout de sa pensée. Le seul et dernier chrétien. Il partit, abandonna richesse et famille, à la veille de mourir... Et le christianisme est mort aussi.

(Pour continuer la comparaison, on peut dire aussi que Claudel est un vrai catholique : il représente sa patrie, prépare des traités de commerce, fait des pièces de théâtre *élevées*, sans mépriser le rire.)

Si grand que soit un mort — et *Dieu* sait s'ils deviennent grands, c'est l'âge où l'on grandit le plus vite — il est périlleux d'en parler. Quelle révélation peut-il apporter ? Il nous enchaîne terriblement sur le chemin des lumières et des ténèbres.

Il ne faut rien dire de ce volume de Tolstoï, mais le lire. De son vivant Tolstoï était marqué du signe à la fois merveilleux et ridicule du génie. On a beau jeter des boules sur les Têtes-à- massacre, avec envie, bassesse, et raison, un génie, ça se voit et s'entend de loin. Et le plus malin s'y laisse prendre. En l'absence du miracle, et de Dieu en personne, on aimerait aimer un génie de toutes ses forces, et qu'il vous raconte des histoires pour les enfants.

Mais les génies me contrediront. Ce qui prouve ma faiblesse. Il est vrai que je suis demeuré sur le seuil de l'enfer sans aventurer un pas au dehors. C'était pour prendre l'air. On me pardonnera.

G. RIBEMONT-DESSAIGNES.

MILTON ET LE MATÉRIALISME CHRÉTIEN EN ANGLETERRE, par *Denis Saurat* (Rieder).

M. Saurat a fort heureusement songé à nous redonner, en y ajoutant des points de vue nouveaux, le chapitre central de sa remarquable étude : *La Pensée de Milton*. Cette thèse eut sa juste célébrité. Il s'était trouvé quelqu'un pour soutenir et prouver qu'un grand poète était aussi un grand philosophe. On a pu faire la moue — dire que le « système » de Milton n'avait rien de très original — qu'on retrouvait dans ses écrits la plupart des idées courantes chez les théologiens de son temps — qu'elles étaient parfois confusément exposées et même contradictoires — bref, qu'il était un peu vain de vouloir rehausser le prestige de Milton en ajoutant la gloire du penseur à celle du poète.

On a pu se souvenir de la tentative de Renouvier sur Victor

Hugo. Que donnerait Browning à cette épreuve ? — et Paul Valéry ? — Aucun de ces poètes ne semble en effet avoir enrichi d'une solution nouvelle le problème métaphysique qui tourmente l'esprit humain depuis sans doute l'heure de la chute — mais Platon — mais Aristote — mais Descartes — mais Spinoza... Est-ce après tout leur affaire ? Le pythagorisme obscur de Hugo qui s'épand en vagues lyriques dans la « Bouche d'ombre » par exemple, n'est qu'un mélange confus d'idées dévorées au hasard de sa vaste culture par le visionnaire qui leur infuse une valeur poétique au contact de sa magique imagination. Il ne les transforme pas — il les revêt de l'éclat de la métaphore et les assujettit à la tyrannie d'un rythme puissant. Et cela nous suffit. Il y a sans doute un effort plus conscient et plus systématique chez Milton. Il a été mêlé de très près à une grande expérience à la fois sociale, politique et religieuse, dont il s'est fait dans ses écrits en prose le théoricien passionné. Et dans son « Paradis Perdu » il a chanté, sur le mode en apparence désintéressé du poème épique, la douloureuse tragédie de sa pensée, de son orgueil, de son désespoir.

Il est loin d'accepter le cycle mal fermé de l'orthodoxie. C'est, au fond, un grand révolté, qui étouffé sous le poids de la malédiction terrestre, et aspire à la libération de toutes les forces de sa pensée. C'est ce qui donne à son portrait de Satan cette magnifique stature, où quiconque connaît un peu Milton retrouve sa vivante douleur. Sa personnalité vigoureuse, si imprégnée qu'elle soit des nourritures célestes, ne craint pas de battre en brêche la théologie aride et monotone des exégètes, et tâche à recomposer un système plus harmonieux, en prenant même chez des hérésiarques, les éléments qui comblent des lacunes ou satisfont mieux ses exigences mystiques ou rationalistes. M. Saurat va plus loin qu'il n'était allé en 1920. Il trouve à Milton des précurseurs inattendus, et par d'habiles sondages approfondit encore le champ de la pensée de Milton. Elle plonge ses racines chez ce curieux Dr Fludd, dont la conception « thermométrique » de l'univers est fort divertissante, et même au cœur du Zohar.

Je n'ai ni le droit ni l'espace d'examiner par le menu les hypothèses que nous offre M. Saurat. Mais je dois le remercier d'apporter une contribution nouvelle aux études miltoniennes dont ses amis anglais lui sauront fort gré. La probité de sa méthode, qui le conduit à des trouvailles si intéressantes, fait le plus grand honneur à notre école d'anglicistes dont la renommée monte, outre-Manche.

Henri FLUCHÈRE.

VOYAGE AU CONGO. LE RETOUR DU TCHAD, par *André Gide*, (Ed. de la Nouvelle Revue Française), 2 volumes.

Merveilleux pouvoir du Poète ! Un thème qui dormait ; que des articles de journaux, des traités scientifiques, des prédications religieuses ne parvenaient pas à animer pour le grand public, il le réveille ; et au bout de la terrasse où nous sommes en faction pour quelques heures, au-dessus de la mer du temps, le spectre se met à marcher.

Cette fois, c'est un spectre noir... celui que nous avons déjà entrevu il y a vingt ans, lorsque Félicien Challaye publia son beau livre : *Le Congo Français*, après la mission Brazza.

Tel est aujourd'hui le fait Gide : un écrivain glorieux, le guide de plus d'une génération, arrivé au sommet de sa vie et de sa pensée, aspire à une nouvelle *évasion*, cherche et découvre une nouvelle figure de l'homme.

Tel est le jeu du Destin, plus sage que nous : c'est l'*Immoraliste* qui perçoit le signe que nous fait à l'horizon, du côté du Sud, cette antique figure démodée, la Justice.

Ceux (j'en suis) qui prennent au sérieux l'art nègre reconnaîtront le parfum noir : palabres, tams tams, danses, muscles des porteurs, rires des rameurs, puissante humanité enfantine, que nous plaignons et qui nous fait envie. Notes de voyage, mais où le crayon ne bronche jamais ; art caché qui, tout de suite, met toutes choses en place. Comme il exprime la qualité étrange de cette nature énorme, souvent amorphe, souvent magnifique, jamais aimable, avec laquelle l'homme civilisé ne paraît plus être de proportion! Afrique accablante, et, sous son soleil équatorial, pleine de ténèbres. Qu'elle est loin, la Grèce classique, et les petites îles de marbre ! Là, justement, est l'accord dissonant qui est à la clef du livre. Au cœur des ténèbres, dans le tipoye ou la baleinière, Gide relit les grands classiques, Corneille, Bossuet, Racine. puis Gœthe et le second Faust, et l'Afrique entre dans le cercle de la pensée européenne. Un nouvel humanisme est créé, non plus un humanisme d'une race qui méprise les Barbares, mais l'humanisme universel, de tous les hommes, blancs, rouges, jaunes et noirs ; et les plantes et les animaux y sont associés, comme dans l'Arche.

La nature est là ; ce n'est pas toujours la nature Lamartinienne, « qui t'invite et qui t'aime »...

« A cause de ces perpétuels incendies, à cause de ces déplacements de races, de villages, à cause du remplacement de la vieille forêt par des végétations plus récentes, l'impression cons-

tante d'un pays neuf, *sans passé*, d'immédiate jeunesse, d'inépuisable surgissement, domine encore, pour moi du moins, celle de l'ancestral, du préhistorique, du préhumain, dont parlent de préférence ceux qui voyagent dans ce pays. Les arbres les plus gigantesques de la forêt équatoriale ne paraissent peut-être pas si vieux que certains chênes de France, que certains oliviers d'Italie... »

Gide s'intéresse aux euphorbes candélabres, aux ficus qui étouffent leurs voisins, aux papillons, aux mouches-maçonnes, aux termites, aux cicindèles. Il pose sur la nature un regard direct, un regard païen. Ce n'est pas pour rien qu'il porte avec lui son Dindiki, le petit animal fidèle, comme son démon familier. Gide considère la nature avec une curiosité impartiale de Démon. Ce démon ne s'intéresse pas seulement aux cicindèles, mais à l'homme. Et voilà le terrible problème colonial qui se pose. Démon ! crient déjà les grandes Compagnies concessionnaires: la S. H. O., la S. F. H. C., la S. F. S. O., tandis que nous nous rappelons l'histoire ou les histoires d'une certaine Société belge et le cri mélancolique de Brazza : « Il ne faut pas que le Congo français devienne une nouvelle Monbala ! »

C qui frappe, dans le témoignage de Gide, c'est la modération, même le scrupule, l'esprit critique, la sensibilité et la justesse de la balance Il n'est point allé pour un réquisitoire, pas même pour une enquête. Ni politicien, ni polémiste. Poète et homme libre : c'est autrement fort.

« On peint le peuple noir comme indolent, paresseux, sans besoins, sans désirs. Mais je crois volontiers que l'état d'asservissement et la profonde misère dans laquelle ces gens restent plongés, expliquent trop souvent leur apathie. Et quel désir pourrait avoir quelqu'un qui ne voit jamais rien de désirable ? »

Le portage : « Esclavage *provisoire*, je le veux bien ; mais esclavage tout de même. »

Gide a donné le coup de gong. Nous assisterons à un renouveau de la littérature exotique. Ce ne sera plus du Loti, du Kipling, du Conrad. Peut-être un mélange de Rimbaud et de Swift ; Challaye disait : aussi de Dante.

Mais songions-nous que cent trente-six ans après le décret de l'Assemblée législative, soixante-dix ans après la victoire de Lincoln, l'heure est venue d'une autre *Case de l'oncle Tom* ?

Etienne BURNET.

HOLLYWOOD DÉPASSÉ, par *Luc Durtain* (Nouvelle Revue française).

J'ai d'abord cru, au titre de ce volume, qu'il s'y agissait d'une histoire dramatique et complexe telle que les films américains, et même à Hollywood, n'en avaient jamais réuni de semblable : dépassé, Hollywood. Je voyais assez Luc Durtain dont l'Amérique semble avoir encore accusé le grossissement du microscope, parti dans un roman d'aventures effréné et puissant. *Hollywood dépassé* est bien en quelque sorte un roman d'aventures, c'est surtout un roman de mœurs.

Dans l'immense organisme yankee, Hollywood semble être en attendant pire, le pouls le plus sensible de la roide fièvre américaine. Tout s'y rencontre sous l'aspect « maximum » la fortune, l'art, le travail, l'ambition, le plaisir. Bâtie sur le pétrole, la région s'illumine de cinéma. Sol pétri de richesse, ciel à tapage universel. Pas de simple bonheur, pas de simple vouloir : en tout, être le plus immense ou le plus surprenant du monde. Hantise puérile et redondante. Une âme d'une naïveté presque nègre, s'avoue sous des excès de civilisation dans la tension démesurée d'un orgueil fou. Et jusqu'à la morale y devient hydropique. Dans cette obésité de tout, l'air est lourd, le pas ne croise presque plus le charme. Qu'y doivent souffrir les fins européens aux pensées ailées !...

En voici deux parmi plusieurs qui sont venus là-bas. En ces lieux l'aventure est presque quotidienne, l'argent n'y est en tout qu'un écho de l'audace: ces deux-ci dans la contrebande de l'alcool d'abord risquent leur vie. Puis l'un s'en lasse; le deuxième ne sait point sortir de l'engrenage. Tandis qu'il va au meurtre, son camarade cherche de vivre aux diverses façons du pays : l'industrie du pétrole a son mystère, mais il est monotone. La vanité n'aime rien tant que de paraître tout comprendre, ce qui permet à bien des choses, à Hollywood — et quelquefois ailleurs — de prendre le nom de l'art — ce héros de Durtain s'improvise sculpteur.

En moins de quelques mois, l'amour, la gloire et la fortune l'entourent. Il ne tient qu'à lui d'être avant deux ans millionnaire. Déjà voici des chèques imposants. Un retour d'âme le sauve : il les déchire. Et il s'embarque pour un pays plus libre. Pour plus loin, pour mieux qu'Hollywood. Il a su dépasser cet extrême sommet d'une civilisation à qui tous ses « buildings » n'ont rien donné du ciel.

Après les définitions violentes de *quarantième étage*, est-ce l'incompatibilité profonde de deux états d'esprit qu'a voulu sou-

ligner Durtain dans ce roman, est-ce la fatale et suprême victoire de l'âme sur l'argent que plus généralement il voulut exalter ? Probablement les deux, mais ces desseins rappellent deux cercles de même centre aux rayons différents : ils sont parallèles et ne se gênent jamais.

Je ne sais pas beaucoup de ses œuvres qui expriment leur auteur à ce point. Avec ses défauts mêmes, car ce n'est pas dans le livre le plus parfait d'un écrivain qu'on le trouve le plus. Un livre parfait est peu inexact. Et les défauts, c'est encore de la personnalité.

Obstiné dans son vouloir à la façon de Balzac ou de Zola, voici que monte un grand romancier de ce temps. S'attaquant à un travail aux proportions duquel on n'est plus habitué, il a violemment et plus patiemment, formé tous ses outils. Son style est d'un dynamisme que, dans une œuvre de cette ampleur, aucun n'atteint aujourd'hui. Un emploi étonnant du raccourci en resserre la force ; la pensée il est vrai s'y étouffe parfois. Dans la composition, il sait l'art de la fresque. Il a le mouvement, un mouvement très personnel, saccadé et pourtant rapide, comme dans ces machines où l'on sent que l'huile manque, mais où plaît la vigueur d'un jeu brutal et dur. Et l'image le suit partout.

On sait si j'aime l'image et que je ne l'évite jamais, je crains que Luc Durtain, du moins dans ce livre, n'en abuse. Nous en sommes littéralement bombardés. Avalanche au milieu de quoi nous ne pouvons pas ne pas nous arrêter pour détailler un peu ce qui vient de nous joindre. Dans cette étude d'impressions presque toutes extrêmement sûres, nous sommes d'autre part comme sous ces étés où tous les objets qu'on regarde vous suffoquent de soleil. Notre attention se hâche ou frôle la fatigue : la mariée est trop belle. J'ajoute que sauf certaines, trop simplistes ou plaquées plus qu'imbriquées, ces images sont très heureuses.

A tout instant cette voix est aux mesures de son thème. Souvent diatribe devant une mentalité de ciment, elle sait, devant le travail difficile et soucieux, devenir un ardent cantique, — et l'on songe à ce grand livre triomphalement honnête qui s'appelle *Douze Cent Mille*, — devant la femme se faire poème, — et comme dans *Ma Kimbell* une grâce y sourit dans des forces déchaînées. Sans compter cette délicate bienveillance qu'on sent à tout moment se chercher un départ, cette présence d'humanité refoulée qui éclate si noblement dans les dernières pages.

J'admire dans cette œuvre l'innombrable rencontre qu'elle est d'un homme, de l'univers et de la vie : je ne crois pas qu'en dehors de cette conjonction on puisse rencontrer un poète. Un

poète, par contre où qu'il respire l'anime : que celui-ci pour nous fasse le tour du monde.

Voilà un très beau livre, je l'ai dit, il ne dissimule point les défauts de son auteur, mais il détaille exactement ses qualités : le bénéfice est large, si large que Luc Durtain fait quelque peu figure de prodigue dans ces années où le peu d'exigence qu'on a force un peu trop souvent le talent d'être pauvre.

Henri DALBY.

LE TESTAMENT ROMANTIQUE, par *Georges Duvau* (Kra).

Davantage que d'un testament, il s'agit là d'une ouverture de succession datant déjà de quelques années et dont l'officier ministériel a l'heureuse chance d'être aussi jeune que beaucoup de nous, et, par surcroît, d'un optimisme qu'à vrai dire, l'on ne comprend guère. D'autant plus que les faits ne parviennent pas à lui prêter l'ombre d'une justification, une belle ombre, sans doute. Mais qui n'échapperait au désastre moderne qu'en s'effaçant devant ces même faits.

Il faut dire que le manuscrit de Duvau date, déjà, de plusieurs années et que son auteur aurait certainement, actuellement, un autre livre à écrire, qu'enfin toute une partie du Testament romantique perd, du fait de son retard à être divulgué, une valeur d'actualité qu'il avait incontestablement à une époque précise. Il n'en reste pas moins un livre attachant,u n documentaire intelligent et qui pouvait servir à expliquer toute une jeunesse que bientôt l'on ne comprendra plus.

Enfin, ce n'est pas un roman : ceci n'est ni un éloge, ni un blâme, mais la constatation que, dans ce livre, les personnages n'ont pas d'autre existence que le minimum indispensable à la naissance, au développement, à la vie et à la mort de quelques idées. Ils y perdent en humanité, ils y gagnent en dépouillement. Leurs évolutions, d'ailleurs, conservent les traces et la marque d'une expérience personnelle qui, pour s'être exercée à l'extrême début d'une vie, n'en est pas moins chargée de sens et d'enseignements. Si bien que ce n'est pas seulement une épigraphe, mais l'ensemble de cet ouvrage qui ramène invinciblement la pensée aux premières passes idéologiques où s'essayait Barrès.

Qui n'éprouverait d'ailleurs combien Duvau est pareillement tenté par les mêmes erreurs, attiré par le même goût de l'action politique ? Il reste qu'on le suivra dans ses prochaines démarches avec une curiosité amicale et défiante.

André GAILLARD.

PREMIÈRES VISITES A L'EUROPE (André Delpuech, édit.) — VÉRITÉS DU MOMENT (Editions de la Nouvelle Revue Critique), par *Maurice Martin du Gard.*

On a dit bien souvent que le voyage vaut ce que vaut le voyageur. L'idée est juste et je crois qu'il y a peu d'expériences aussi révélatrices de la valeur intime d'une personnalité que le voyage, souvent même le plus simple et le plus court. La chaîne des habitudes tombe, le « second moi » que nous impose une occupation coutumière s'efface, et nous jouissons de cette liberté totale, absolue à nous laisser parfois désemparés, que prodiguent les ports et les gares. Il nous semble que la « croûte » de la vie quotidienne s'écaille et qu'une matière plus plastique s'offre à l'air, aux images, aux hommes, aux idées. Et dans le livre que nous rapportons du voyage, s'atteste la qualité de nos vertus protéiques, se fixent les visages que nous avons, tour à tour, revêtus.

Puisqu'il nous faut, ici, juger le voyageur sur le livre, disons tout de suite que Maurice Martin du Gard nous apparaît dès les premières pages comme le voyageur parfait. C'est-à-dire celui qui part pour voir autre chose que lui-même et qui sait, pourtant, ne point se désagréger, qui aime l'objet pour l'objet et le voyage pour le voyage, confronte avec sympathie, juge sans rigueur, réserve dans ses appréciations des marges et des blancs. Sa mobilité est de l'esprit plus encore que de la matière. Il se transforme plus vite que les paysages. Le promeneur hâtif qui porte un miroir sur une route n'y recueille que des reflets. Martin du Gard rencontre des hommes et des choses, il les saisit et les garde dans leurs trois dimensions.

Le voyageur parfait est aussi celui qui emporte toujours avec lui ce « recul » que les voyageurs ordinaires ne regagnent qu'au moment o» ils sont rentrés chez eux, recul qui n'éteint ni la ferveur de la sympathie préalable ni l'enthousiasme des surprises, mais qui permet en réalité d'obtenir une vision beaucoup plus exacte — même subjectivement — des objets. Celui qui ne part ni en enquêteur, ni en touriste, et qui rapporte une riche moisson de documents et d'expériences, sans avoir rien perdu des délices de la flânerie, des fécondes rencontres du caprice.

Bien que j'éprouve d'ordinaire une certaine défiance devant les livres de voyageurs — (il serait trop long d'expliquer pourquoi) — j'ouvris sans inquiétude les « Premières Visites à l'Europe ». Le talent de Maurice Martin du Gard m'était garant d'une belle œuvre, et je savais en outre que ce véritable « Européen » ne faisait que parcourir son domaine en visitant l'Europe.

On a beaucoup prodigué ces derniers temps le mot « Européen », et je le regrette, car Maurice Martin du Gard est de ces rares à qui je voudrais le réserver. Sa curiosité dirigée vers tous les aspects intellectuels, économiques et sociaux de la vie moderne. la vigueur avec laquelle cette intelligence subtile et forte prend possession des individus et des idées, le situent, mieux qu'aucun autre, parmi les meilleurs esprits de notre génération. J'entends ceux-là pour qui le monde est un complexe énigmatique et passionnant, dont le merveilleux secret va des nuances sentimentales aux grandes métamorphoses politiques.

Ces « visites » conduisent le voyageur vers quelques-uns des foyers essentiels de la vie européenne, l'Espagne, Berlin, la Pologne, Genève. J'admire que Martin du Gard évoque côte à côte les « tertulias » madrilènes et Greco, Potsdam et Varsovie, les belles Polonaises et les tableaux français du grand Frédéric, et que sans dogmatisme il nous instruise des hommes et des pays, sans oublier un pittoresque coin de rue, ni même un peu de statistique.

Tout cela compose, en effet, les souvenirs de voyage du voyageur parfait, et dans un livre de cette précieuse qualité, tout est plaisir et profit.

Le hasard — ce dieu des transitions ! — veut que le critère de la perfection pour les voyageurs soit le même que pour les critiques, et je n'aurais qu'à reprendre, en changeant à peine quelques mots, la description que je viens de faire, pour juger le livre qui paraît, en même temps que les « Premières Visites à l'Europe », ces « Vérités du Moment », dont le titre nuancé d'une profonde ironie, nous égarerait bien sur la valeur de ce qu'il contient, si nous en croyons sa trop relativiste modestie. Nous savions tous, bien avant que Pirandello ne nous l'apprît, que les vérités sont innombrables. Dans le temps et dans l'espace on ne rencontre que des vérités. Certaines sont trop vieilles, ou trop jeunes, ou trop lointaines. Dans ce cas on les nomme « erreurs » ou, plus courtoisement, paradoxes.

J'aime qu'un critique s'efforce vers la vérité sans croire tout à fait à son existence absolue. Ce n'est pas un compromis, mais une mise au point, et qui évite bien des faux pas. Le titre choisi par Maurice Martin du Gard a, en outre, la délicatesse de ne point exclure de toute vérité, ceux qui ne pensent pas comme lui. Il leur laisse même espérer, pour plus tard, le triomphe de « leur » vérité. Mais, si convaincus que nous soyons de la relativité des choses vraies, nous ne doutons point cependant que certaines approchent plus ou moins de la notion parfaite que de

vieilles habitudes de penser nous forcent encore d'imaginer. A cet égard, je dirai que les vérités présentées par Maurice Martin du Gard, ne sont « du moment » que parce que les hommes auxquelles elles s'appliquent sont encore tous vivants — il n'y a, si je me souviens bien que notre cher et grand Rilke qui nous soit absent des écrivains réunis dans ce volume — et, capables de modifier eux-mêmes, un nombre indéterminé de fois, le jugement que le critique porte sur eux. En ce sens j'accepte la restriction que comporte le titre, car j'ai trouvé dans ces pages plus de jugements essentiels et définitifs qu'il ne voudrait le laisser croire. C'est en effet, le noyau même de l'homme, ou mieux cette amande qui en est le cœur, qu'atteint le coup d'œil vif du critique. Ces portraits, d'une ironie élégante et si sûre de sa mesure qu'elle peut aller jusqu'au bout de l'audace du trait sans la dépasser jamais, sont d'une acuité qui, à certains moments, évoque un Saint Simon moderne, aussi habile à deviner le cœur des hommes qu'à juger leurs livres. C'est de la critique à sa plus haute expression, je veux dire, atteignant ce degré où elle fond en une efficace action l'opinion subjective et le jugement objectif. Eclairée d'une verve précise qui sait demeurer courtoise sans jamais émousser son aiguillon, et qui frappe au moment juste le point précis, sans appuyer (et nous gardons le souvenir de certaines de ces piqûres, aussi parfaites dans leur signification et dans leur art, que d'inoubliables coups d'épée de matadors sur l'arène dorée de Séville.)

Tels sont les deux livres de Maurice Martin du Gard, dont la valeur s'accroît d'être lus ainsi côte à côte. Nous prenons, à ce voisinage, une plus juste conscience des qualités non seulement littéraires, mais aussi humaines de leur auteur, de son intelligence critique si lucide et si sûre, sensible à toutes les œuvres de l'esprit, à toutes les images de la vie.

Marcel BRION.

VIE EN COMMUN, par *Léon Duesberg* (Sélection, Anvers).

Ce petit roman possède les mêmes qualités et aussi quelques-uns des défauts de *La Poule aux œufs d'or*, de Georges Thialet, compatriote de M. Duesberg et liégeois comme lui. Qualité peut-être de ne pas contenir d'histoire et de n'offrir au lecteur que le mouvement ordinaire de la vie individuelle, de la sensation, et de quelques volontés à travers beaucoup d'inconscient, d'habitude, peut-être. Moi lecteur je me confonds ainsi tour à tour avec chacun des personnages qui ne sont en somme que mes interprè-

tes, ou bien je suis tout simplement leur pas qui n'est heureusement pas celui de la réalité. Rien de plus arbitraire que ces figures qui émergent de la foule et y rentrent vite, à peine entrevues, mieux que des silhouettes cependant, quelque chose comme la stylisation courte et durable d'un Lurçat. Aucune suite convenue dans les images de ce film. La prise de vue intérieure, cependant, suit assez exactement le chemin rompu qui est notre quotidienne destinée. Et de l'ensemble, de tous ces détours, de tous ces gestes manqués, de ces incertitudes, de ces élans, de tant de paroles aussi, résulte une impression de vie et parfois de profondeur morale.

Défauts et qualités s'équilibrent ici pour donner à ce petit ouvrage un caractère. Il est loin d'être négligeable. M. Léon Duesberg, comme M. Georges Thialet, sous l'apparente négligence d'un style et d'une pensée qui n'ont l'air de ne devoir rien à une réflexion assidue et rigoureuse, est un écrivain très avisé, l'un des esprits plus avertis de la génération actuelle. Mais il ne se prend pas trop au sérieux. Il ne marche pas, comme tant de bonshommes de lettres, avec un petit miroir dans la poche de son gilet.

Franz HELLENS.

PAGES DE TENDRESSE, par *Henry de Montherlant*. (Pages inédites et pages choisies), chez B. Grasset.

L'anonyme, l'irresponsable Renommée peut avoir cent bouches. Si elle avait cent yeux et cent oreilles, elle n'eût jamais publié que Montherlant est, en littérature, l'athlète sec et brutal qui détonne dans une époque « sensible ».

On ne fera qu'un reproche à ce recueil : il est trop petit, incomplet. On y regrette telle page que l'on se rappelle, que l'on aime, comme, à un banquet d'amis, on voit tout de suite les absents.

La Femme, le Camarade, les Enfants, les Hommes : mais où sont les chers animaux ?

On a déjà lu dix fois ces pages. On s'émerveille de les retrouver aussi palpitantes. C'est qu'elles le sont pour toujours. Elles ont creusé dans l'âme un lac d'émotion, intarissable.

Les inédits du volume sont des poèmes. Notre désir est qu'ils en présagent d'autres, tout un recueil. Déjà nous nous demandons si le poète n'a pas créé, au delà du vers régulier, du vers libre et du verset, une forme nouvelle, la forme attendue.

Je sais où ces Pages ont aussi leurs places : dans les petites bibliothèques des études et des classes des lycées ; dans les pro-

grammes, où sont assignés lee meilleurs textes de la langue française ; dans les « Morceaux choisis », à l'usage des écoliers, où une page pour dictée, pour récitation, prendu ne âme d'enfant au passage et fait « la Relève du Matin. »

Etienne BURNET.

LE MAL DE CŒUR, par *Joseph Delteil* (Les Cahiers du Sud).

L'œuvre entier de Delteil se situe aux environs d'Adam et Eve. Ses livres ont l'odeur des terriers de bêtes sauvages, des marronniers, des noyers au printemps, une odeur forte, qui prend à la gorge et qui entête. Voltaire ou Rousseau ? Rousseau, certes. Un Rousseau de la prairie, d'une Amérique vierge comme au premier jour. — « Une sorte de retour à la Nature ? Oui ! Et plus loin encore, le retour à la Matière. » Les cinq sens ouverts sur le monde le possèdent, en jouissent jusqu'à la frénésie. Au Héros qui l'interroge, l'écho répond : Mange ! Danse ! Aime ! Ne vis que dans ton être physique ! L'approche même de la mort n'est pas un dépouillement, un repliement, le triomphe de l'ange sur le corps : c'est un assaut de souvenirs charnels, une dernière brûlure.

Dans le *Mal au Cœur* je vois tout Delteil avec ses dons admirables, comme avec les outrances, les disparates de son style mâle et bariolé. Il faut le sommer d'écrire cet étonnant bestiaire dont il a jeté par endroits l'ébauche. C'est là qu'il serait le plus grand. Car il est fils de la terre. Le jour où il est né, une *chèvre* dansait.

Pierre MENANTEAU.

LA FILLE AZTÈQUE, par *François Berge* (Au Sans-Pareil).

Le récit de François Berge me fait songer à cet ancien et excellent numéro des « Cahiers du Mois » : Scénarios. Toutefois, le récit transpose dans le monde des sensations, du rêve et des affinités, un dynamisme que les Scénarios avaient fixé dans un domaine de volumes et d'images en mouvement.

Le personnage central de ce récit pose d'abord une proposition de circonstance : « J'écris donc je suis. » Il ne s'agit donc pas de savoir ce que cet écrivain peut écrire, mais bien de reconnaître les paysages de refoulement où sa pensée et ses sensations nous conduisent par des chemins divers, mais qui tendent vers le même centre mystique : l'*Anahuac*. Terre merveilleuse où les symboles les plus gratuits naissent spontanément de leur propre destruction. Le mélisme lyrique de la « Fille

Aztèque », où les souvenirs, l'observation directe et la rêverie de tendance à la fois métaphysique et concrète sont transposés en formules sensorielles, nous entraîne avec lui dans la plus séduisante des aventures.

« Le paquebot « Ile-de-France » appareillera demain matin samedi à 9 h. 15 m... » Découverte des images, des voyages, des mirages, des rivages, des nuages, du plus étonnant des mirages : l'amitié aux traits d'Huktor, au visage de sympathie, de désintéressement et de haine.

Après la poésie vive et directe d'une Polynésie chère à notre adolescence et à notre éternel désir de liberté, et cette série de travaux qui rappelle les plus belles fables antiques, le héros atteint enfin l'*Anahuac*, « le pays sans passé ni avenir, ce que les indigènes disent : *Ana-Huac* » et qui est le temple intérieur de la personnalité.

Les qualités si vivantes d'écriture et d'humour, ou pour mieux dire la grande fantaisie de François Berge, assurent à la « Fille Aztèque » une place importante dans la production de la jeune littérature contemporaine.

Jean MALAN.

LES HOMMES PRÉFÈRENT LES BLONDES, par *Anita Loos* (N.R.F)

Une réputation peut-être exagérée a précédé ce livre en Europe. Le succès de ce journal d'une jeune fille libre, très libre, aux Etats-Unis, vient sans doute justement de cette liberté extraordinaire qu'y manifeste l'auteur vis-à-vis des hommes et des institutions de son pays.

Au surplus, voilà réellement un charmant ouvrage, écrit d'une plume alerte, tout à fait indifférente aux belles phrases et aux belles images, d'autant plus vivantes. C'est l'histoire, racontée par elle-même, d'une petite fille entretenue par un industriel de Chicago. Elle se permet toutes les fantaisies ; elle est gâtée, mais se montre d'une sincérité, d'une spontanéité étonnante ; elle n'épargne rien ni personne. Cette fillette horriblement vénale, et qui ne s'en cache pas, est en même temps une moraliste à la manière des écrivains du XVIII[e] siècle, et sans y paraître. M. Pierre Benoît, dans sa préface, évoque, à propos de ce livre, Voltaire et l'abbé Prévost. J'y ajouterais, — et pourquoi pas — Montesquieu. Mlle Loos voit Londres et Paris avec des yeux terribles, ne notant que ce qui tombe sous l'angle de sa mentalité spéciale et de ses habitudes. Nous avons ainsi une série de très curieux aperçus,

aussi faux que possible, mais extrêmement piquants. Et, enfin de compte, si l'on y regarde de près, l'on s'aperçoit que cette satanée petite fille si injuste qu'elle paraisse, a parfois raison...

« Ce qui vaut peut-être mieux que tout, dépasse tout en originalité et en amusement, c'est le ton du récit lui-même ; c'est le savant abandon des confidences, un libertinage assaisonné de *Christian Science*, un humour qu'on n'ose même plus appeler de l'humour, tellement nous le sentons près de notre ironie. » Ainsi s'exprime M. Pierre Benoît, très justement.

Franz HELLENS.

UNE ALLEMANDE A PARIS, par *Claire Goll* (Editions Radot).

J'ai retrouvé en lisant ce livre le même plaisir que m'apportèrent certaines traductions. Une grande poésie, le sentimental qui n'est pas arrêté par les mots, (et, Dieu sait s'il est difficile d'écrire en français : des murailles surgissent à tous moments pour vous arrêter aux limites de l'obscur ou du ridicule), une candeur qui n'a pas peur de se manifester, toutes ces qualités propres aux écrivains étrangers, voilà ce qui rend cette histoire attachante. Et bien d'autres choses aussi.

Une Allemande à Paris, c'est-à-dire une allemande qui aime un français. Et, quoique je ne partage pas tout-à-fait l'émotion de l'Erika de Claire Goll qui est encore sensible au verbiage intelligent d'un joli garçon, c'est une belle leçon pour des français que de se voir si justement dépeints. La vanité, l'insupportable ironie, les succès faciles empêchent Jacques de prendre le cœur, et la chair au sérieux. Il ressemble étrangement à ces compatriotes dont on se détourne avec gêne, quand on les rencontre par hasard en voyage. Mais, si Erika avoue bien de temps en temps « comme c'est difficile d'aimer un français » elle se laisse, néanmoins, prendre à ce charme facile. Tandis que ce Jacques, vaniteux, pour n'avoir comme tant d'autres rencontré que des femmes vulgaires, ne se donne même pas la peine de la reconnaître, et, cela, sans doute, à cause de l'effort qu'il devrait faire pour s'élever à sa mesure. Il préfère la paix, qui est sa propre bassesse.

« Au milieu du pont, elle dut s'arrêter, prise de ce sentiment qu'en Allemagne on appelle amour. Ici, comment l'appelait-on? » « Il était tellement content de lui-même qu'il oubliait qu'il vivait dans une salle non chauffée. » C'est ce conflit, non point entre deux individus, mais entre deux formes d'émotion, qui se poursuit au long du livre. Erika croit à tout. Au contraire, Jacques ne croit à rien. « Elle ne savait pas encore que la parole a été in-

ventée pour cacher la pensée. » « Au pays de Jacques, on n'était pas friand de nouveauté. Il était venu à elle avec la conception définitive qu'on se fait de la femme à seize ans.» C'est cet insupportable frivolité qui a si longtemps fait le mérite de toute une génération et dont il faut l'avouer, on se détourne maintenant avec horreur, qui déterminera la fuite d'Erika. « Dans sa ville natale, il y avait des cimetières touffus et sombres. Les Françaises ne se roulent-elles jamais par terre comme elle, la barbare, l'avait fait ? »

On voudrait mieux connaître cette petite Erika afin de la consoler. En une époque où l'on fabrique des romans en série, un tel livre semble d'une remarquable fraîcheur. A part quelques digressions artistiques et littéraires qui ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà, je le donnerai pour beaucoup de ces fameuses autobiographies, où de jeunes garçons, qui avouent d'ailleurs n'avoir rien à dire, croient qu'il suffit de s'approprier quelques idées en cours pour devenir romanciers. Est-ce désormais aux femmes qu'il faudra demander une sincérité, peut-être une imagination plus rare ? Alors, qu'elles nous aident vite à sortir de cette affreuse période de truquage où rien ne peut plus nous satisfaire.

Georgette CAMILLE.

REVUE DES REVUES

LA LIGNE DE CŒUR (Mars) : Douzième et dernier cahier. Julien Lanoë écrit : « Il faut respecter le mystère si l'on veut en venir à bout. On ne peut pas analyser le mystère mais seulement le traverser. C'est pourquoi une grande légèreté est nécessaire et une sorte d'absence d'esprit. »

DISTANCES (Février et Mars) : Ces cahiers de quelques pages sont publiés par Camille Goemans et Paul Nougé. Leurs recherches de la pureté se termineront sans doute dans la stérilité. Tant de soins, d'attention, de scrupules sont bien méritoires : il n'y manque que la grâce de la liberté, cette liberté qui justement les inquiète tant.

Deux poèmes par Marcel Lecomte.

CHANTIERS (Avril) : Cette revue qui paraît à Carcassonne et dont l'effort nous touche particulièrement, publie dans son quatrième numéro trois très beaux poèmes de Paul Eluard. En voici un :

Porte comprise
Porte facile
Une captive
Ou personne
Des torrents décousus
Et des vaisseaux de sable
Qui font tomber les feuilles.

La lumière et la solitude.

Ici pour nous ouvrir les yeux
Seules les cendres bougent.

La Révolution Surréaliste (Mars) : Traité du Style, par Aragon.

Europe (Mai) : Auguste Rodin, par Rainer Maria Rilke. — Les Méditations de Caliban, par Jean Guéhenno ; quelques pages seulement, mais remarquables de vigueur et de lucidité : « S'il m'arrive de songer à eux, (les artistes) je me les représente toujours dans une chambre ronde entourée de miroirs. Chacun y mime devant son innombrable image un drame pathétique, prend successivement les masques du cynique, de l'épicurien, du stoïcien, et parfois déclame d'une bouche d'or. L'ennui vient et le drame est interrompu, le temps de faire nouvelle provision de masques et d'images. Cependant le reste des hommes s'évertue à se défendre contre de vraies misères et à n'en pas mourir. Mais cela est commun et manque de distinction. Les batailles de la terre n'intéressent pas nos gens.

« Ils sont à eux-mêmes leur seul ami et leur seul ennemi. Et ces stoïques qui pensent ne pas craindre les feux du ciel manquent du simple courage qu'il faudrait pour me tendre la main. Au reste faut-il parler ici de trahison le mot serait gros sans doute à propos de ces Fous de l'Esprit.

« La vraie trahison est de suivre le monde comme il va et d'employer l'esprit à le justifier. Et c'est la trahison la plus aisée, la plus répandue et la plus profitable. On n'eût jamais pensé que Prométhée, l'éternel révolté, fît à si bon marché la paix avec Jupiter. Toute la bassesse de ce temps est en son confusionnisme. C'est le vrai nom de sa philosophie. On ne distingue plus entre les valeurs de civilisation et les grandeurs d'établissement, entre la richesse et la sagesse. La puissance politique et sociale donne couramment ses lois, ses mœurs, son enseignement pour la culture même. Il est grand besoin d'un Socrate qui opérerait les dissociations nécessaires. »

COMMERCE (Hiver) : L'Evasion, par Ribemont-Dessaignes. — Le marié de village, par Marcel Jouhandeau.

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (Mai) : Intra et Extra, par Ribemont-Dessaignes. — Les Conquérants (III), par André Malraux. — Une note intelligente et courageuse de Gabriel Bounoure sur la poésie de Guy-Charles Cros, que l'on peut voir ainsi appréciée à sa plus juste valeur. Mais pourquoi donc Valentin Parnac place-t-il, en parlant des jeunes russes Selvinsky qui est un véritable poète entre Liapin et Pasternak, carcasses déjà d'Opéra-Comique ?

LA REVUE NOUVELLE (Mars) : Luttes et mort, poèmes par Henry Michaux.

LA REVUE EUROPÉENNE (Mai) : Les Artamonov, par Maxime Gorki.

LE ROUGE ET LE NOIR (Mai-Juin) : Aigues-Mortes, poèmes par Georgette Camille.

LE CRAPOUILLOT (Mai) : Nouvelles revues françaises et corrigées, par André Rouveyre, de quoi se distraire à la veillée.

HORS COMMERCE (I) : La grande misère des traductions littéraires, par Léon Paschal.

LES MARGES (Janvier-Mars) : Anthologie de poésie : la salade, la belle salade.

POÉSIE PURE (1928-1930), N° 1 : Anthologie du néant : la barbe, la belle barbe.

MEMENTO : *La Revue Rhénane*, *La Revue d'Allemagne*, *La Revue Hebdomadaire*, *Le Mercure de France*, *Le Divan*, *Montparnasse*, *Marsyas*, *Le Feu*.

LETTRES ETRANGERES

L'AOUT, par *Stijn Streuvels*, traduit du flamand par G. Khnopff (Le Cabinet Cosmopolite, Editions Stock).

La Renaissance des lettres flamandes qui depuis une cinquantaine d'années a pris un si grand essor, a trouvé dans Stijn Streuvels l'écrivain dans lequel s'incarne, le plus profondément peut-être, le caractère de la race. Avec son mélange de tragique et de jovialité, son sens des choses, attentif souvent aux plus humbles, et cette participation intense de la nature, décrite ici avec une minutie de primitif, évoquée là dans son expression pathétique et grandiose.

« Stijn Streuvels est né en 1871, — nous dit M. Habarn qui a écrit pour « L'Août » une intéressante préface — dans un village de la Flandre Occidentale, à Heule, près de Courtrai. Sorti de l'école primaire, il dut gagner sa vie et devint ouvrier boulanger. Mais il brûlait d'une grande soif de connaître ; il apprit les principales langues modernes et dévora les œuvres de tous les grands écrivains. Il se mit à écrire. Il entra dans la vie littéraire vers la fin du XIX[e] siècle, en pleine renaissance des lettres néerlandaises. »

On sait la part importante qu'il prit au mouvement représenté par la revue Van nu en Straks, et le succès de tous ses ouvrages, depuis « Lenteleven » qui date de 1899, jusqu'à l' « Ouvrier » qui écrit en 1921, fut remanié et réédité en 1926, et à son grand prix triennal de littérature flamande pour les années 1924-25-26.

Vivant à la campagne, parmi les paysans, Stijn Streuvels connaît à merveille cette terre flamande. Il la voit vivre de cette existence secrète et profonde, il connaît les drames de la croissance et de la stérilité. Au dela de ses aspects extérieurs il rejoint l'âme même du sol, et il l'exprime dans des romans et des nouvelles, d'une poésie si vraie, si généreuse, qu'une sorte de majesté épique traverse les humbles tableaux des besognes paysannes.

Devant certaines pages de Streuvels, je me rappelle les tableaux de son compatriote Breughel, dans lesquels éclatent cette vie puissante de la nature, et cette beauté du vrai. L'un et l'autre ont su par l'élan de la sympathie comprendre ce qui s'enferme dans le silence des paysages et des objets. Saisie dans son secret, la nature vibre d'une joie panique, d'une souffrance aussi, celle du sol fouillé, de l'arbre coupé, et au drame humain s'associe l'immense tragédie de la terre.

Quels sont les personnages principaux de « L'Août » ? Moins les moissonneurs, certes, que le soleil dur, la terre sèche et l'ondulation bruissante des épis. La nouvelle « Dans l'Eau » est parcourue, comme par de longues vagues, de cette présence mystérieuse de l'Escaut, le fleuve large qui paraît immobile et qui se tait.

Je voudrais citer ici quelques descriptions contenues dans ce livre. On y verrait qu'au dessus des aventures humaines, ce sont les choses de la nature qui prévalent, avec leur majesté de demi-dieux. Cette connaissance « par le dedans » du sol natal donne à toute l'œuvre de Streuvels une sorte de grandeur rustique qui rejoint la forme la plus haute de la poésie, l'épopée.

Mais à défaut de longues citations, je veux pourtant copier ici ces quelques lignes, parce qu'elles sont essentiellement représentatives du style de Streuvels, et, plus encore, de l'harmonie qu'il sait créer entre l'homme et la nature.

« Le ciel se voûtait immensément au-dessus des prairies : et partout le spectacle et les tons étaient ravissants. Les maisonnettes toutes blanches, les toits rouges et une splendeur de riche verdure dorée s'étendaient à perte de vue sur la plaine jusque là-bas, où le sol s'élevait en pente douce, bleuâtre, vers la colline, sous les sapins estompés de pourpre, qui, pareils à de grosses masses spongieuses, moitié sur le versant, moitié contre le ciel pâle et tendre, balançaient au vent leur crête dentelée. Jamais il n'avait vu le monde si pur, si vaste, ni le ciel si haut ! Quand il osait se risquer à regarder entre ses doigts, l'œil mi-clos, il ressentait des vertiges dans la tête, l'air s'emplissait d'un tortillement d'éblouissants serpents. Mais à ses pieds, c'était l'eau calme et bleue, le large courant, lisse, réfléchissant la grande roue du soleil qui y flamboyait. Il restait rond, sans ride ni courbure ; mais lorsque surgissait un petit coup de vent, soudain, une scintillante ondulation apparaissait sur toute sa surface, l'image du soleil était scindée, marquée d'un coup de fouet, bousculée, troublée, jusqu'à ce que, finalement, le calme vint aplanir tout cet or et reconstituer la grande roue dans sa belle rondeur, immobile, nette, bleuie. »

Marcel BRION.

ANTHOLOGIE DES ÉCRIVAINS FLAMANDS CONTEMPORAINS, par *André de Ridder et W. Timmermans* (Paris, E. Champion).

Dans sa remarquable préface à l'*Anthologie*, M. André de Ridder à qui l'on doit une grande part du développement artistique et littéraire contemporain en Belgique, fait justement remarquer qu'il est faux de prétendre « que la qualité d'une langue, l'expansion d'une littérature, doivent dépendre de l'importance de la population dont elles relèvent. Un pays peut être petit et susceptible néanmoins d'exercer sur l'ensemble de la pensée et de la sensibilité mondiales une action plus puissante que d'autres, dont la langue se parle partout et dont la littérature s'adresse à un public plus étendu. » Cette observation est parfaitement vraie lorsqu'on envisage l'influence exercée par les littératures du Nord ; qu'on songe notamment à la célébrité et à l'ascendant d'un Ibsen, qui écrivait dans une langue parlée par deux ou trois millions d'â-

mes... Toute cette préface, du reste, est extrêmement instructive et révélatrice Pour ceux qui ignorent l'abondante et ferme santté de la littérature flamande, cette étude fouillée est pleine, non seulement d'indications précieuses mais encore d'énergique et chaude sympathie, dont le mouvement incite à la connaissance.

« Cette littérature, écrit encore M. André de Ridder, se distingue par un caractère nettement national ; elle a gardé intacts son âme, ses instincts, ses ébranlements ; elle n'a rien renié de ses affinités secrètes, de ses aptitudes, de ses qualités innées ; elle a respecté les beautés natives de son peuple. »

Quelques-uns des poètes et des romanciers que nous retrouvons dans cette *Anthologie* ne sont du reste pas inconnus à l'étranger. Guido Gezelle, très grand poète, a été traduit déjà en français avant la guerre. Des traductions de romans de Cyriel Buysse, de Stijn Streuvels, de F. Timmermans, ont été publiées en France depuis l'armistice (1). D'autres sont en préparation. Le grand mérite de cette *Anthologie*, c'est qu'elle donne une idée complète et claire des divers courants qui se sont fait jour dans la littérature flamande contemporaine. Elle constitue une sorte de panorama de la culture d'un petit peuple, grand par le passé, en qui demeure l'esprit de la race.

Une traduction est toujours œuvre difficile et délicate.. Les auteurs ont réussi à rendre celle-ci vivante et d'une coloration fidèle. A côté de pages foncièrement flamandes, « pittoresques et savoureuses », ils en ont réuni d'autres dont le sens leur a paru « hardi, pénétrant, humain. »

Franz HELLENS.

LES REVUES ETRANGERES

DIE LITERARISCHE WELT (Berlin) : Une heure avec Carl Hauptmann, par Frank Thiess.

POETRY (Chicago) : Poèmes, par George O'Neil, Marjorie Leiffert, Robert Roe. — La poésie de Paul Valery, par Harold J. Salemson.

DAS TAGEBUCH (Berlin) : Van Gogh à Arles, par Johannes Urzidil.

DER QUERSCHNITT (Berlin) : Joseph Conrad, par Ford Maddox Ford.

---

(1) Chez Stock et chez Rieder et Cie.

THE MENORAH JOURNAL (New-York) : Comment la science changera-t-elle la morale, par Bertrand Russel.

REVISTA DE OCCIDENTE (Madrid) : Epigrammes américaines, par Enrique Diaz Canedo. — « Eautropo », par E. Gimenez Caballero. — Les « vies » et Lytton Strachey, par Antonio Marichalar.

THEATRE ARTS MONTHLY (New-York) : Génie grec et génie anglais, par Edith Hamilton. — Les pièces de Henry James, par Edua Fenton. — Inigs Jones, par J.-M. Brown.

NOSOTROS (Buenos Aires) : Enquête sur l'influence italienne dans la culture argentine.

SOLARIA (Florence) : Jour de foire, par Piero Gadda. — A Byzance, par Leo Ferrero. — Problème du Démiurge, par Filippo Burzio, etc.

DIE WELTBÜHNE (Berlin) : Bronnen et Bruckner, par Harry Kahn.

NEUE SCHWEIZER RUNDSCHAU (Zurich) : Picasso, par Carl Einstein. — Poèmes de Martin Kessel. — A la recherche, par Eugène Jolas, etc.

DER STURM (Berlin) : Mieczyslaw Sczezuka, architecte. Promenade à Steglitz, par Herwart Walden.

DEUTSCH-FRANZÖSISCHE RUNDSCHAU (Berlin) : Le Classicisme et le Romantisme en France, par Otto Grautoff. — L'Etat Français, par Walther Vogel.

LA GACETA LITERARIA (Madrid) : Numéro consacré à l'architecture.

LA FIERA LETTERARIA (Milan) : L'Art contemporain à la XVI[e] Biennale de Venise.

M. B.

Les Cahiers du Sud "

Membres Fondateurs :
MARCEL PAGNOL, GASTON MOUREN.

présentent dans les feuillets suivants

LE MAGAZINE DES CAHIERS DU SUD

donnant une vue d'ensemble de l'activité intellectuelle, artistique, sportive, urbanistique, cinégraphique de Marseille et des principaux centres du bassin méditerranéen.

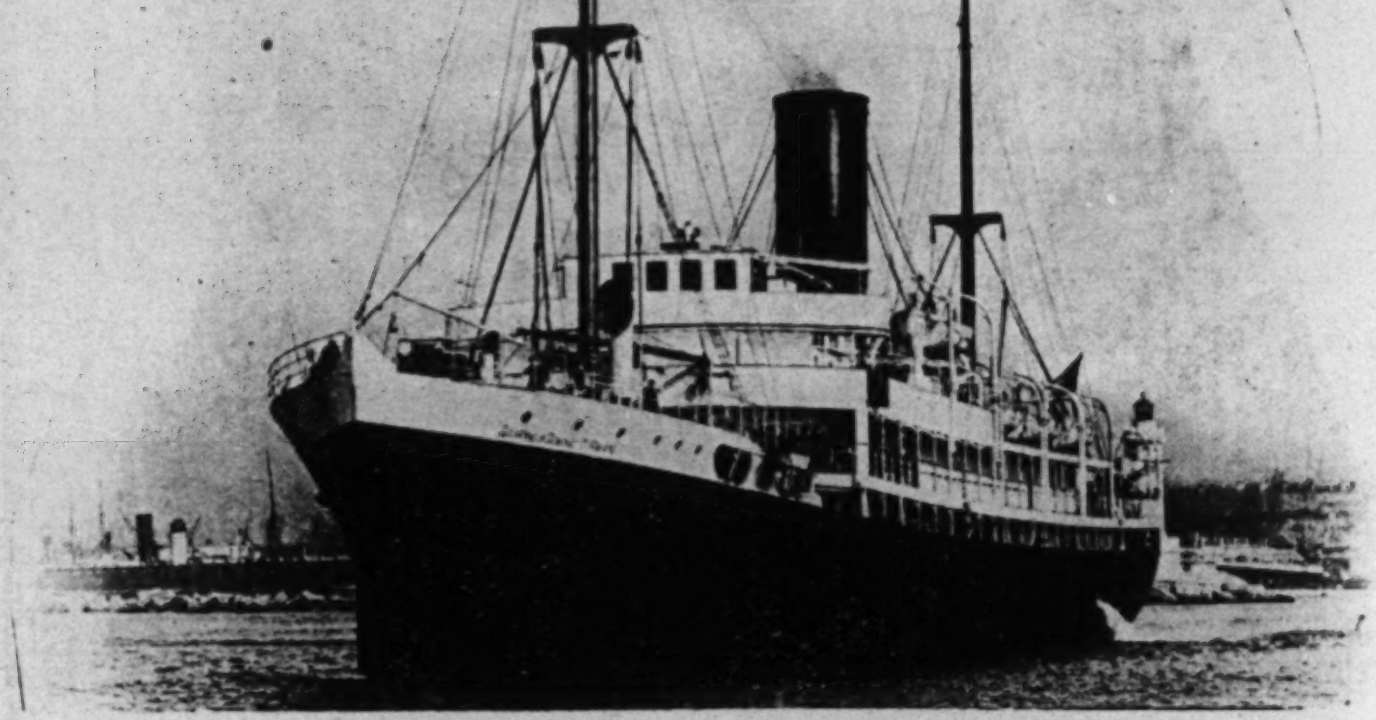
SOMMAIRE

MARSEILLE :

URBANISME : *L'Urbanisme et la Circulation Urbaine*, par Gaston Castel. — LA MUSIQUE : *A l'Opéra*, par Gaston Mouren; *Concerts Classiques*, par Raoul Bataillard; *Machines Parlantes*, par Jean Malan. — LA PEINTURE : *Expositions*, par Jean Malan et J. B. — LE CINÉMA, par Jules Roque ; *Les Amis du Film*, par J. B. — AUX AMIS DES LETTRES, par Gaston Mouren.— ECHOS.

ALGER : *Chronique*, par Gabriel Audisio.

L'Afrique du Nord
par Marseille ou Port-Vendres
Cie de NAVIGATION MIXTE



DÉPARTS HEBDOMADAIRES

de MARSEILLE :

pour ALGER : le Mardi
— BONE, PHILIPPEVILLE : le Mercredi
— TUNIS : le Lundi

de PORT-VENDRES :

pour ALGER : le Dimanche
— ORAN : le Lundi

(Service en correspondance avec ceux des Compagnies du Midi et P.-O.)

DIRECTION : MARSEILLE, 1, La Canebière
PORT-VENDRES : AGENCE, Gare Maritime
PARIS : BUREAU DES PASSAGES, 5, Rue Edouard-VII

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

SIÈGE SOCIAL : **5, Rue Beauvau, MARSEILLE**

Services postaux sur la Corse : départs quotidiens du Continent pour la Corse.

Service sur Gênes : Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Galatz et Braïla : départs réguliers tous les 17 jours.

Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : départs réguliers tous les 8 jours.

Pour fret et passagers, s'adresser à Marseille, 5, rue Beauvau.

A MARSEILLE

Urbanisme.

L'URBANISME ET LA CIRCULATION URBAINE

Nous avons jusqu'ici considéré surtout l'urbanisme dans ses rapports avec le bâtiment avec l'habitation, sauf peut être dans notre projet de métropolitain, nous ne l'avons pas envisagé dans ses rapports avec la circulation urbaine. Pourtant c'est l'un des problèmes vitaux qui se dressent devant le bâtisseur, devant l'architecte de la cité.

Il nous souvient des phrases par lesquelles Jean Ballard préfaçait notre chronique en décembre 1926. Il n'est pas inopportun de les reproduire puisque nous nous proposons de revenir aujourd'hui sur ce qu'il signalait : « Un fait indéniable, disait-il, nous obsède chaque jour dans les complications de notre vie urbaine. Notre Marseille actuel date d'environ cent ans et c'est avec une voirie séculaire des bâtisses démodées, des plans sans ordre et des mesures improvisées qu'elle fait face à l'irruption de la vie moderne, qu'elle s'efforce d'en capter les courants, qu'elle en subit le flux. Qui ne déplore l'insuffisance de nos constructions, l'exiguïté de nos rues l'absence de communications souterraines, de boulevards extérieurs, de débouchés ? » Certes nous le déplorons tous,mais il faut composer avec les réalités et là où on ne peut détruire il faut remédier. Et notre sentiment est qu'il ne faut pas recourir à des moyens pauvres et ridicules.

Ce grave, ce redoutable problème de la circulation tel qu'il se pose partout mais surtout dans une ville centrifuge comme la nôtre, ce n'est pas seulement avec des règlements de voirie qu'on en verra la solution. Il faut aménager les voies. J'entends bien qu'on ne déplace pas les maisons comme les mots d'une phrase, mais on peut tourner certaines difficultés, résoudre les cas importants, dégager certains points de congestion, empêcher l'étranglement d'une artère et par des moyens modernes pratiquer des évidements dont profiteront les rues.

*
* *

Je sais bien que tout cela revient au palliatif et au provisoire. Mais plutôt que de proposer des solutions demain périmées, l'urbaniste qui manie de lourds matériaux durables les réserve à des

conceptions que le progrès ne bouleversera pas. Sa situation est difficile : si d'une part il doit satisfaire aux besoins immédiats de son temps, de sa génération et d'un ordre matériel conditionné par un état provisoire de la science, d'autre part il sait que l'œuvre lui survit, qu'elle dépasse les nécessités qui la firent naître et qu'elle devra s'adapter à un terme plus éloigné de l'évolution. S'il bâtit un édifice, une gare, un dock, s'il fait une darse, un canal, une piscine il doit prévoir grand, sinon dans les dimensions, mais dans l'application de son œuvre, lui permettre de se survivre, de se prolonger en répondant à un ordre nouveau. C'est en cela qu'il fait œuvre d'art, c'est par l'imagination qui, semblable à celle du poète, lui montre les conditions de pérennité du monument en lui dévoilant les exigences des époques futures. Il y a soixante ans qu'Haussmann ouvrit la percée célèbre qui porte son nom. Le Paris de nos jours voit s'achever l'œuvre entreprise autrefois et la justifie, car la grandeur d'une conception se mesure à ce que sa nécessité s'affirme avec le temps. C'est par de telles prévisions qu'un urbaniste se classe au rang des précurseurs.

Qu'on nous pardonne cette échappée, cela nous permet à la fois de répondre à ceux qui taxent aussitôt de mégalomane l'artiste habité de pressentiments, et aussi de montrer combien imprudent serait l'urbaniste qui s'attacherait aux seules solutions urgentes. Que sera la ville de demain ? Comment y circulera-on ? Quels engins ? Quelle forme de l'énergie y règlera la vie mécanique ? Autant de questions auxquelles il ne peut pas sûrement donner réponse, car cela dépend de trop d'inconnues.

Toutefois, sans faire appel à des anticipations fantaisistes il a le droit d'ébaucher en pensée la ville future et de formuler sa vision. On connaît la nôtre, nous aurons l'occasion de l'exposer fréquemment et tout au long (1). Ce n'est pas une *Métropolis* aérienne ni souterraine ; c'est une ville toute en étendue, toute en jardins autour d'une citadelle d'affaires, mais où le problème de la circulation aura reçu ses plus complètes solutions en tous genres. C'est pourquoi l'urbaniste quand il s'attaque à une ville ancienne où il ne peut cependant pas tout raser pour repartir sur de nouvelles formules doit s'adresser à des combinaisons.

En attendant qu'on ait soit la rue à circulations parallèles, soit la rue en contre-bas des trottoirs ou à plans étagés, soit la rue souterraine ou aérienne, soit la rue toute nette de l'avenir où ne circulera que le piéton (le problème des transports étant résolu par monorail ou par l'aviation dans une époque lointaine ou la transmission de l'énergie venue de la mer, du vent, et des eaux de montagnes se fera magnétiquement sans fil) occupons-nous de la rue tout court, de la malheureuse artère sclérosée sans articu-

---

Dans l'article sur le Grand Marseille qui sera publié dans le numéro spécial des *Cahiers du Sud* sur Marseille.

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE

VOUS SOUMETTRA

SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT

TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

SUCCURSALE POUR LE SUD-EST

27, Rue Sala - LYON

COMPAGNIE DE NAVIGATION

PAQUET

SOCIETÈ ANONYME AU CAPITAL DE 10,500.000 FRANCS

Lignes de Constantinople et de la Mer Noire. — Service direct pour Le Pirée, Constantinople, Côte d'Anatolie, Batoum. Novorossisk (départ : le mercredi tous les 14 jours)

Ligne du Maroc. — Service rapide Marseille, Tanger Casablanca.— Départs de Marseille et de Casablanca les 5, 15 et 25 en hiver, tous les samedis en été — Départs fréquents pour tous ports du Maroc.

Service bi-mensuel ORAN-TANGER-CASABLANCA et les ports du sud du Maroc

Ligne du Sénégal.— Service régulier Marseille, Tanger, Casablanca, Dakar départs de Marseille et de Dakar tous les 14 jours.

Services commerciaux sur Dakar, Rufisque, les ports de la Casamance et du Saloum.

Pour tous Renseignements, s'adresser :

A la Direction : **4, Place Sadi Carnot, MARSEILLE**

Et à Paris : **à M. A. NUNZI, 43, Rue La Fayette (9e).**

PENINSULAR ET ORIENTAL

STEAM NAVIGATION Cy

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE

SUR

L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres

Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :

ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert

Télpéhones 9.22 et 67.17 ; Interurbain : 101

lation ni souplesse que la pléthore des véhicules congestionne au cœur des villes actuelles. Il existe tout un programme de dégagement, d'aération qui fait d'une rue compacte un canal plus glissant par déplacement des trottoirs, pans-coupés, poches-refuges sans parler de la sélection automatique des véhicules obtenue par des moyens propres à l'urbanisme.

Nous nous proposons d'étudier plus en détail, à Marseille, le cas de la rue Saint-Ferréol, de la rue Paradis, de la Corniche et en général de la circulation, si difficile en notre ville, mais cet examen plus particulier exige à lui seul le cadre d'une chronique qui nous dépasserait de beaucoup cette exposition préliminaire. Nous renvoyons donc à notre prochain article les considérations dont pourra tirer profit notre voirie.

Gaston CASTEL.

La Musique.

A L'OPERA

J'aurais voulu vous parler de la reprise d'Hoensel et Gretel, la délicieuse féerie musicale de Humperdinck, créée à Marseille en 1903, et qui aura lieu le jeudi 22 décembre. Malheureusement, la remise de sa copie en temps utile est pour le chroniqueur une impérieuse obligation. Je me vois donc contraint, à mon grand regret, de vous renvoyer à ma prochaine chronique. D'autre part, la création de « A l'ombre de la Cathédrale » de Georges Hue, qui devait avoir lieu vers le 15 décembre, ayant été reportée à une date ultérieure, je dois me borner au compte rendu du Prince Igor, présenté par la troupe de l'Opéra russe, sous la direction de M. Slaviansky d'Agreneff, avec la collaboration de l'orchestre de l'Opéra de Marseille.

Mais auparavant, je dois une mention spéciale à la reprise de « Louise », avec la grande cantatrice Ninon Vallin, et qui fut accueillie par un public nombreux et enthousiaste. Le succès toujours croissant de cette belle partition, si discutée à l'origine, prouve que le public sait parfois s'adapter aux œuvres nouvelles, pourvu évidemment qu'on ait le courage — et les moyens — de vaincre ses premières répugnances. Combien d'œuvres, aussi belles que « Louise » auraient conquis la même place dans le répertoire, si tout le monde avait fait son dêvoir.

Il y aurait beaucoup à dire — du meilleur et du pire — au sujet des représentations du Prince Igor. Il faut d'abord féliciter M. d'Agreneff d'avoir résolument entrepris cette tâche ardue, à laquelle il consacre toute son activité et toute sa science. Mais l'éminent chef d'orchestre russe a la foi, cette foi qui transporte les montagnes. Rien ne lui coûte pour magnifier le génie russe, dont l'œuvre de Borodine est l'une des plus grandes expressions. La partie chorale, très importante, fut en tous points excellente,

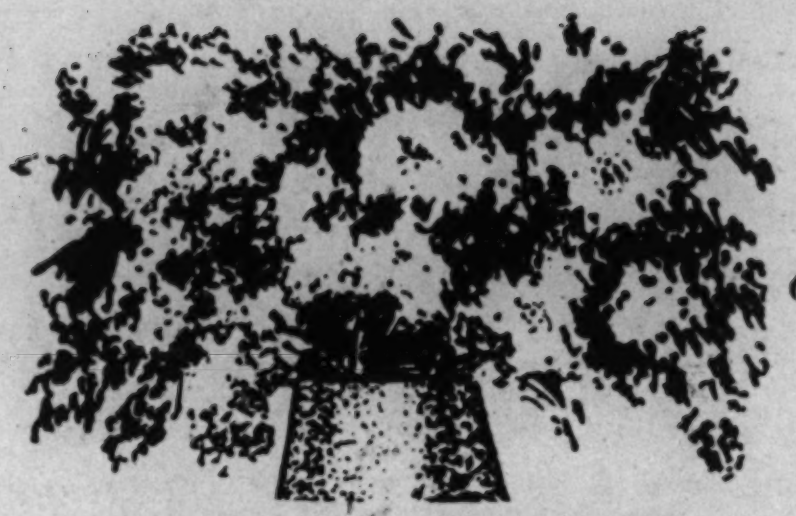
et l'on souhaiterait que quelques-unes des belles qualités des ensembles russes ne rencontrent plus souvent chez nous. Un parfait équilibre des parties, une justesse impeccable, — sensible surtout dans le splendide chœur à capella du dernier acte — une discipline et une tenue au-dessus de tout éloge, telles nous apparurent les caractéristiques de cette remarquable phalange.

Mais, quel que soit notre respect pour une tentative absolument désintéressée et qui s'inspire d'un idéal hautement artistique, il nous faut bien constater qu'elle se compromet par ses insuffisances mêmes. Pour une œuvre d'une pareille envergure, la figuration parut insuffisante, les décors indigents. Je sais bien que les frais de réalisation et de déplacements sont aujourd'hui considérables, et que M. d'Agreneff dût surtout faire appel aux bonnes volontés, mais enfin, le public qui paie à des exigences très légitimes. Ce qu'on ne saurait assez reprocher à cette interprétation, c'est la médiocrité sans excuse des solistes, auxquels les parterres du siècle dernier eussent ménagé un accueil plutôt mouvementé. La partie orchestrale laissa aussi beaucoup à désirer, par manque évident de préparation. Etait-il donc impossible de faire pour le Prince Igor ce que l'on fit l'an dernier pour Pelléas, mis en répétition bien avant l'arrivée au pupitre de M. Wolf ? Pour toutes ces raisons, le passage de l'Opéra russe à Marseille n'aura pas été le grand événement artistique que nous escomptions. M. d'Agreneff, instruit par ces expériences, ne pourrait-il apporter à son œuvre, si digne d'intérêt, les améliorations qui s'imposent-? Souhaitons-le, pour la plus grande gloire de Borodine.

L'HISTOIRE
DU GRAND THEATRE DE MARSEILLE

Notre distingué confrère, M. Victor Combarnous, secrétaire général de l'Opéra, vient de consacrer une importante étude historique au Grand-Théâtre de Marseille. Cet ouvrage, très documenté, part du 31 octobre 1787, date à laquelle eut lieu l'inauguration de la nouvelle salle, édifiée sur les terrains de l'ancien arsenal par l'architecte Bernard. Le Maréchal Prince de Beauvau, Gouverneur de Provence, présidait à cette solennité. Le nouvel édifice devait être mêlé à la vie de notre cité pendant plus de cent trente ans, voir plusieurs guerres, plusieurs révolutions, l'écroulement d'un monde et le lent avènement d'un autre, et finir, le 13 novembre 1919, de la fin commune à tant de théâtres, l'incendie.

Les directions qui se succédèrent pendant cette longue période connurent bien des vicissitudes ; pour cinq ou six qui réussirent, combien d'autres vivotèrent sans éclat, ou durent abandonner une tâche ingrate et ruineuse... Mais il faut que la passion de l'art



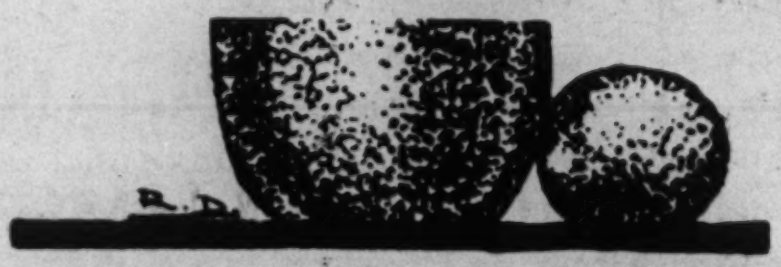
Fleurs et Fruits de Calabre et de Sicile, ambres tenaces et musc fins donnent aux

EAUX DE COLOGNE LORENZY-PALANCA

leur bouquet tant apprécié.

Téléphonez ou commandez aux magasins : Livraison sans frais.
Par 5 litres : Réduction de prix
Verrerie : Rachetée ou reprise.

4, RUE CANNEBIÈRE
31, RUE ST-FERRÉOL
62, RUE RÉPUBLIQUE
Téléphone : 1-41



high life tailor

Rue Noailles
MARSEILLE

Costumes pour Hommes et pour Dames

MAISON DE PREMIER ORDRE

lyrique soit bien vivace chez nous, puisque, malgré tant de déconvenues, malgré même des persécutions — car la suppression d'une subvention par l'autorité municipale équivalait le plus souvent à la ruine pour le malheureux directeur, et le mot de l'adjoint Germondy : « *Pas un pié per lei musicanti !* » eut souvent un retentissement tragique — malgré tant d'événements politiques qui traversèrent ses destinées, la vie de notre première scène ne connut pas d'interruption notable. Il y eut toujours,pour veiller sur elle, un parterre fidèle et turbulent, champion farouche de l'ut dièze et terreur des débutants, un sage sénat d'abonnés et, dans les circonstances extrêmes, un personnel pénétré du sentiment de son devoir autant que de l'instinct de sa propre conservation, et toujours prêt à parer à la carence des administrateurs défaillants.

Parmi tant d'anecdotes curieuses qui émaillent le travail de M. Victor Combarnous, je ne saurais mieux faire que de citer la suivante, qui donne l'étymologie d'une singulière expression populaire.

« Lorsque Pellegrin monta le « Prophète », il recruta, pour danser le pas des Patineurs une quinzaine de jeunes hommes experts dans l'art du patin à roulettes... — Ces « extras » au lieu de pénétrer par l'entrée des artistes, devaient se grouper au contrôle, entre le premier et le deuxième acte, et le Chef contrôleur devait les laisser passer dans la salle pour qu'ils puissent, par là, pénétrer dans les coulisses.

Les représentations du « Prophète » avaient eu le don d'attirer une foule considérable, et les entrées de faveur avaient été rigoureusement suspendues. Cela ne faisait pas l'affaire de tout le monde, et d'aucuns s'étant aperçus qu'en dépit de la suppression des entrées de faveur, dix, douze, quinze personnes passaient sans payer au contrôle, en firent la remarque au Chef contrôleur. Et celui-ci de répondre : « *Aco, es lei resquillaïre* » — Et c'est ainsi, conclut M. Combarnous, que par la suite s'étendit l'appellation de « resquilleurs » à tous ceux qui entraient *gratis* au théâtre. »

M. Combarnous signale aussi, pendant l'incendie de 1919, le geste héroïque du bon papa Vacher, vieil ami des Cahiers du Sud, et menuisier de l'Opéra, lequel, se trouvant cerné par le sinistre, au deuxième étage de l'édifice, n'hésita pas, malgré ses soixante ans, à sauter dans une couverture qu'on lui tendait dans la rue. Après ce bel exploit, le père Vacher fut porté en triomphe, et je regrette, pour ma part, de n'avoir pas été du cortège.

Tous les amateurs d'opéra — et ils sont nombreux —, et tous ceux qui s'intéressent au passé de leur ville natale, prendront un grand intérêt et un réel plaisir à la lecture de cet ouvrage très complet, et d'une érudition toujours aimable.

Gaston MOUREN.

CONCERTS CLASSIQUES

Pour peu qu'ils aient quelque philosophie les hommes de ma génération se réjouissent de tous les changements qui chagrinent les autres. On a vu se succéder toutes sortes de modes et toutes sortes d'écoles. Les robes à traîne ont coïncidé avec l'impressionnisme, les manches à gigot avec l'école symboliste, et le dadaïsme a fleuri, voici quelques années à peine, avec la première jupe courte. Tout cela est parfait. Quelle que soit la mode qu'elles adoptent, les jolies femmes sont toujours délicieuses et quelle que soit l'école qu'une autre mode aussi tyrannique les contraint à suivre, les artistes qui ont du talent ne manquent jamais de le montrer. Il n'est que les moralistes bougons, les cerveaux obtus et les pédagogues têtus pour se plaindre de l'une ou de l'autre chose.

Une belle-mère me confia son indignation le jour où la robe de sa bru descendit moins haut que la cheville. Récemment M. Gustave Téry vomit du feu par les narines après avoir lu un poème de Paul Valéry. Ces exaspérations, ainsi que leurs causes sont du même ordre. Et à Marseille on trouve encore quelques amateurs et musicographes ignorant que l'ennui naquit un jour de l'uniformité. Ils fulminent contre la musique nouvelle, lorsqu'elle ne s'inspire pas perpétuellement des maîtres antérieurs à Saint-Saëns.

Peut-être que, cherchant le vent, le Comité des Pragrammes de l'Association des Concerts Classiques accorde trop de crédit à cette minorité de bonne gens respectables mais retardataires. A la date où j'écris, je constate que nous sommes depuis plusieurs concerts sevrés de musique nouvelle. Car je n'appelle musique nouvelle ni la *Rapsodie Espagnole* de Ravel, ni la première audition du *Vol du Bourdon* de Rimsky Korsakoff, ni les reprises d'Albeniz et de Granados qu'annonce José Iturbi.

Le neuvième concert, par exemple, comprenait des œuvres de Beethoven, de Mendelssohn, de Ravel, de Sibélius, de Korsakoff et de Dvorak. Heureux éclectisme, s'il eut été complété par Honneger ou par Strawinky, ou par Darius Milhaud ou par Poulenc, voire par quelque jeune inconnu. Car ce serait œuvre pie, de la part d'une Association provinciale comme celle de nos Concerto Classiques, si avant Paris elle donnait quelquefois à un débutant, même timide et mal affermi, le moyen de s'essayer.

Au contraire, c'est tout de suite dans la fosse aux lions de la capitale, au milieu de leurs congénères attentifs à se défendre et à mordre, que sont lâchés les jeunes fauves de la musique, comme ceux de la peinture, de la sculpture ou du roman.

Et comme toutes les nations envoient les représentants de leur génie se faire consacrer aussi à Paris, que de graines n'ont jamais pu éclore, faute d'avoir trouvé du terreau !

L. GÉBELIN

77, Rue Saint-Ferréol
MARSEILLE

Agent des Pianos GAVEAU pour les Bouches du-Rhône

PIANOS DE TOUS FACTEURS

BELLE JARDINIÈRE

PARIS

Succursale à MARSEILLE

6, 8, 10, Rue Saint-Ferréol

Téléphone : 1-23 **Chèque Postal : 75-10**

VÊTEMENTS

Envoi franco sur demande de : **Catalogues, Feuille de Mesures et Échantillons**

Seules Succursales :

PARIS, 1, Place de Clichy ; LYON,
MARSEILLE, BORDEAUX,
NANTES, ANGERS,
NANCY. - 1-63

LES
IMPORTATEURS RÉUNIS

Société Anonyme au Capital de 5 Millions

SUCCURSALE DE MARSEILLE : **14, PLACE DE LA BOURSE**

J. FOMBELLE, ADMINISTRATEUR-DIRECTEUR

IMPORTATION directe de CHARBONS

FRANÇAIS — ALLEMAND — ANGLAIS

Foyer domestique — Industrie — Navigation

TÉLÉPHONES : Colbert 51-42 - Manuel 4-31 - Manuel 11-53 (Entrepôts) - Privé 91-02

Articles de Haute Nouveauté

Bonneterie de choix

Mesure par coupeur réputé

CHEMISERIE DES SPORTIFS

A. Élisée PETIT

36, Rue Vacon

Tél. 14-83 **MARSEILLE**

HUILERIES DARIER DE ROUFFIO

MAISON FONDÉE EN 1850

Siège Social : 8, Rue Cherchell, MARSEILLE

HUILE d'Arachide Extra Surfine Raffinée « DELTA »

GRAISSE VÉGÉTALE « DELTALOSE »

SAVONS supérieurs LA PIPE, LE TRÈFLE, BRUN EXTRA DARIER

TOURTEAUX « Le Croissant et L'Étoile »

Evidemment il est difficile de satisfaire tout le monde, tant la culture et le goût de chacun sont exclusifs. A ce neuvième concert j'avais tout près de moi un vieux ménage et quatre adolescents élèves de philosophie, s'il est permis de décorer d'un nom aussi pompeux des candidats à la deuxième partie du baccalauréat.

Le vieux ménage applaudit la *Symphonie Héroïque* de Beethoven, le *Songe d'une Nuit d'Eté* de Mendelssohn et demeura incompréhensif à la *Rapsodie Espagnole* de Ravel, qui eut seule l'honneur d'émouvoir mon quatuor de potaches. Au *Cygne de Tuonela*, de Sibelius, les vieux souriaient tendrement et les quatre moutards se tordaient les côtes de rire parce que les jeunes générations ne sont pas élégiaques et que le chant du cor anglais de *Tuonela* n'entre pas plus dans leur cœur que n'y entreraient sans doute les *Nuits* de Musset.

Et moi, je vous prie au contraire d'avoir le cœur et l'esprit assez vastes pour tout comprendre, c'est-à-dire pour jouir de tout. Que vous importent les changements de styles et de modes ? Tout cela n'est que la frénésie superficielle qui agite l'homme en quête perpétuelle de nouveau. Sous les oripeaux différents de ces styles et de ces modes l'inspiration doit vous satisfaire, lorsqu'elle y est. Ne vous bornez pas à un seul genre, sachez cueillir les fruits de dilection sur les arbres de tous les pays.

Buvez à toutes les sources de poésie et de musique. Les règles, les formules et les canons des écoles ne sont rien. Rodin méconnut quand il voulut le canon grec, ce qui ne l'empêcha pas de créer le chef-d'œuvre. De Ronsard à Paul Valery, de Rameau à Honneger. Innombrables sont les cuistres et les pédagogues qui ont voulu sans succès emprisonner la beauté sous une armature définitive. Ils n'y ont jamais réussi, car la beauté change de forme tous les jours.

On reproche à la musique moderne de manquer de sentiment. Ce jugement est fondé. Cette musique ne s'embarrasse point pour l'instant de petite fleur bleue et de lyrisme. Elle est occupée aujourd'hui à renouveler ses formules, à chercher des combinaisons, des accords, des lignes et des timbres nouveaux. Raison de plus pour que nous, éclectiques, sachions jouir des accents romantiques de Sibélius, comme des trouvailles curieuses de nos compositeurs contemporains.

Mais pour ce qui concerne l'exécution j'ai le plaisir de constater que tous les auditeurs sont d'accord. Ils applaudissent toujours chaleureusement M. de Lacerda et son orchestre.

Raoul BATAILLARD.

MACHINES PARLANTES

NOELS ET MUSIQUE SACREE

La civilisation chrétienne, sur les bases de laquelle sont jetées toutes les fondations de notre société moderne, se lézarde de toutes parts, l'esprit éprouve un besoin de plus en plus irrésistible de libération et de renouveau mystique, et j'estime particulièrement émouvant que nous puissions, grâce au phonographe, nous rémémorer, à l'une des plus grandes dates litturgiques, quelques-unes des œuvres qui honorent cette cause désormais entendue.

Dans le catalogue de la Compagnie Française du Gramophone sous le numéro 3590, le cantique médieval *Adestes Fideles*, attribué à John Reading sous le numéro K. 3591 deux Noëls populaires remontant à la plus belle époque du gothique flamboyant harmonisé à quatre voix par Geavort, sous le numéro W. 756, les fameux chœurs du *Messie* de Haendel, qui, avec l'admirable *messe en si mineur* de Bach, numéros W. 763 et W. 803 sont deux sommets aux montagnes de la foi, etc., etc.

Le catalogue de musique sacrée est également important chez Columbia. L' *Adeste Fideles* a été enregistré, chanté par l'Associated Glee Club of America (4850 personnes) et il atteint à une puissance surprenante. Les œuvres diverses de Bach, numéro 1704 et L. 1470, de Haendel numéro 7305 et L. 1403, de Frank numéro 6178, l'*Ave Maria*, de Schubert, numéro 227, etc., sont également toutes indiquées pour les réunions traditionnelles de la veillée de Noël.

Toutefois, c'est surtout dans la production de la Compagnie Odéon, qui enregistre en exclusivité les chœurs de la Chapelle Sixtine, que se trouvent les œuvres les plus démonstratives de la chrétienté. Le *Puer natus est nobis*, de Firminus Le Bel, école flamande, est une œuvre d'un lyrisme pré-romantique où se retrouve dans les volumes sonores la grande puissance imaginative des sculpteurs gothiques (numéro L. O. 9513). L'école romaine est représentée par d'excellents disques de Palestrina, *Sicut cervus*, *Confitebor tibi* et *Bonum est* numéro L. XX. 80.991. La sobriété, le calme et la mesure qui caractérisent l'œuvre de Palestrina se développent dans les belles colonnades sonores de l'Alleluïa du chant et du faux bourdon. L'école vénitienne a comme représentant Luca Marenzio, *Estote fortes*, numéro L. 0-9514, et Ludovicus a Viadana, *Exultate justi*, qui tous deux cultivèrent un art moins austère que celui de Palestrina.

Jean MALAN.

F. STEMBERA
FERRONNERIE D'ART
MARSEILLE

68 A, Boulevard de la Blancarde, MARSEILLE — Tél. Manuel 1.85

Un homme de goût ne se conçoit plus sans phonographe

Assurez-vous en chez

PHONO MONTGRAND

Musique de chambre - Musique d'orchestre - Chœurs russes - Opéras

Jazz Band - Jazz vocal.

Appareils et Disques Columbia, Gramophone, Pathé, Odéon, Salabert

RENSEIGNEMENTS, CATALOGUES, FACILITÉS chez

PHONO MONTGRAND, 26, rue Montgrand, Marseille

LES CHAPEAUX **BERRY**

14, rue St-Ferréol, 14 — MARSEILLE

sont toujours les plus chics

aux meilleurs prix.

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE -:- LINOLÉUM -:- TOILES CIRÉES

CHABERT & Cie

Maison fondée en 1827

30, Rue de Rome — MARSEILLE

Chèques Postaux 77-71 — TÉLÉPHONE 27-80

Balais, Brosses, Plumeaux - Paillassons, Stores

CONFECTION ET POSE - PRIX FIXE

AMBULANCES AUTOMOBILES

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

1, Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse — MARSEILLE

Téléphone : MANUEL 618 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - Chauffage Central

Compagnie d'Assurances

" LE SECOURS "

ACCIDENTS - INCENDIE - VIE - VOL

Agences à Marseille { *42, Rue Paradis, — Tél. 76-72*
56, Rue Grignan — Tél. 23-63.

S.G.T.M. Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. — Adr. Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles. Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

La Peinture.

Depuis la rédaction de ma dernière chronique, les Galeries Marseillaises ont manifesté une certaine activité et je les en félicite.

GALERIE DETAILLE. — Une cinquantaine de toiles, des dessins et des aquarelles d'*Astruc* ont obtenus un très vif succès. Ce peintre, aux moyens personnels, un peu décoratifs toutefois, est doué d'une sensibilité toute de douceur et d'émotion qui le met heureusement en garde contre les trucs de métier dont il pourrait être dupe.

J'aime beaucoup cette exposition où la joie de peindre semble animer l'atmosphère de la Galerie. Parmi ces évocations de la campagne provençale et de Marseille : Bassin de la Joliette ; Remorqueur au carénage ; Allauch et vallée de la Bléone ; massif de Marseilleveyre ; Déchargements du marbre ; Préparatifs pour les régates ; Quai aux charbons..., sont les toiles qui m'intéressent surtout.

*
* *

GALERIE GAULÈNE. — Un ensemble de quelques peintres avignonais où domine la manière si désagréable Hurard-Bonamicci. Seules les œuvres de Brengier apportent une note personnelle et d'un sentimentalisme très intéressant.

*
* *

IIe SALON DES TACHES D'ENCRE. — Organisé dans le local de la Vie Marseillaise le deuxième Salon des Taches d'Encre groupe un ensemble assez honorable de peintres régionaux. Les directives « modernes » de Taches d'Encre méritent d'être soutenues effectivement.

J'ai noté parmi les envois des exposants deux toiles d'Astran bien équilibrées, des Astruc au timbre sonore et clair, un paysage bien venu d'Audibert, une toile pleine de promesse de Béraud, un port de Berthet vu solidement, une gouache très enjouée de Bianca qui expose actuellement à Paris, chez Carmine, des envois de Borgomano, Boussion, Cadenel, Chabaud, peintre solide et sombre, une aquarelle pleine de délicatesse et de lumière de A. Detaille, des Frégier très agréables, un Gianelli, un printemps frais et pimpant de Guindon, une toile vraiment remarquable de Héraut « après l'annonce », un Jean Lair, une peinture de Marseille toujours très en progrès, des paysages de Seyssaud et la « Lecture » de Rouveyre la meilleure toile à mon sens de tout cet ensemble.

Jean MALAN.

AU STUDIO DE BOTINELLY

Au 14 de la rue Buffon, au dernier point accessible de la butte, le studio du sculpteur Botinelly s'adosse aux rampes du Jardin l'Acclimatation. Dans ce refuge de paix, l'art sobre et somptueux pourtant du jeune maître marseillais s'est créé un temple coquet dont l'atmosphère invite dès l'entrée à la contemplation et au recueillement. Meublé avec un goût sûr quoique moderne, dans la tradition des ateliers parisiens, vastes avec montée latérale d'escalier sculptée et estrade surélevée en marbre clair, il possède des coins d'ombre chaude en retrait de la nef lumineuse et où se dressent les pierres taillées, les corps polis avec amour, sveltes comme des fûts. On ne peut rêver décor plus grave et cependant d'une élégance plus séductrice. Nous étions plusieurs qui subissaient, certains après-midi de jeudi 15 décembre, le charme de ce lieu voué aux lignes nobles et aux attitudes de beauté. L'artiste avait convié ses amis à une exposition de ses dernières œuvres. Là figurait cette *Régine*, magnifique nudité en pierre teintée qui obtint de récents honneurs au Salon et dont le torse éclairait le centre du studio comme un lampadaire; plus loin une stylisation surprenante appelée *Printemps* nous proposait une jeune femme élevant une draperie avec des courbures idéales et un ensemble de lignes dont l'œil reste inassouvi, un autre motif, polychrome, affrontait une vierge et un bacchante dans l'attitude symétrique de beaux félins couchés. Le *Montreur d'Ours* qui danse, sans fatigue aucune, depuis que l'impérieuse volonté du sculpteur le fondit tout vif dans le bronze, animait un coin de l'atelier de son rythme vivant, quoique immobile ; Mademoiselle Y. L. souriait dans son beau masque de pierre avec la dureté des sphinges et M. Flaissières, en faune moderne pénétrait de son ironie, l'air respectueux qui circule autour de ces figures.

Nous avons questionné Botinelly — il nous a parlé de son art, comment il ressuscitait les naïves et durables polychromies de jadis — comment il obtenait ces pierres cuites, cette patine rousse en chauffant le marbre ou le grès avec un bain d'huile de lin. Il nous a confié que son *Montreur d'Ours*, acquis par la ville, irait prochainement s'élever dans la cour du musée Cantini, rue Grignan ; il nous a dit ses projets, ses travaux, sa ferveur. Autour de lui s'animaient les gestes et les visages ; à mesure qu'il allait des uns aux autres, rayonnait dans son atelier une lumière éparse, diffusée aux contours des sculptures, glissant au long des membres harmonieux, une sorte de vie mystérieuse des choses passionnément contenues dans un repos musical. C'était comme si, reconnaissant de l'avoir éveillé à la conscience des formes, tout le peuple de l'atelier restituait à son tour les joies enivrées de l'artiste ses émotions, son ardeur profonde pour nous faire mieux comprendre son effort, aimer son œuvre. Nous avons quitté le

:: MARSEILLE ::.

TÉLÉPHONE : 2.01

R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

⊡

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

⊡ ⊡

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur - -

Appartements Confort Moderne = *Terrasses et Jardins Magnifiques*

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, Rue Cannebière. 66

Même Maison : **GRAND CAFÉ GLACIER**, Charles BORY, Propriétaire

MARSEILLE - Cannebière

Tout premier ordre
Situation la plus Centrale au Midi

Toutes Chambres avec Eau courante
Cabinets de Toilette
ou Salles de Bains

Téléph. urbain et inter
dans chaque chambre

Télégr. LOUVRE-PAIX
Téléph. 18.

HOTEL LOUVRE & PAIX
RESTAURANT

The
Leading
and
Best known
Hotel in Marseilles

Most Centrally
Situated in the Cannebiere
Southern Aspect

All Bedrooms provided with
Running Water or with Bathroom
and Lavatory attached.
Phones in all Rooms for Local or Trunk calls.

MARSEILLES - Cannebière

Automobilistes ! visitez LES BAUX

Provence Romaine et Moyennageuse

HOSTELLERIE DE LA REINE JEANNE

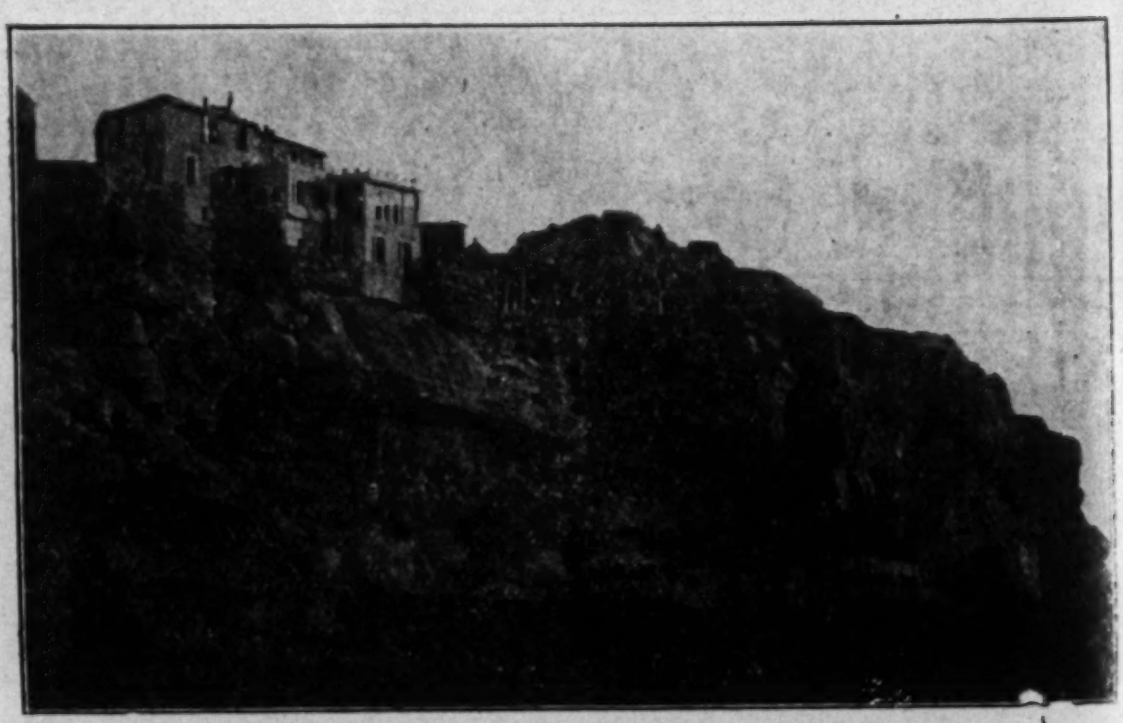
Pavillon de la Reine Jeanne

20 CHAMBRES
meublées à neuf

Restaurant
Terrasses
Pergola
Tea Room
Garages

Directeur-Propriétaire :
DUMAS

Cuisine Provençale
Grands Crus de Provence



L. ÉCHENARD, owner: Late Gal manager, Ritz-Carlton, Londres et Paris.

studio de la butte comme on s'arrache à regret d'un paysage, d'une harmonie, d'une pensée, dont la pureté nous détache une heure des trivialités quotidiennes. Plus bas c'était la ville boueuse, et la vie qui brasse tout....

J. B.

Le Cinéma.

Un accident — des feuillets égarés — nous empêcha de donner notre chronique au dernier numéro des Cahiers. Retrouverons-nous notre enthousiasme pour louer comme il se doit le film de René Clair : *La Proie du Vent* ? Nous étions plein de notre sujet, et lui avions dévoué cinq visions. S'il nous arrivait de trahir son auteur, nous nous en excusons tout de suite, et lui revaudrions cela avec son *Chapeau de Paille d'Italie*, qui vient de passer sur nos écrans.

M. René Clair, que nous tenons pour un de nos grands cinéastes, nous était pourtant suspect à priori. Son nom, mis en avant, nous faisait craindre qu'il ne voulut illustrer que des folies. Nous n'avions pas voulu juger René Clair sur son *Fantôme du Moulin Rouge*, riche de toutes les promesses, et pas davantage sur son *Voyage Imaginaire*. Mais *La Proie du Vent* nous a conquis. Précisons : ce nous est un leit-motiv que ne pas détacher l'art du metteur en scène devient flagrante quand M. René Clair peut tirer metteur en scène devient flagrante quand M. Rné Clair peut tirer de Sandra Milowanoff tout ce qu'elle extériorise dans son film. Cette artiste, issue de la révolution russe, en même temps que le trio Mosjoukine, Rimsky et Koline, ne nous a jamais révélé que de la pâleur, de la langueur et de la médiocrité. Perdue dans des films à épisodes ou autres pauvretés prétentieuses, Sandra nous imposa des yeux glauques et une bouche incorrigible. S'il n'a pas pu se rendre maître de sa bouche qui est anti-photogénique — peut-être seulement parce qu'elle est mal maquillée — René Clair lui a voulu des yeux qui nous étonnent et dont la valeur se précise au moment de la poursuite en auto. Dans son rôle de folle, il n'est rien à critiquer et ce nous est une joie de le dire.

M. Charles Vanel, que l'étranger nous enlève, et qui tourne un autre *Napoléon* est, probablement, un bel artiste qui n'avait pas encore donné sa mesure. Voué à des rôles marins, nous ne l'imaginions plus sans une casquette ou un béret de même origine. La différence était du domaine des grades, et la mer qui se venge l'avait « noyé ». M. René Clair l'a repêché, et rien ne nous étonne plus de sa maîtrise prochaine.

M. Jean Murat, dont l'horizon se dessine pour notre très grande joie — car nous l'avions découvert depuis longtemps — est à la hauteur de Vanel. Il n'est d'ailleurs personne qui ne soit à citer dans ce film, mais nous ne préciserons que des noms con-

nus. Tel celui de Lilian Hall Davis — anglaise — qui a fait ses preuves dans de nombreuses productions alemandes, talentueuse souvent, émouvante ici, sans réticences. Jim Gérald, dont la photogénie est bien particulière, nous prouve, sauf erreur, que M. René Clair a su s'inspirer de la méthode allemande, qui ne prévoit pas les non-valeur, et rend précieux n'importe quel physique. En quoi ils n'ont rien inventé, puisqu'ils procèdent des Américains qui, depuis qu'ils commercialisent le film, nous ont fait voir nombre de ces acteurs moyens jouant avec le même bonheur un notaire, un docteur, un pasteur, bref n'importe quoi. On a même cette sensation pénible que ces artistes de second ordre ne sont pas employés selon leur valeur. Mais quel résultat quand on les malaxe ! Et ceci appartient au metteur en scène.

En France nous ne vivons que sur des réputations fausses, et l'on n'a pas su améliorer nos acteurs indigents dès leurs débuts, et dont les défauts s'aggravent en même temps que leurs visages s'empâtent. Mais René Clair a valorisé chacun de ses interprètes, sans défaillances. L'écran nous avertit que les prises de vues en avion sont le fait de M. Albert Préjean, qu'il faut honorer car elles sont définitivement remarquables. Et dans le tout, au hasard de nos souvenirs, rappelons les scènes des prisons et la poursuite en auto, que M. René Clair à pu composer pour notre enthousiasme, et surtout cette partie de cartes au château qui pourrait devenir un des morceaux classiques d'une cinémathèque. M. René Clair est un très grand cinéaste, et nous sommes anxieux de connaître son *Entracte*.

Jules ROQUE.

LES AMIS DU FILM

En prolongeant le succès de la précédente, la deuxième séance des *Amis du Film* a accusé l'originale volonté de ce groupement dont nous avons déjà défini le programme. Puisqu'il s'agit de créer à Marseille l'équivalent —ou à peu près — des Ursulines ou du Vieux Colombier de Paris il était naturel qu'on s'inspiirât de ces studios et qu'à côté du film d'avant garde (*Les Heures*) et du film-parodie, à tendance éducative (*Jazz*), nous soient données des œuvres où une interprétation de premier ordre, une belle intelligence de la mise en scène servent une haute pensée dramatique. Les studios de Paris, tant par un souci d'éclectisme que pour s'attacher un public plus étendu ont produit des chefs-d'œuvres tels que les *Trois Lumières*, *Siegfried*, *Raskolnikoff*. *Le montreur d'ombres*, *Métropolis*. *Les Frères Karamazov*, antérieurs, pensons-nous, à la plupart des films cités appartiennent à leur genre par l'importance du sujet, la compréhension de l'œuvre et les noms des interprètes.Les *Amis du Film* en le produisant sont

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez
MENELIK
6, Quai de Rive-Neuve, 6

R. C. Marseille 7982

GRAND PRIX
Exposition Nationale Coloniale Marseille 1922

MAGASIN GÉNÉRAL
- 23, Rue Saint-Ferréol et Rue Vacon -

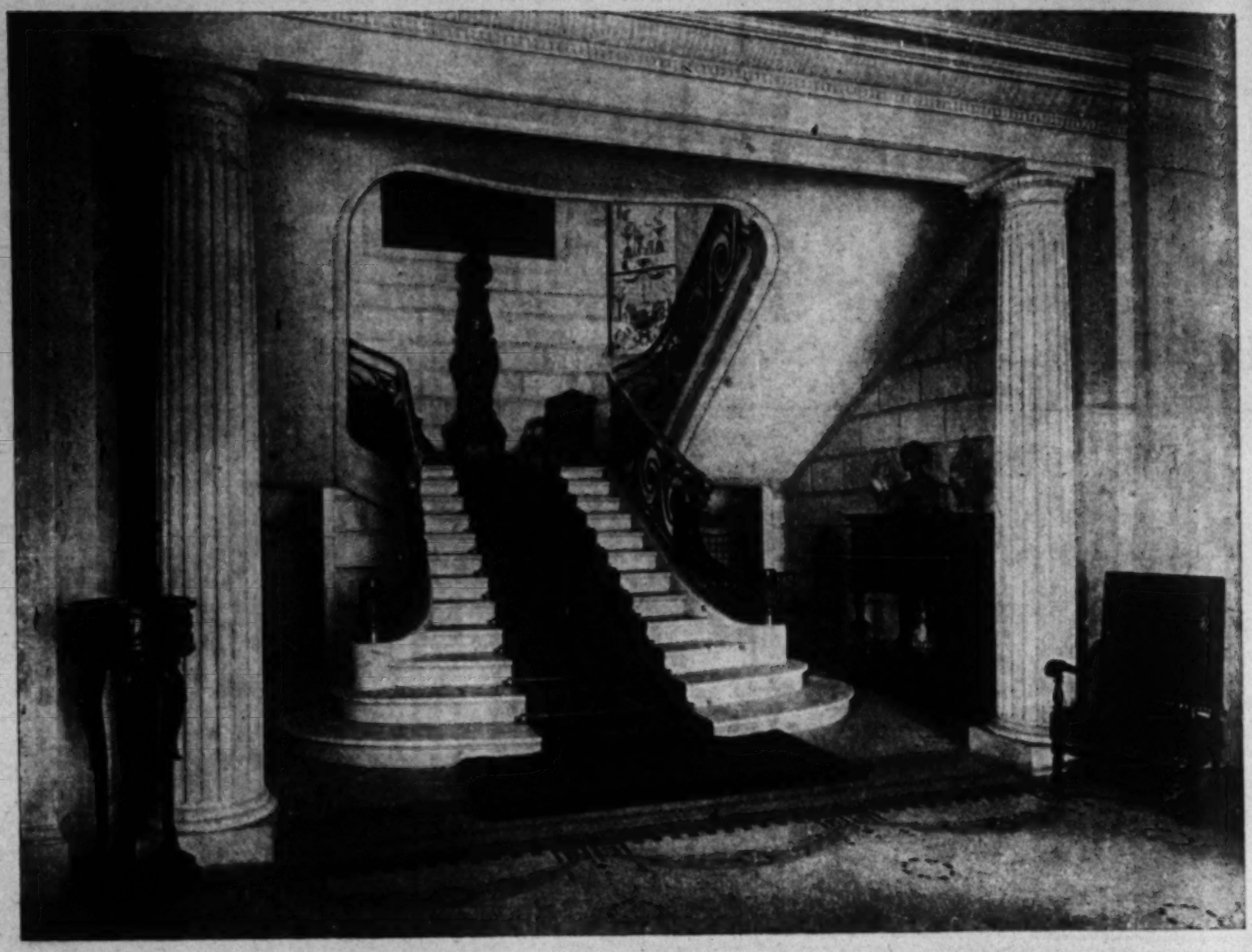
PARFUMERIE - TOILETTE -
GANTERIE - MAROQUINERIE -
AMEUBLEMENT - BIJOUTERIE
LUSTRES & TAPIS - - -

MARSEILLE
Téléph. 19.75

Société d'Alimentation de Provence – Avignon

Saucisson "MIREILLE"
LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION



45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**
La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **75 Millions** entièrement versés

Réserves : 30.450.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

COIFFEUR POUR HOMMES **DUPONT**

16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)

GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

fidèles à leur ligne de conduite — ils ont choisi un film de classe ; sans en surestimer la valeur, ils l'ont situé par la bouche de leur commentateur, M. Bourguet, dans la production de l'écran, en signalant que, vieux de quatre années, il était inconnu pourtant à Marseille. Enfin, ils ont manifesté leur intention nette de prendre leur bien dans tous les domaines du cinéma, sans se limiter à la production dite esthétique, sans ce snobisme tyrannique de l'actualité, et pour affirmer aussi qu'une belle œuvre ne saurait être périmée.

Nous avons aimé *Les Frères Karamazov*. Sans doute l'image a-t-elle vieilli, les moyens en sont-ils plus réduits, mais Dostoïewski y est noblement traduit à l'écran, l'œuvre géniale y conserve ses traits essentiels et les personnages soutenus par des interprètes tels que Jannings, Körtner, Goetzske, Thimig, Krauss, sont rendus avec une vigueur admirable et une brutalité « à la russe » qui nous empoignent durant toute la vision. Nous retenons comme des plus émouvantes la scène du Jugement où le jeu naturel des acteurs devient tragique, à force de sobriété et de puissance.

Louons donc les *Amis du Film* pour leur deuxième manifestations d'avoir porté lur choix sur *Les Frères Karamazov* et la *Sélection Guy-Maïa* de leur avoir donné le moyen de le présenter. Un programme d'ailleurs très intelligent avait prévu, pour faire équilibre à ce sombre drame, deux épisodes de l'inénarrable *Félix le Chat* ces dessins animés de Pat Sullivan qui, nous transportant dans la sphère de l'arbitraire et de la féerie, nous ont permis d'entrer en sympathie avec les jeux les plus gratuits de l'imagination, qui sont initiation à la poésie pure.

Et pour être fidèle témoin d'un effort que nous louons sans réserve, disons qu'une assistance des plus choisies était venue aussi nombreuse que la première fois donner son concours à cette tentative d'art, dont le succès est certain.

J. B.

AUX AMIS DES LETTRES

Et ce fut d'abord M. Jacques Isnardon, professeur au Conservatoire de Paris, qui vint parler à ses compatriotes, parmi lesquels il va vivre désormais, de l'évolution de l'art dramatique et lyrique. Il paraissait malaisé de traiter en moins de deux heures, avec exemples à l'appui, un sujet si docte et si vaste ; aussi bien M. Isnardon en prit-il bravement son parti, et ce fut tant mieux pour nous, car se résignant à assigner à ce qui eut dû faire l'essentiel de sa conférence un rôle effacé d'agent de liaison, il nous broda, avec l'inépuisable fonds d'anecdotes et de souvenirs que laisse une carrière si bien remplie, une suite de variations

éblouissantes, où Gounod, Faure, la Patti, M. Isnardon lui-même, défilèrent au rythme d'une verve endiablée. Madame Jacques Isnardon prêtait à son mari l'appui de son admirable talent ; elle donna aux plus belles pages de Glück, de Berlioz et de Fauré l'incomparable interprétation, le grand style classique que préconise le Maître. Et M. Maurice Luguet, de la Comédie Française, ne fut pas le moindre attrait de cette séance qui avait attiré au Gymnase une affluence inaccoutumée ; avec un art d'une distinction, d'une sobriété, d'une élégance suprêmes, passant de l'héroïsme cornélien à l'ampleur hugolienne, pour terminer par la fantaisie aux mille facettes de Franc-Nohain, il se montra le digne partenaire de la grande cantatrice, et les chaleureuses ovations de l'assistance les unirent dans le même triomphe.

M. Guy de Pourtalès vint ensuite nous parler de Listz. On sait qu'il a consacré au grand virtuose romantique un remarquable livre, que la N. R. F. publia dans sa collection des Vies Romancées. Nulle figure n'est plus attachante que celle de cet homme, magnifiquement doué, ayant connu de la vie les plus hautes joies, et qui se mit corps et âme, au service de l'art. Le chef d'orchestre de Weimar, qui révéla tant de génies contemporains, le précurseur méconnu qui dota l'orchestre de moyens d'expressions et de coloris inédits — dont Wagner devait si largement profiter — la haute conscience qui, tel Jean le Baptiste, sut reconnaître le Dieu nouveau et se sacrifia à sa gloire, le grand Listz n'occupe pas dans l'histoire de la musique la place à laquelle il a droit, et qui est parmi les premières. Aussi doit-on féliciter M. de Pourtalès, qui s'est attaché à réhabiliter ce méconnu. M. Marcel Ciampi était chargé de commenter musicalement cette conférence ; il prêta toutes les ressources de son jeu puissant et compréhensif aux plus belles pages de piano du Maître. Mais qui nous donnera, comme le réclame M. de Pourtalès, tant de nobles pages symphoniques, écartées du répertoire des grands concerts par une inconcevable injustice?

Les Amis des Lettres convièrent ensuite M. François Mauriac, le jeune et illustre romancier de *Génitrix*, du *Baiser au lépreux*, du *Désert de l'amour*, qui est à l'heure actuelle l'un des Maîtres les plus écoutés de la jeune génération. M. Mauriac traita de la question si grave de la responsabilité morale de l'écrivain. L'écrivain doit-il se désintéresser du retentissement de son œuvre dans les consciences ? — Doit-il se proposer un but d'édification ? — Et, s'il est persuadé du danger qu'il fait courir aux âmes qui se penchent sur son œuvre, doit-il renoncer, comme Racine, à peindre les passions ? Ce cas de conscience, si complexe, si délicat, scrupuleusement étudié, avec une subtilité de casuiste, eut fourni, semble-t-il la matière d'une remarquable étude critique, que nous eussions lue avec un vif intérêt dans une revue. — Mais la conférence est tout autre chose ; un auditoire,

SOCIETÉ DES

Tuileries Romain Boyer

Société Anonyme au Capital d 1.000.000 de francs

Siège Social : 5, Rue Cannebière, 5

MARSEILLE Téléphone 69-40

Carreaux, Fins rouges, Mécaniques, etc., etc.

PAPETERIES NAVARRE

Société Anonyme au Capital de 54 Millions

AGENT DE VENTE :

UNION FRANÇAISE DE PAPETERIES

SOCIÉTÉ COMMERCIALE LAFUMA

SIÈGE SOCIAL : LYON, 52, Avenue de Noailles

André NAVARRE, Ingénieur E.C.P., Directeur général

PAPIERS

Extra-Fins, Fins. Moyens pour Écriture et Impression
Pur Fil Lafuma, Madagascar, Alfas
Couchés, Affiches, Phototype

CARTONS

pour Boîtes Pliantes, Bristols, Cartes Bicolores
Phototypie Couchés

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris

Dépôts Régionaux à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, rue Delille.
à SAIGON : Établissements DUMAREST, d'Indo-Chine.
à CASABLANCA : S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine.

Agences : Alger, Oran, Tunis, Tananarive, Hanoï, Le Caire, Beyrouth, Jaffa, Smyrne, Jérusalem Constantinople, Athènes, Bucarest.

Lampes "MAZDA"

En vente chez tous les Électriciens

AGENCE : 1, Rue du Théâtre Français MARSEILLE

DÉPOT : 59, Rue Saint-Bazile Télephone 34-06

La véritable Bouillabaisse de Marseille
est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

Un chauffeur averti en vaut **DEUX...**

Un chauffeur averti est celui qui emploie

L'Huile VIT'OIL

La grande Marque Française

TASSO Frères - Marseille

HUILES MINÉRALES

pour tous graissages industriels

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

quelle que soit sa bonne volnté, peut difficilement suivre les variations d'une pensée qui s'attache aux moindres nuances et déroute par son habileté même. D'autant plus qu'il est très difficile de donner à une lecture le ton vivant de la causerie. — Je crains fort que la conférence de M. Mauriac n'ait eu à souffrir de la méconnaissance de ces contingences. Il n'en demeure pas moins que, par l'ampleur de son sujet, par la souplesse de sa dialectique, M. François Mauriac donna aux esprits qui s'attachèrent à le suivre un véritable régal littéraire.

G. MOUREN.

NOEL AU BAUX

Comme tous les ans, la foule fervente des Noëls provençaux s'est empressée par les rampes du roc célèbre des Baux à la messe de minuit traditionnelle. La température plus clémente que l'année dernière en facilitait l'accès : le charme de l'excursion doublait l'attrait de la fête. On a joyeusement pris pied à l'*Hostellerie de la Reine Jeanne* illuminée et tout odorante de bonne cuisine. Puis ce fut la cérémonie dans cette émouvante église des Baux, humble témoin des ferveurs passées parmi ce village en ruines. De nouveau ont retenti les beaux Noëls d'autrefois, les accents de la langue maternelle dans les Sermons et les cantiques, de nouveau la procession aux naïfs emblêmes circula dans les voûtes basses et l'agneau frisé fut offert à l'enfant-Dieu.

Au dehors, nuit magnifique ; silence et grandeur du val tragique, le donjon en arête vive sur le ciel ; rues mornes, bordées de palais vides... mais on a réveillonné jusqu'au grand matin dans l'Hostellerie au bruit d'un jazz étourdissant dans le crépitement du champagne et la joie des girandoles.

Échos.

CONFERENCES

Société d'Etudes Philosophiques du Sud-Est. — Ce groupe fondé sur l'initiative de notre ami Gaston Berger qui comprend au nombre de ses membres et de ses correspondants l'élite de la pensée spéculative actuelle poursuit le cycle de ses conférences dans la sympathie unanime de l'élite de tous les milieux. Il a inauguré la saison par deux causeries du plus haut intérêt. Dans sa séance du 8 décembre M. G. Monod a parlé au siège du groupe, situé dans les locaux de l'Académie de Marseille, 40 rue A. Thiers, de *l'objet de la psychologie, à propos du conflit: psychologisme et sociologisme,* et le 23 décembre M. Paliard y a fait un exposé magistral sur: *Le refus de l'alternative* est le *thème de la simulation chez Paul Valéry.* Ces deux conférences très écoutées firent l'objet de discussions courtoises qu'il ne nous appartient pas de reproduire ici. Nous renvoyons nos lecteurs au bulletin du groupe, publié sous l'éminente direction de M. Gaston Berger.

Société de Géographie. — Le programme de cette société, une des plus vivantes de Marseille se renouvelle avec une diversité qui enchante les auditeurs fidèles. Signalons au cours de l'Assemblée Générale Statuaire de la société du samedi 24 décembre, la conférence du

colonel Charles Cauvin sur *Le Centenaire de l'Explorateur René Caillé*, le premier français entré à Tombouctou et celle du R. P. Robert premier assistant du supérieur général des Missions Etrangères sur *La Chine actuelle*, qui a eu lieu le jeudi 29 décembre.

Conférence Hélène Saurel. — Mme Hélène Saurel bien connue dans les milieux littéraires a fait une conférence très suivie sur *Les femmes aimantes et les femmes aimées*, le samedi 10 décembre aux *Salons* Massilia. La présentation de la conférencière était faite par M. Emile Ripert.

EXPOSITIONS

Trop tard pour trouver place dans la chronique de peinture de notre collaborateur Jean Malan, ont eu lieu les expositions suivantes, dont il sera parlé plus longuement dans notre prochain numéro.

J. F. Canepa présente à la Galerie Caors-Cottier, 59 rue de Rome du 19 au 31 décembre 1927, un ensemble de peintures et aquarelles exécutées avec la maîtrise qui distingue ce véritable artiste. Aucun Marseillais n'ignore le talent de J. F. Canepa qui a décoré le Capitole, a peint les panneaux de l'Auberge Provençale et fait mainte autre remarquable décoration. Tout le monde aura voulu apprécier les progrès du peintre, un des meilleurs de notre jeune groupe, et aura visité son Exposition dont nous rendrons compte prochainement. *Retrospective Ravaisou.* La *Vie Marseillaise* sous les auspices de Lucien Valat présente une rétrospective des œuvres de Ravaisou l'excellent peintre de l'école provençale. Cette belle manifestation qui a lieu dans le local dont dispose actuellement notre confrère rue St Ferréol attire un public de connaisseurs, de peintres, d'amateurs d'art, sans cesse renouvelé et constitue une attraction particulière dans notre ville peu « fertile en miracles » d'aucune sorte, pas même en peinture. Nous y reviendrons.

Tanagra. — Notre charmant confrère, dont nous suivons le persévérant effort suivi de réussite et qui relate avec élégance et parfaite courtoisie les principaux évènements de la vie féminine mondaine, artistique, théatrale, de Marseille, a organisé un salon de peinture sculpture, céramique et arts décoratifs, ou figurent exclusivement des œuvres du beau sexe. Adressons tous nos compliments à l'initiatrice Mlle Antonie Car qui préside aux destinées de *Tanagra* pour l'excellente idée d'avoir associé à une manifestation de cet ordre la maison Thonet (ameublement, 40 rue de Rome) dont l'intelligente direction a bien voulue céder une pièce luxueuse de son premier étage à son exposition. Citons parmi les exposantes Mlle Elisabeth de Groux, dont on connait le vigoureux talent, Mme Valentini et Mlle Roussel St Léger, avec de magnifiques fleurs.

Exposition Maurice Molinetti. — Cet artiste probe dont nous suivons l'intressante production vient d'exposer dans une vitrine de la rue Grignan, quelques unes de ses toiles où s'affirme une volonté croissante de sobriété et de franchise dans la technique, de simplicite dans la vision. C'est plaisir que de constater de telles qualités dans un temps ou le métier domine et veut se singulariser par des moyens factices et un désir de bluff à tout prix.

Association professionnelle des Arts et Lettres de Provence. — Cette association, sous l'énergique impulsion de son président, l'adjoint M. Victor Audibert poursuit sa carrière prospère. Cette année, s'est tenue le 11 décembre à la Brasserie du Chapitre une réunion statuaire importante pendant laquelle fut résumée l'activité de l'année. Ses membres purent se rendre compte de la parfaite gestion du comité qui laisse en caisse un avoir beaucoup plus important qu'on ne l'espérait et qui permet de plus hauts desseins.

Des gestions importantes furent abordées telles que la Maison des Art dont la réalisation semble plus proche, des galas à organiser, un prix littéraire à fonder.

L'assemblée discuta le projet de notre ami M. Castel, exposé dans

les *Cahiers du Sud* d'une salle d'exposition sous l'Escalier de la Gare mais ne crut devoir le retenir comme sien.

Nous suivons avec le plus vif intérêt le développement de cette association que la présence de M. Victor Audibert semble avoir vivifiée en même temps que la collaboration dévouée de son secrétaire, notre ami Marcel Brion.

Prix Jacques Normand de poésie. — Le jury du prix de poésie institué à la société des gens de lettres par M. Jacques Normand, s'est réuni sous la présidence de M. Edouard Estannié de l'Académie française et a décerné une annuité disponible de 1.500 fr. à M. Henry Lemercier auteur du manuscrit intitulé: *Les étoiles dans la source.*

Nous nous réjouissons d'autant plus de cette récompense qu'elle échoit à l'un de nos plus anciens amis et à un collaborateur de notre cher Fortunio. On n'a pas oublié de lui, ce poème achevé qui parut en 1922: *La petite Eglise.*

Le Rouge et le Noir — Le 4e cahier de la revue littéraire « Le Rouge et le Noir » vient de paraître. Au sommaire de ce cahier qui compte 160 pages de texte, on remarquera: des poèmes d'André Berry, Montherlant, Fl. Léopold, Dumenger, Aug. Fontan, etc...

« La culture européenne », par Georges Duhamel;

« Un jour sans soir », nouvelle de Perutz;

« Procès de Tendances », par Raymond Regamey;

Les essais et les chroniques de R. d'Etiveaud, Germaine Dulac, J. D. Maublanc, L. C. Delluc, Daniel Rops, etc...

Au sommaire du prochain cahier, on trouvera les noms de Roland Dorgeles, F. P. Alibert, Théo Varlet, Aurel, et des lettres inédites de Marcel Proust.

Les Editions « *Le Rouge et le Noir* » publient dans leur collection, « Les Essais »: *Le sentiment Barresien de la mort,* par Frédéric Empaytaz, et *Le véritable Cyrano de Bergerac,* par Henriette Magy. Aux mêmes éditions vont paraître prochainement *Haltes du songe,* poèmes de Marcel Dumenger et un *Eloge de la solitude,* par Henri Lamblin.

Cette Revue est imprimée sur papier Alfa des Papeteries Navarre. (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »)

IMPRIMERIE MISTRAL

CAVAILLON (Vaucluse)

La plus importante Typographie

du Sud-Est

RENSEIGNEMENTS ET DEVIS PAR COURRIER

MAGASINS L. DEWACHTER Jne

VETEMENTS

2, Boulevard Dugommier, MARSEILLE

Vieille Maison Centenaire (1823)

PASCAL

sa ***BOUILLABAISSE...*** *ses* ***METS PROVENÇAUX***

27, Place Thiars, 27, Quartier Rue Neuve. — MARSEILLE

Octave LAMBERT-PASCAL

Propriétaire

Téléph. Urb. et Int. 20.76

Prix très modérés

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE ✉ Tél. Colbert 85-09

FLEUR DE PROVENCE PARFUM DISCRET DE

JOLET 1, Rue de Rome - Tel. 77-48 - MARSEILLE

A ALGER

Voici décembre. Les fleuves sonores et les torrents colorés roulent des flots si impétueux que le chroniqueur reste devant eux, non pas comme le sage du *suave mari magno*, mais proprement suffoqué. Il faut pourtant bien reprendre un peu de souffle et marquer quelques jalons de la course aux muses.

Peinture. — C'est un métier de visiter ici les expositions. J'imagine qu'Alger doit jouir, au loin, d'une étonnante réputation qui attire, comme papillons au phare, les peintres et marchands du globe. Ou je me trompe fort, ou le métier de loueur d'arrière-boutique ne doit pas faire maigrir son homme, aux tarifs honnêtes qu'on chuchote. Mais les peintres ? Je crains fort, à la longue, qu'ils n'y fassent pas choux gras, à moins de suivre l'exemple de M. Deshayes (d'Alger), dont l'industrie, à cette époque de fêtes, est en pleine prospérité : allez donc résister à ces vagues, ces jardins, ces cadres repoussés vers quoi se tendent tous les souliers et arbres de Noël de la bonne bourgeoisie !

Le Grand Prix artistique (5.000 francs) a été attribué à M. Paul-Elie Dubois dont la peinture, depuis longtemps, trouve acquéreurs et lauriers officiels. On eût aimé qu'un jeune de talent, comme Caillet, comme Adrey, bénéficiât de cet encouragement.

« Les Amis », comme l'an passé, ont réuni, en une sympathique fraternité, leurs travaux. M. Henri Chevalier a des paysages de France fort distingués, dans une manière qui date sans excès ; son fils Etienne domine le lot par ses dons toujours éclatants, mais il semble qu'il commence à y céder avec trop de facilité, faute d'inquiétude, de recherche, comme on l'a craint. Il est temps que sa jeune et impétueuse assurance affronte quelque lutte sévère, ailleurs qu'à Alger.

Une nouvelle génération d'Abd-el-tif s'est installée à la Villa: c'est le peintre Thomas, c'est le sculpteur Dideron et sa charmante jeune femme, entourant « l'ancien », notre excellent Riou. Ils nous donneront l'occasion de parler d'eux.

Enfin, M. Gabriel Mourey, l'éminent critique d'art, a fait pour les *Amis du Musée* une conférence instructive et pleine d'agrément sur Puvis de Chavannes. Son succès fut très vif. Le concours des *Amis des Lettres* était acquis à cette entreprise dont les tâtonnements répétés ont montré qu'il n'était pas si aisé qu'on pense d'organiser des conférences dans cette bonne ville, et que, faute du dévouement tenace d'un seul et de son amour désintéressé des bonne choses, on risque fort de ne rien avoir du tout. C'est ce qui se passe cette année, ce qu'il fallait démontrer, mais surtout ne point écrire !

Musique. — Les concerts se succèdent sans pitié. Tir à volonté, feux de salves. Et quelque peu monotones cependant. Tout le monde n'a pas la hardiesse du jeune Huot pour donner de l'inouï. Pourtant le quatuor Zimmer, profitant du prestige légitime dont il jouit, a révélé les œuvres modernes de Goossens et de Grainger, et surtout un quatuor dans le mode dorien, de Respighi, qui est un beau chef-d'œuvre d'architecture sonore, une élévation vraiment émouvante.

L'éminente cantatrice Berthe Erza s'est fait entendre, avec le grand succès qui lui était dû, dans un récital dont les plus sûrs attraits furent l'*Enfant Prodigue*, un chant hébraïque, des mélodies espagnoles.

La création de l'*Orphée* de Glück, à l'Opéra, connut un éclatant succès. Dû non seulement à la miraculeuse fraîcheur et pureté de cette œuvre, aussi belle et touchante que la cérémonie de la messe, mais encore à l'art pathétique de Madame Alice Raveau, à l'orchestre de M. Masson, aux danses de Mlle Ludmila Ldinova et de ses exquises élèves.

Enfin, l'art du phono, ici comme partout, accroît sans cesse le nombre de ses adorateurs, à juste titre.

Cinémas. — De bons esprits ont estimé que *Casanova* était bien surfait et fort loin de l'original chevalier; et que *Résurrection* trahissait honteusement Tolstoï sans compensation. Mais attendons *Métropolis* qu'on annonce.

Littérature. — Elle chôme autant que le reste surproduit, mais c'est sans doute qu'un grand événement se trame dans l'ombre et le silence. A bientôt le prix littéraire de l'Algérie. En France, c'est avant que se fait le bruit ; ici, c'est après, et quel bruit ! En attendant, *Afrique* donne un discret numéro qui ne comporte pas encore l'adjonction de *nous, d'Afrique*. La carpe et le lapin restent sur leurs positions.

On voit avec plaisir que la *Dépêche Algérienne* donne, depuis peu, un feuilleton littéraire à échéances régulières, ce qui nous a toujours paru indispensable. Un nouveau journal quotidien, la *Presse Libre*, comporte, chaque dimanche, une copieuse chronique littéraire, bien informée, sinon très libérale, que signe M. Philippe Casanova. D'autre part l'*Echo d'Alger* continue la chronique des pêches, si savoureuse, de M. Luccioni ; je m'y régale comme à la visite d'un aquarium, au bain de mer, au cabotage.

Enfin, M. Cl. M. Robert a publié, à Paris, dans la collection de l'Ermitage, *le Pèlerin de l'Espace*, une plaquette de poèmes qui sont des cris dans le désert, et parfois leurs échos. Le style n'en est pas très actuel, mais le lyrisme très pénétré, et les beaux vers n'y manquent point.

Et maintenant, place à l'art nègre qui va venir nous secouer tripettes et reverdir les sens, avec la revue des Black Follies, Douglas et Baby Goins.

G. A.

La Photographie

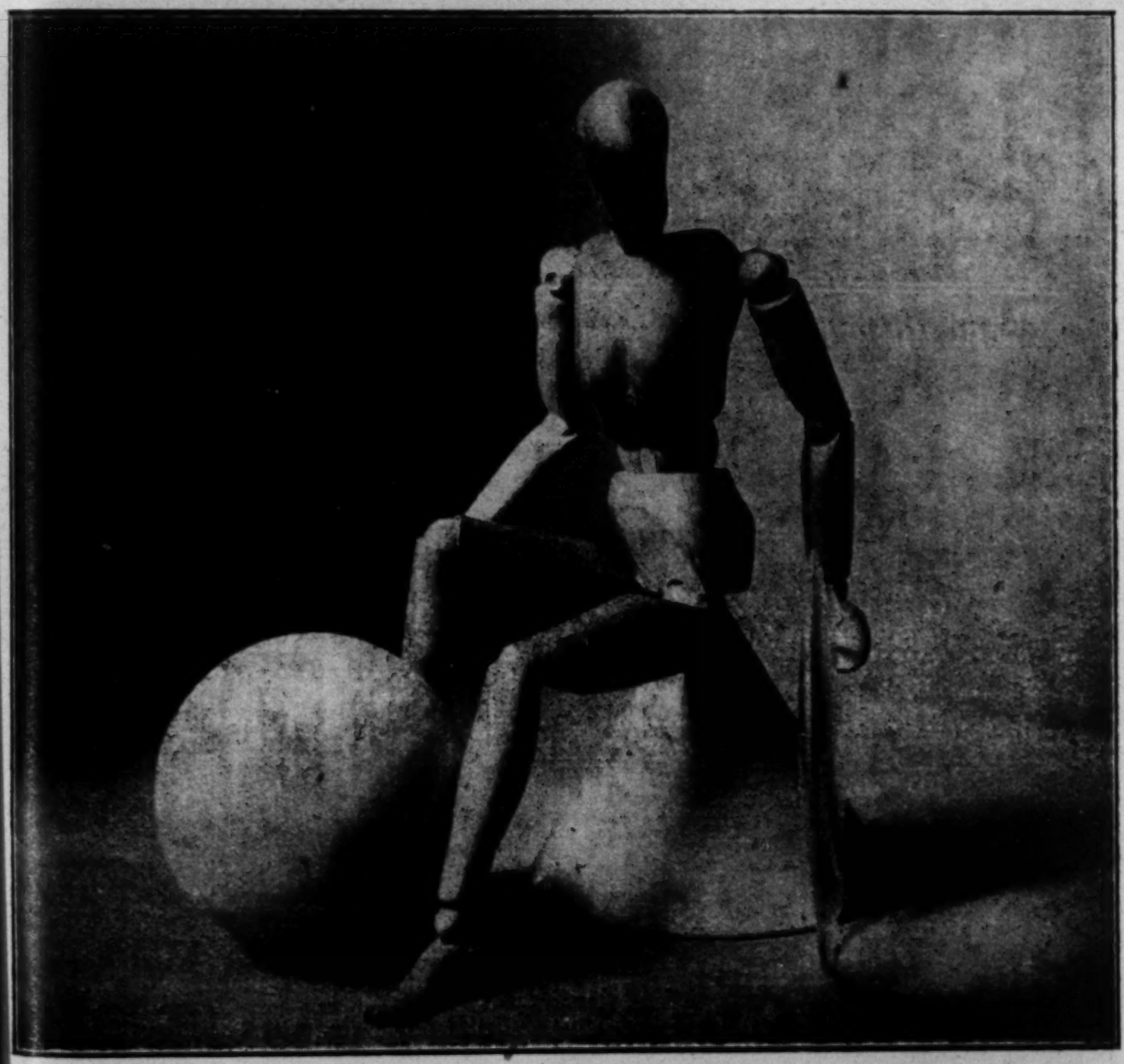
Il est une poésie objective que nul ne peut plus, désormais, ignorer.

En présentant, tous les mois, aux lecteurs, ces quelques pages réservées à la Photographie, à la Cinégraphie, il ne s'agit que de mettre au point, ce qu'est devenu, aujourd'hui, l'art de la projection des images.

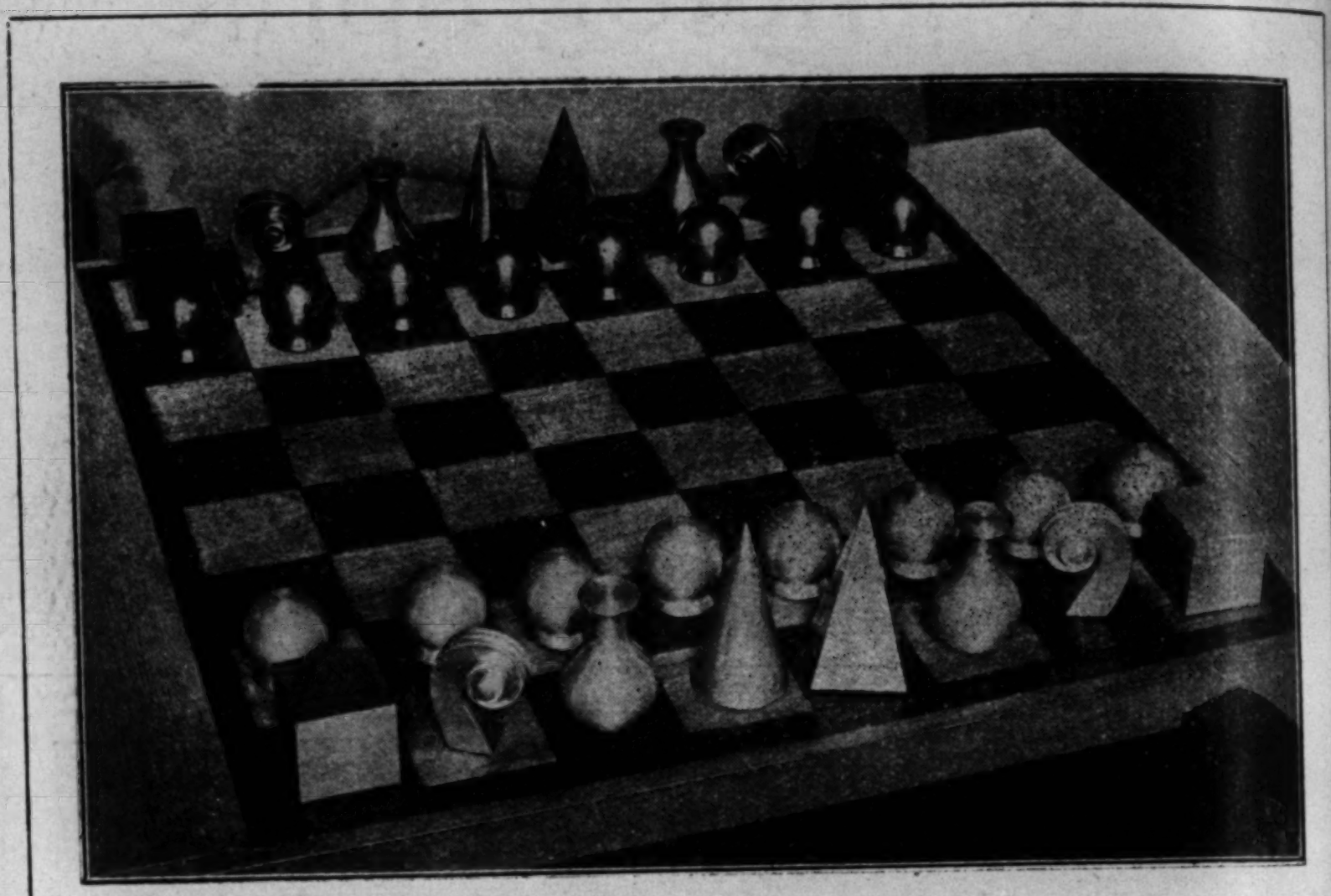
A titre purement documentaire, seront présentés quelques portraits rétrospectifs, à côté des clichés les plus récents. Certaines reproductions architecturales complèteront utilement la rubrique consacrée à l'Urbanisme.

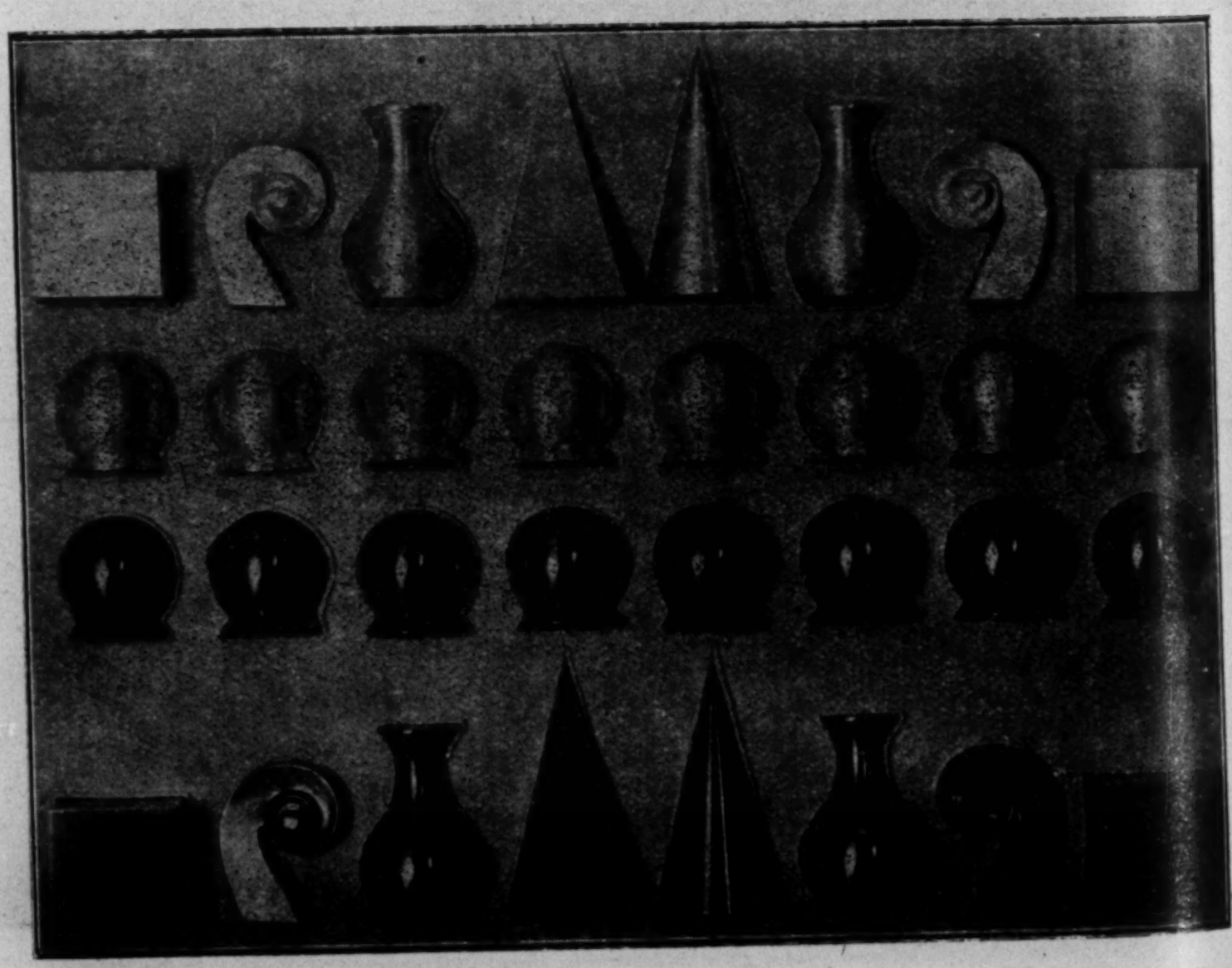
Ces clichés ne sont que des pièces justificatives. Il n'est besoin d'aucun texte pour en souligner l'importance. Ces images s'expriment toutes seules. Ecoutez-les.

Georgette CAMILLE.



Man Ray





Man Ray

II. — PORTRAITS

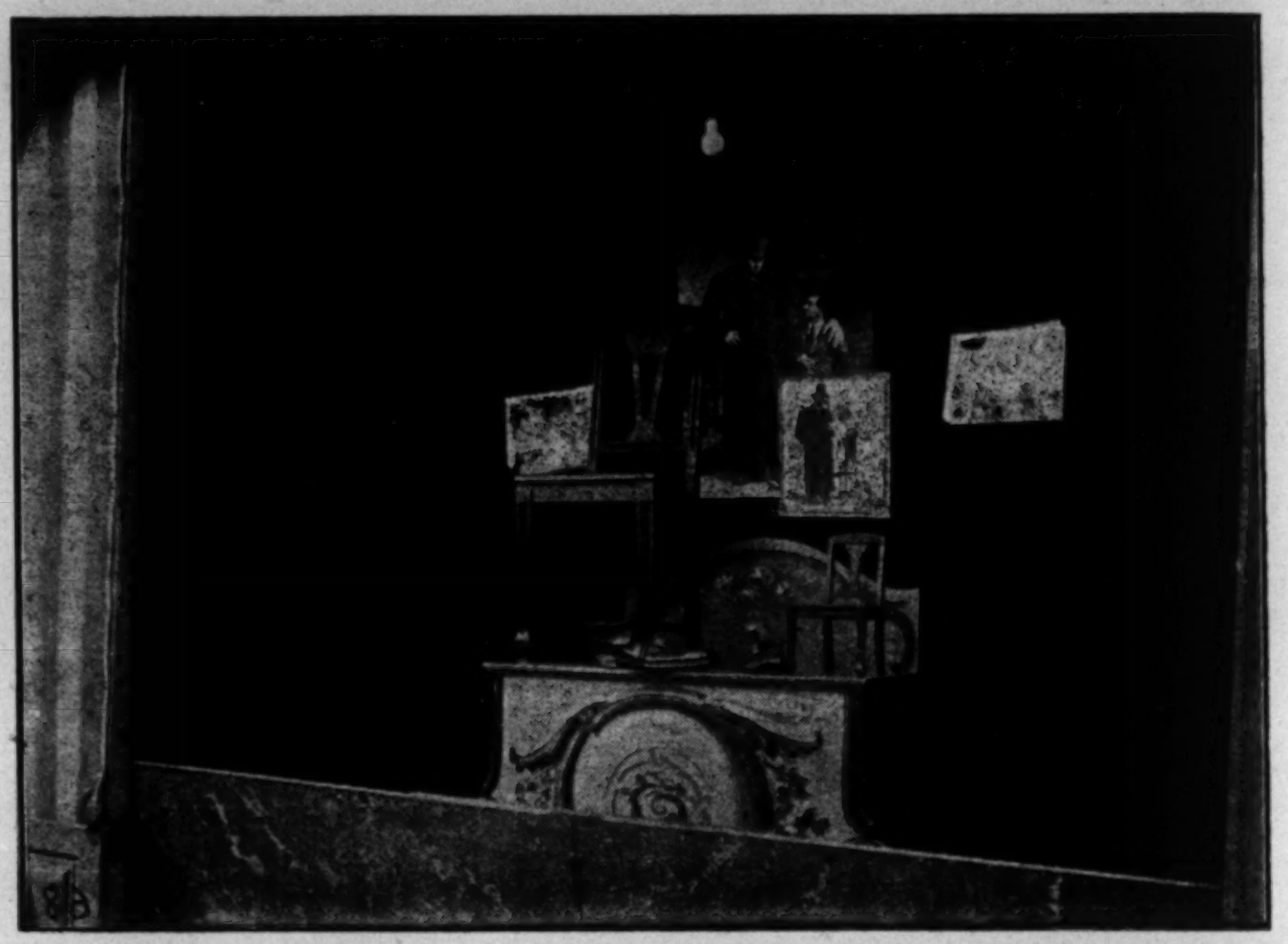
1880

1880

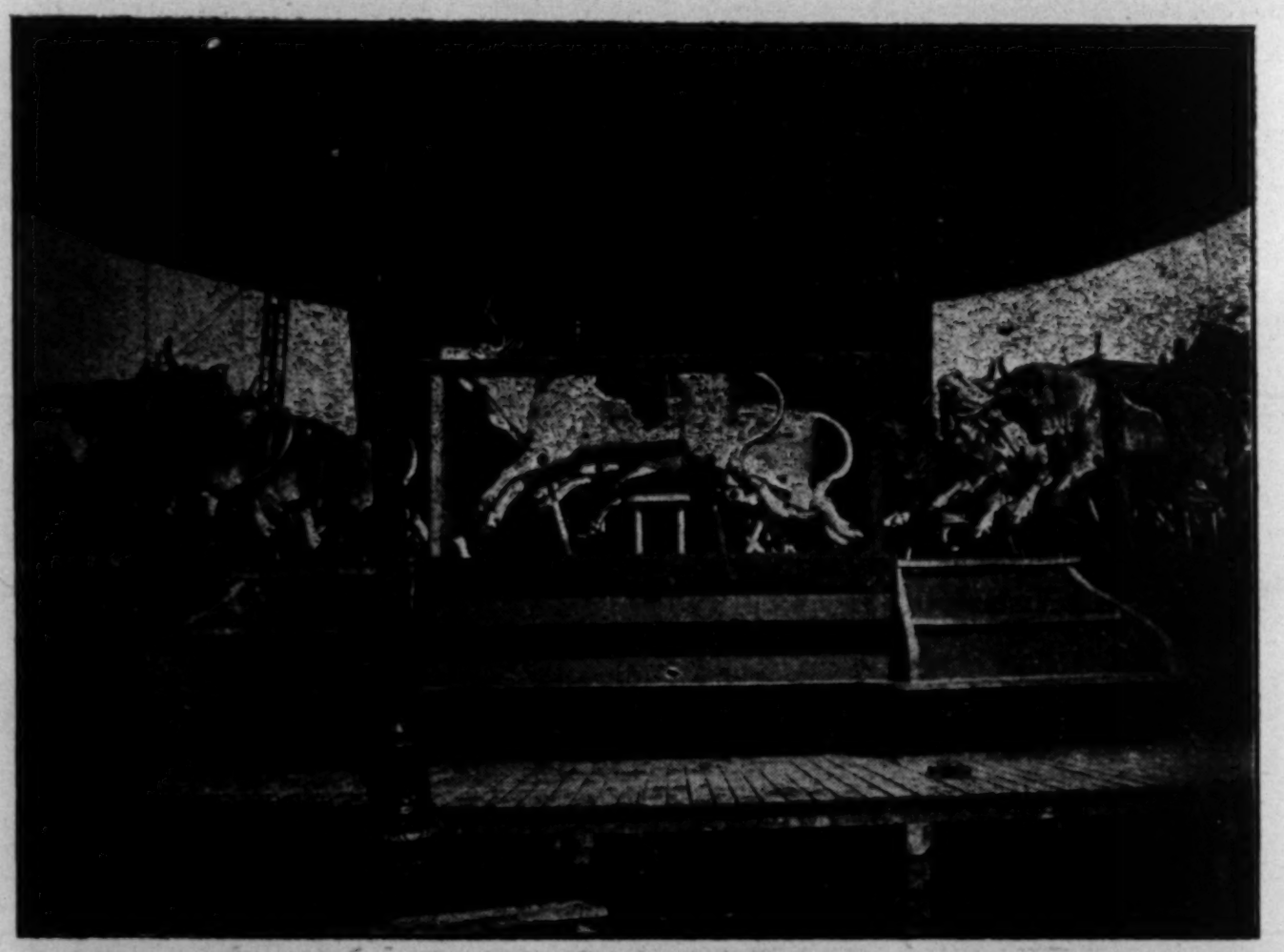
1928

Studio Lorelle.

III. — ACTUALITES



Parade



Manège

A MARSEILLE

Urbanisme.

URBANISME ET CIRCULATION

II

Examinons ici un cas particulier, le plus grave sans doute où l'urbaniste soit appelé à se prononcer : celui des rues affairées. Nous en verrons d'autres par la suite. Il est certain que c'est au cœur de Marseille, dans les rues rayonnant vers les faubourgs qu'on atteint au maximum d'encombrement. La rue Saint-Ferreol, la rue de Rome, la rue Paradis sont à ce point de vue les artères les plus malades du système circulatoire urbain.

Comme il ne s'agit pas ici de sacrifier des maisons en frappant brutalement toute une rangée (comme cela se produira pour quelques rues de notre ville), il faut gagner de la place sur les deux rangées à la fois en reculant les trottoirs... et pénétrant de toute leur largeur dans les maisons.

A première vue cela paraît insolite.

C'est pourtant le remède qui s'impose ici. Alors que toutes les grandes villes du passé possèdent des rues à arcades, où la foule évitant la chaussée circule sous les maisons, Marseille seule n'en a pas. Pourtant Paris a sa rue de Rivoli et sa belle enfilade de piliers Directoire où tant de beaux magasins, dont ceux du Louvre, étalent leurs parures; Berne, sa rue de la Vieille-Horloge avec ses antiquaires, et Venise et Milan, et près de nous Nice avec les galeries Masséna, sa place Garibaldi; enfin de petites villes de Provence: Arles, Tarascon ont leurs rues à arcades où l'on abrite les marchés.

Donc, Marseille peut avoir ses rues à portiques où le public au lieu d'aller à ciel ouvert passerait sous de luxueuses galeries. On voit déjà, dessinant ce recul, certains magasins établir leur entrée en retrait du trottoir actuel. Boka sur la Canebière, Baze sur le Cours Saint-Louis, Franou, la Compagnie Algérienne dans la rue Saint-Ferréol, etc. Pourquoi ne pas prévoir la généralisation de la chose ? Une aspiration serait automatiquement créée dont la rue profiterait aussitôt.

Délaissant la ligne verticale dont la construction a fait un article de foi et au lieu d'empâter les maisons à leur base, il faut s'employer au contraire à les dégager, à les évider, à ne pas craindre de flanquer en surplomb du rez-de-chaussée, des étages

en avancée, des bow-windows en encorbellement; il faut, disons-nous, ne pas avoir peur de la ligne brisée et après avoir donné du ventre à une maison savoir ensuite lui retirer de la profondeur vers le faîte comme on voit aux gratte-ciel américains où les derniers étages se superposent en tronc de pyramide. La seule loi du bâtiment est l'équilibre des charges et l'on peut tout oser si l'on ne crée pas de porte à faux.

Rien ne s'oppose à la réduction des rez-de-chaussée : la solidité, on l'a vue pour Boka par exemple où de minces colonnes tiennent lieu de mur de façade et soutiennent la maison n'en sera pas compromise; l'éclairage sera mieux assuré par des lampes de plafond posées de porche en porche ; on n'aurait plus ces trottoirs boueux et le passant serait à la fois protégé du soleil comme de la pluie et même des éclaboussures ; la chaussée gagnerait trois mètres en largeur ; la rue avec ses galeries en gagnerait au moins cinq. Donc, décongestion.

Chose curieuse . la pression du progrès, les nécessités d'une modernisation aboutiraient à ceci : on reverrait dans une ville du vingtième siècle les belles galeries de la Renaissance. Cela prouverait, une fois de plus que l'utile n'est pas forcément laid. Il resterait à discuter la prééminence du style : arcade ou linteau. Le ciment armé lève ici le doute : c'est le linteau qui l'emporterait; plus de plein cintre mais des portiques rectangulaires adoucis aux angles par les chapiteaux des piliers. L'on y gagnerait en clarté et en aération.

Mais objectera-t-on le propriétaire y perdra en valeur locative du rez-de-chaussée ! Erreur, car ce même propriétaire y gagnera si on lui permet et si on lui facilite la surélévation de son immeuble. Dans notre programme d'urbanisme tout se lie et nous retrouverons nos leit-motivs immanquablement chaque fois que nous jetterons les yeux sur un seul vice de la construction actuelle.

D'ailleurs ce rez-de-chaussée n'y perdra qu'en dimensions ; il aura son attrait doublé par les facilités de la circulation. Le piéton stationnera plus volontiers sous la galerie et s'arrêtera devant les vitrines, ce qu'il ose à peine aujourd'hui.

Que faudra-t-il pour cela ? de la volonté de la part des autorités municipales, un arrêté frappant d'alignement toutes les façades des rues notoirement encombrées. Il y aurait peut-être quelques protestations au début, puis tout le monde se réjouirait, comme toujours : le piéton qui pourrait circuler sans mettre sa vie en danger, la ville qui en serait embellie, et le propriétaire qui trouverait l'occasion d'augmenter la valeur de son immeuble.

Ajoutons aussi l'urbaniste qui, à la satisfaction du devoir accompli joindrait peut-être le plaisir des trois autres.

Gaston CASTEL.

L'Afrique du Nord
par Marseille ou Port-Vendres
Cie de NAVIGATION MIXTE

DÉPARTS HEBDOMADAIRES

de MARSEILLE :

pour ALGER : le Mardi
— BONE, PHILIPPEVILLE : le Mercredi
— TUNIS : le Lundi

de PORT-VENDRES :

pour ALGER : le Dimanche
— ORAN : le Lundi

(Service en correspondance avec ceux des Compagnies du Midi et P.-O.)

DIRECTION : MARSEILLE, 1, La Canebière
PORT-VENDRES : AGENCE, Gare Maritime
PARIS : BUREAU DES PASSAGES, 5, Rue Edouard-VII

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

Cie FRAISSINET

SIÈG SOCIAL : **5, Rue Beauvau, MARSEILLE**

Services postaux sur la Corse : départs quotidiens du Continent pour la Corse.

Service sur Gênes : Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Galatz et Brăila : départs réguliers tous les 17 jours.

Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : départs réguliers tous les 8 jours.

Pour fret et passagers, s'adresser à Marseille, 5, rue Beauvau.

COMPAGNIE DE NAVIGATION

PAQUET

SOCIETÉ ANONYME AU CAPITAL DE 10,500.000 FRANCS

Lignes de Constantinople et de la Mer Noire. — Service direct pour Le Pirée, Constantinople, Côte d'Anatolie, Batoum, Novorossisk (départ : le mercredi tous les 14 jours)

Ligne du Maroc. — Service rapide Marseille, Tanger, Casablanca.— Départs de Marseille et de Casablanca les 5, 15 et 25 en hiver, tous les samedis en été. — Départs fréquents pour tous ports du Maroc

Service bi-mensuel ORAN-TANGER-CASABLANCA et les ports du sud du Maroc

Ligne du Sénégal.— Service régulier Marseille, Tanger, Casablanca, Dakar (départs de Marseille et de Dakar tous les 14 jours.

Services commerciaux sur Dakar, Rufisque, les ports de la Casamance et du Saloum.

Pour tous Renseignements, s'adresser :

A la Direction : **4, Place Sadi Carnot, MARSEILLE**

Et à Paris : **à M. A. NUNZI, 43, Rue La Fayette (9e).**

PENINSULAR ET ORIENTAL

STEAM NAVIGATION Cy

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE

SUR

L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres

Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :

ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert

Télpéhones 9.22 et 67.17 ; Interurbain : 101

A L'OPERA

Ce premier mois de la nouvelle année mériterait une mention toute particulière, et si M. V. Combarnous entreprend quelque jour de donner une suite à son histoire du Grand Théâtre de Marseille, je lui demande dès maintenant de lui consacrer tout un chapitre. Et ce ne sera pas trop, pour une période si bien remplie et pour laquelle je décernerais volontiers à M. Prunet le titre de Directeur Magnifique.

Pour moi, réduit aux modestes dimensions d'une chronique mensuelle, il m'est difficile d'en donner une impression suffisante. Jugez-en plutôt par le simple énoncé des programmes : « D'abord, en fin décembre, reprise d'*Hansel et Gretel* de Humperdinck et création du « Grand Ballet de Noël » de Molinetti. Deux représentations d'*Orphée*, avec Mlle Alice Raveau. Création de *A l'ombre de la Cathédrale*, de Georges Hue, d'après le roman de Blasco Ibanez. Auditions des Chœurs spirituels nègres. Trois représentations de Ballets Russes avec, au programme, — audace inouïe de la part de cette compagnie, si soucieuse de ne point froisser les habitudes de la Province — le « Tricorne » de M. de Falla, « L'Oiseau de Feu » de Stravinsky, et une petite médiocrité banale de M. Sauguet. Audition des Concerts Lamoureux. Reprise de la *Vie de Bohême*, avec Ninon Vallin, et de la *Damnation de Faust*, avec la troupe du théâtre. Et on nous annonce pour très prochainement la création d'un drame lyrique en quatre actes : *Arlette Bastian* de M. Durand Bock et l'acte délicieux de H. Fraggi : *A quoi rêvent les jeunes filles.*

Il faudrait pouvoir s'étendre sur le talent de ces admirables cantatrices que sont Alice Raveau et Ninon Vallin, souligner les belles qualités de l'orchestre de M. Paul Paray (mais pourquoi ce programme archi-connu ? Serait ici le même préjugé que les Ballets Ruses ont eu tant de peine à vaincre ? proclamer l'originalité et la parfaite tenue des Chœurs Nègres. Quant à analyser en quelques lignes le beau drame musical de Georges Hue, je m'y refuse absolument. Je me bornerai à féliciter les interprètes, Mlles Trina di Gastardi et Mattei, MM. Descamps et Marzo, et l'orchestre, qui le défendirent avec une vaillance digne d'un meilleur sort. Car, il faut bien le constater une fois de plus, le public fuit toute nouveauté, préférant s'entasser aux spectacles traditionnels, pour se donner le plaisir de fredonner « O nature » en même temps que le ténor. Ici, comme pour le splendide *Antar* de G. Dupont, il faut savoir ne pas se décourager et attendre que l'inévitable travail du temps s'accomplisse. Ces deux œuvres qui honorent la musique française contempo-

raine feront salle comble dans dix ans. Alors, nous essayerons de présenter, par exemple, cette *Tour de Feu* de Sylvio Lazzari, qui triomphe actuellement à Paris — sans répondre toutefois du succès.

G. MOUREN.

CONCERTS CLASSIQUES

Tout a été dit sur la musique — classique, romantique, française, étrangère — qui compose le fonds sempiternel de nos Concerts, tout, même sur l'interprétation de chaque chef d'orchestre, tout, à moins de finasser sur quelques détails. Tel amateur ou tel critique préfèrerait ici un *forte* plus accentué, là un *pianissimo* plus évanescent ou un équilibre différent du quatuor ou de l'harmonie, et ailleurs un mouvement plus lent ou plus accéléré. Subtilités, chicanes, minuties et arguties qu'il faut bien sortir pour remplir sa page, faute d'aliment plus nouveau à se mettre sous la dent.

Car d'aliment nouveau il n'y en a guère, si l'on s'entend sur la signification de nouveau. Une symphonie pondue le mois dernier n'est pas nouvelle, si elle n'est que la répétition des formules connues. Pour beaucoup d'auditeurs et de musicographes le génie consiste à imiter. Tout changement est hérétique. Si vous imitez parfaitement Bach, Haydn, Beethoven, Mozart, Mendelssohn, Berlioz et Wagner, séparément ou mélangés dans le même morceau, vous êtes un grand homme. Saint-Saëns est ainsi reconnu par les pédagogues de la musique comme un grand compositeur, ayant répété à la perfection tout ce que firent les grands maîtres.

Mais si vous introduisez dans votre harmonie et votre orchestration des accords qui provisoirement ne sont pas orthodoxes, des combinaisons personnelles et des timbres inattendus (tout au moins là où vous les avez placés) on vous dénie même la connaissance du solfège. Et si c'est une insinuation impossible, lorsque vous êtes par exemple grand prix de Rome comme Debussy, Florent Schmitt et quelques autres, alors on vous traite simplement de toqué, ou d'affairiste essayant de capter les gogos et les snobs, d'Alcibiade voulant, à défaut de génie, se faire remarquer par quelques singularités. Alors l'Esprit pompier veille aux portes du Temple et vous en interdit l'entrée.

Et voilà pourquoi notre fille est muette, c'est-à-dire pourquoi l'Association des Concerts Classiques ne répond guère à nos vœux, quand nous lui demandons de nous jouer de temps à autre les œuvres de quelques compositeurs dont les conceptions musicales datent « de moins de trente ans ».

On ne peut conférer le mérite de cette jeunesse ni à la *Pro-*

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE

VOUS SOUMETTRA

SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT

TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

SUCCURSALE POUR LE SUD-EST

27, Rue Sala - LYON

L. GÉBELIN

77, Rue Saint-Ferréol
MARSEILLE

Agent des Pianos GAVEAU pour les Bouches du Rhône

PIANOS DE TOUS FACTEURS

S.G.T.M.

Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. — Adr. Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70. Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

cession del Roccio de J. Turina, ni à l'Ouverture des *Fiancés de Rosporden*, de Paul Guoguillot, les deux *premières auditions* dont nous avons été gratifiés depuis un mois. Non point que ces œuvres soient dépourvues de valeur. Le poème descriptif de Turina évoque avec assez de pittoresque la grande mascarade mystique qui se déroule chaque année à Triana, comme en tous lieux dans l'Ibérie, en l'honneur de la Vierge si chère à tout cœur espagnol. Pour qui entendit au piano la procession de *La Fête-Dieu à Séville* d'Albeniz, celle de Turina est toutefois moins naïve et moins truculente. Turina termina ses études à Paris, sous la direction de Moskowsky et de Vincent d'Indy, peu après 1900, sans doute. Cette salade russo-d'indyste infusa au jeune compositeur une science certaine. Mais il est fort probable que son pathétisme spécifiquement natif y perdit quelque chose. *La Procession del Roccio* est quand même un morceau très bellement construit. Il porte sa date mais ceci ne l'empêche pas de plaire.

Quant à l'ouverture des *Fiancés de Rosporden*, elle porte sa date aussi et son estampille officielle : « *Conservatoire de Paris* », établissement sans rival au monde, production de Prix de Rome en série, marchandise garantie sans vice de construction, audaces pondérées, harmonie semi-révolutionnaire et orchestration bien balancée. Avec les articles portant le style de la maison le triomphe n'est pas garanti, mais vous êtes certain de n'être jamais sifflé, comme le furent Wagner en son temps, Darius Milhaud et Strawinsky dans le nôtre.

Il est évident que c'est de l'ouvrage bien fait, propre à ravir les professeurs et les élèves incapables de trouver en eux-mêmes un criterium, à qui une garantie qualifiée est de ce fait nécessaire.

Il serait injuste de dénier à M. Paul Guoguillot une science musicale hors de conteste, une composition probe et sincère, une émotion poétique réelle. Seulement, voilà : M. Paul Guoguillot ne nous fait entendre rien qui lui soit personnel, rien de nouveau. Or, la soif du nouveau n'en fut-il plus au monde (cela a été dit depuis longtemps, elle n'est donc point la névrose du siècle) voilà la caractéristique de l'esprit humain, j'entends des esprits curieux et non du troupeau qui bêle sous la houlette des membres de l'Institut.

A côté des génies, Mozart, Beethoven, Berlioz, Wagner, dont nous réentendîmes sans nous lasser quelques œuvres magnifiques durant ce mois dernier, fleurit aussi quelque chose de rare et de précieux, *Une nuit sur le Mont Chauve*, de Moussorgsky. Jamais la musique n'épousa plus étroitement, plus heureusement, le thème descriptif choisi par le compositeur et avec des effets plus personnels. Quelle surprise charmée durent éprouver, il y a

quarante ou cinquante ans, ceux qui entendirent pour la première fois cette œuvre, encore que pas mal d'imbéciles durent la trouver révolutionnaire et toquée ! Elle constitue encore une nouveauté dans les programmes de nos concerts.

A propos de musique nouvelle, dans le sens qu'il faut donner à ce mot, les sans-filistes eurent peut-être la chance d'entendre l'*Antigone* d'Honegger qui fut donnée récemment à Bruxelles et le *Polynice* de Fourestier, joué chez Colonne quelques jours avant. Pour *Antigone* nous pouvons attendre. Mais peut-être aurons-nous le plaisir d'écouter *Polynice* aux Classiques. Car M. Fourestier va de nouveau diriger l'orchestre. Ce serait pour nous une déception de ne pas entendre l'œuvre que Paris vient d'applaudir et de consacrer.

Lorsque cet article paraîtra M. de Lacerda nous aura quittés. Il emportera pour ses interprétation nos chaleureux remerciements et nos souhaits de retour.

Raoul BATAILLARD.

MACHINES PARLANTES

CHANSONS ANGLAISES. — Le phonographe a fait davantage pour la propagande de la langue et de la mentalité anglo-saxonnes, en France, que tous les compromis scolaires. Notre marché phonographique devait appartenir aux firmes qui se donneraient la peine de le conquérir. Celles qui se mirent les premières en compétition avec des disques et un matériel sérieux, étant toutes d'origine britannique, les amateurs de phonographe ont pris l'habitude d'acheter des produits où le goût anglais prédomine, goût auquel les firmes qui se créèrent par la suite ont dû adapter leur production. Le fait est surtout patent dans les chansons. Toutefois, loin de moi l'idée de m'en vouloir plaindre : alors que les chansons françaises racontent — à de rares exceptions près — des histoires d'un sentimentalisme aussi désuet que sans profondeur, et qu'elles sont pour la plupart amusicales, les chansons anglaises, elles, ne se préoccupent que d'émouvoir par des sonorités appropriées, où le sens même des mots n'a plus qu'une importance tout à fait secondaire. Les théories poétiques de René Ghil reçoivent là une application toute pratique. La mélancolie ou le rythme d'une phrase musicale sont soulignés et soutenus par la voix humaine, qui n'intervient qu'avec un rôle de clef de voute et doit être soutenue pour soutenir à son tour.

Ce sont là des vérits que les compositeurs de chansons français n'ont jamais voulu entendre et cependant le chemin était tracé par les chansons populaires : *Malborough s'en va-t-en*

Toujours "en beauté"

Votre miroir vient de vous le dire: «Aujourd'hui vous êtes en beauté». Vous voici heureuse, heureuse de vivre, heureuse d'être belle. Pourquoi n'en serait-il pas toujours ainsi ? Pourquoi demain votre charme serait-il diminué ?

Assurez-vous, sans cesse, ce teint qui vous fait plus jolie.

C'est tellement simple : employez une bonne poudre. Vous préférerez la POUDRE NYMPHEA - qui est fine, qui " tient ", qui n'abime pas la peau - vous la préférerez parce qu'elle vous assurera définitivement un teint jeune, naturel et parce qu'elle est moins cher. Elle vous est présentée

en sachet, vendu 2 francs,

prix qui serait impossible si elle était présentée, comme tant d'autres, dans un luxueux mais inutile habillage. Demandez à votre parfumeur

La poudre

NYMPHÉA

qui rend plus jolie

Exigez la nymphe dans l'ovale vert

Gros : Lorenzy-Palanca

F. STEMBERA

FERRONNERIE D'ART

MARSEILLE

68 A, Boulevard de la Blancarde, MARSEILLE — Tél. Manuel 1.85

Un homme de goût ne se conçoit plus sans phonographe

Assurez-vous en chez

PHONO MONTGRAND

Musique de chambre - Musique d'orchestre - Chœurs russes - Opéras

Jazz Band - Jazz vocal.

Appareils et Disques Columbia, Gramophone, Pathé, Odéon, Salabert

RENSEIGNEMENTS, CATALOGUES, FACILITÉS chez

PHONO MONTGRAND, 26, rue Montgrand, Marseille

LES CHAPEAUX **BERRY**

14, rue St-Ferréol, 14 — MARSEILLE

sont toujours les plus chics

aux meilleurs prix.

guere. *Ça ira*, etc., où les refrains sont plus des appels rythmiques que des repos auditifs.

Quoi qu'il en soit, réjouissons-nous que le phonographe nous ait apporté ces chansons d'une grande fantaisie, si rythmiques et si mélodiques tour à tour.

Chez Columbia, qui a édité à ce sujet une petite brochure où sont classés les références et les titres, Norah Blaney, Ethel Waters, Sophie Tucker, Vaughn de Leath, Ed. Smalle, Layton et Johnstone, les Singing Sophomores, Flotsam et Jetsam, rivalisent tous d'adresse musicale, de goût, d'humour, et de sensibilité.

Chez Odéon, Sophie Tucker et Joséphine Baker chantent l'une avec son pathétisme habituel, l'autre avec son laisser aller si instinctif et cependant admirablement mesuré.

Chez Gramophone enfin, Jack Smith et les Revellers qui, moins musicaux quant aux réalisations que les Singing Sophomores, sont cependant plus ingénieux et plus près de l'inspiration musicale que ces derniers.

Rappelons ici quelques titres à succès :

DISQUES COLUMBIA : Norah Blaney. *Because I love you* ; Ethel Waters : *Heebie Jeebies* ; Sophie Tucker : *Some of these days*, Vaughn de Leath : *Ukulele lady* ; les Singing Sophomores : *Then I'll be happy — Collegiate blues, Who ? Lay me down to sleep in Carolina;* Ed. Smalle: *Breezing along with the breeze. Positively, Absolutely;* Layton et Johnstone : *Always, Dinah*, etc., etc.

DISQUES ODÉON : Sophie Tucker : *Blue river — After you're gone* ; Joséphine Baker : *Who? — Crying for the moon* ; Jack Smith : *Blue Skyes, Me and my shadow, Feeling Kind O'blue*, etc., etc.

DISQUES GRAMOPHONE: Les Revellers. *Dinah, The buth of the blues. Hallelujah, Lucky day Mary lou, Talking to the mon* ; Jack Smith : *Blue Skyes, Me and my shadow, Feeling Kind O'blue*, etc., etc.

La Peinture.

EXPOSITIONS DU « GROUPE LIBRE » ET « FRED BOISSONNAS »

L'apathie marseillaise est actuellement secouée par l'effort de quelques jeunes hommes. La chose vaut d'être notée. Après le salon des « Taches d'Encre » et toujours dans le local de « *La vie Marseillaise* », le « Groupe Libre » ouvre ses portes.

Héraut, Béraud, Bouisson, S'tick, P. Double, Eller y produisent des œuvres intéressantes.

Toutefois, disons tout de suite que des expositions de cet ordre devraient réunir des tendances et des recherches de même nature, et non des motifs n'ayant entre eux aucun lien de sympathie.

Cette manifestation est cependant plein d'intérêt car elle signale le talent d'Héraut. Cet artiste pour lequel la peinture n'est qu'un moyen d'expression psychologique a certes encore à faire pour dégager sa personnalité et des influences et des conseils qui la paralysent, sa technique devra également être reçue, mais telles quelles, ses toiles me touchent infiniment. En dépit de certaines gaucheries de métier, elles parviennent à une intensité psychique et poétique très émouvante. Elles laissent transparaître le drame d'une inquiétude qui essaye de se localiser. Lorsque la fièvre atteint son paroxisme, de beaux volumes de tendresse et de sympathie se placent entre le peintre et son motif et ce sont eux qui se fixent sur la toile. Aux heures calmes, de belles femmes et des visages aux formes de pensée — dont la technique rappelle étrangement les peintures sur bois de la décadence égyptienne vers le IIe siècle de notre ère — caressent ses abattements.

Toutefois, qu'Héraut ne s'y trompe pas, sa production actuelle, pour intéressante qu'elle soit ne parvient cependant pas encore à la peinture véritable.

Les toiles de Bouisson sont au point de vue pictural les meilleures de l'exposition, mais je n'aime pas l'esprit dont elles sont animées. Je les trouve bien construites, mais quelque chose me choque en elles, elles me semblent pauvres de vie affective ; peut-être ai-je tort, car elles représentent un effort de réalisation indéniable.

S'tick et Bérard sont amusants, Double et Eller plaisent à certains de mes amis.

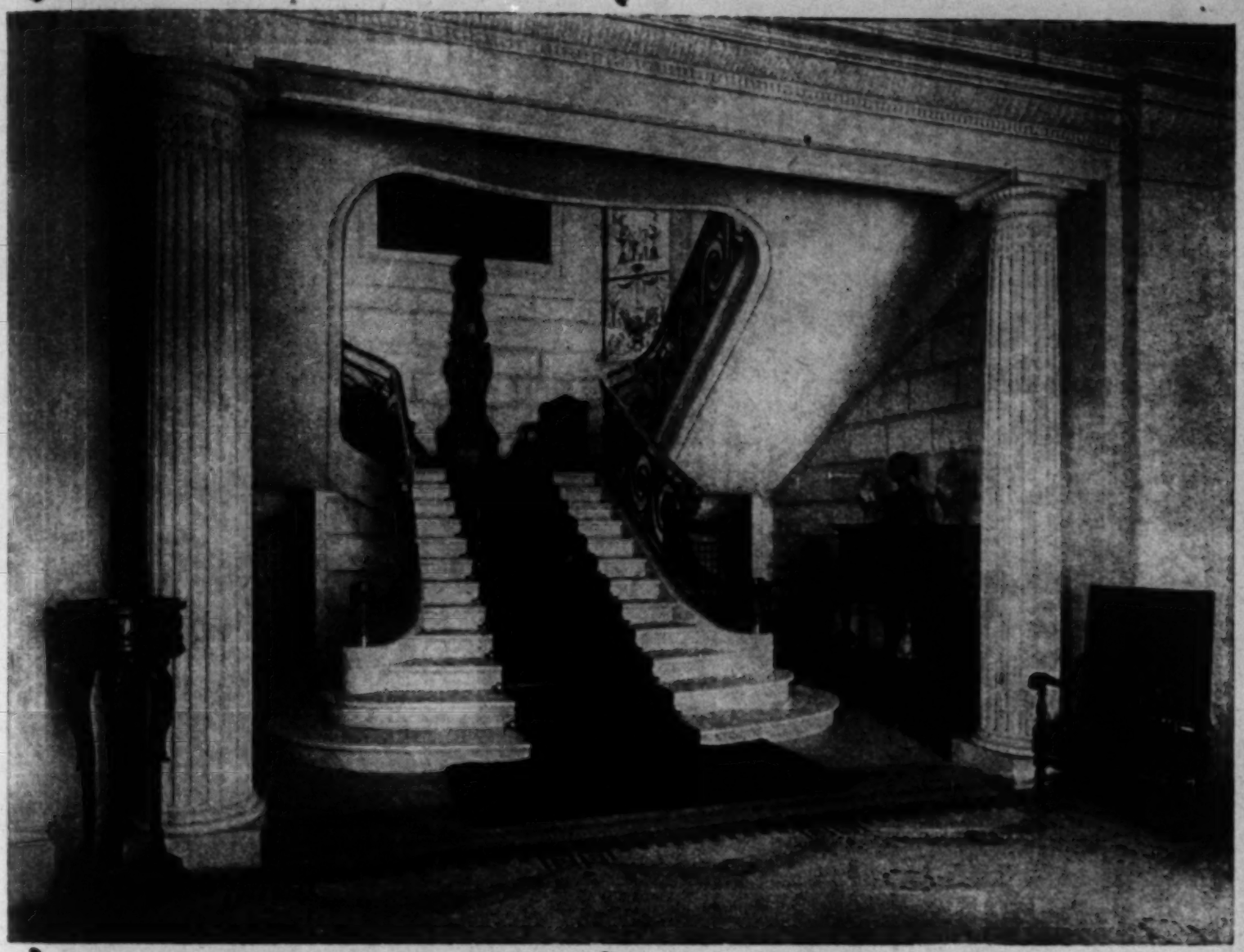
*
* *

Galerie Detaille, exposition Fred Boissonnas; un ensemble de magnifiques photographies prises lors de divers voyages en Grèce et dont certaines sont des documents archéologiques de premier ordre. Elles ont été composées et prises avec un goût et une technique qui témoignent d'une culture artistique des plus intéressantes.

Jean MALAN.

P.-S. — Une exposition de peinture doit avoir lieu dans une galerie où l'on a coutume de n'en point voir. Chez Lambert, rue Paradis, deuxième quinzaine de février, les amateurs trouveront des toiles et aquarelles de MM. Marquet, Signac et Vivès-Apy.

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION



45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**
La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **75 Millions** entièrement versés

Réserves : 30.450.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

COIFFEUR POUR HOMMES DUPONT

16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)

GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

high life tailor

Rue Noailles
MARSEILLE

Costumes pour Hommes
et pour Dames

MAISON DE PREMIER ORDRE

Voici enfin une manifestation qui honorera notre ville et nous distraira de notre marasme.

J. M.

Le Cinéma.

Il faudrait regarder *Métropolis* dans un état de réceptivité particulière qui ne permet plus, dès lors, que la vision de quelques images, car l'insistance devient « douloureuse ». Devant une tel'e œuvre, il n'est plus que s'incliner très bas, puisqu'elle dépasse l'entendement ordinaire. La commenter, c'est la trahir, car c'est la décomposition image par image qu'il faudrait transcrire, et ce serait encore faiblesse.

Rien n'a été fait au-dessus, par son auteur lui-même. Il semble qu'il y ait à composer une telle œuvre de quoi « user » une existence, et si Fritz Lang y a résisté, comment se surpassera-t-il, et que nous réserve l'aven'r d'un tel surhomme ? Car *Métropolis*, s'il est une des formes « terrifiantes » du « cinéma » (et ce terme générique ne lui convient plus, car il faudrait en inventer un) sombrera dans l'oubli, qu'on le veuille ou non, et cette œuvre mériterait l'instauration d'une cinémathèque. Ses fragments seraient alors « dispensés » à une élite, et commentés. Et ce serait la seule façon de se « dévouer » à ses images dont aucune n'est faible et dont on ne sait plus distinguer si la maîtrise qui les fit naître tient de la folie ou de la plus profonde sagesse. Nos commentaires fussent-ils les plus mauvais de ceux que nous avons connus, qu'on veuille bien leur être indulgent. C'est avec notre cœur, avec nos nerfs, que nous écrivons. Il ne nous est pas arrivé, une seule fois, de pénétrer dans la salle de l'Aubert-Palace sans avoir souhaité nous désenchanter. Hélas, (ou tant mieux), cela ne nous fut jamais possible. Admirons profondément les critiques qui dès la première vision de l'ouvrage, surent découvrir ses beautés, les évaluer en des phrases parfaites, mais plaignons-les s'ils ne l'ont pas revu. Nos visions ne peuvent plus se compter, et pourtant nous avouons sans honte que nous ne sommes pas encore maître de notre sujet. Hommages donc aux commentaires américains qui décrétèrent qu'avant dix ans on ne verrait plus d'œuvre de telle envergure. Anticipation remarquable qu'il faut souligner et qui honore leurs auteurs. De la part des maîtres du marché mondial cinégraphique, l'aveu est grave. En effet, comment ne pas se résigner, au hasard des images, et quelle que soit la révolte provoquée par leur perfection, à ne pas les enregistrer avec béatitude ? Qu'il s'agisse de la ville « Métropolis », même si les sous-titres défendent qu'il y ait anticipation, et que du domaine de la physique il soit possible de l'édifier, on ne sait plus s'il s'agit de maquettes. Il faut regarder

et c'est une cité apocalyptique, celle de demain peut-être. Ceux qui l'ont construite, les sous-terriens, transpirent du parti-pris de l'auteur. Leurs premiers rangs sous la calotte, tête rasée, ne présentent qu'orei les en éventail, sous des nuques douloureuses. Il n'est pas de pires bagnards, et ce condensé de misère étreint le cœur. Leur descente aux catacombes pour y communier dans la ferveur de Maria est faite d'un pas d'automates qui a de quoi irriter aux premières secondes, alors que les dernières nous convainquent qu'il n'y avait que cela à faire. Vraiment, Fritz Lang a inventé pour notre œil des « Misérables » qu'il sera difficile d'égaler. Il est d'ailleurs matériellement impossible de commenter tout *Métropolis*. Prendre quelques scènes, oublier résolument les autres, et trahir tout l'ensemble. Un seul rêve, peut-être : être propriétaire du film, avoir un appareil de projection, présenter 50 mètres, s'arrêter aux visions intenses, recommencer, établir des commentaires comme un devoir, avec ferveur. Besogne stérile et utopique. Rappelons-nous longtemps la vision du « Yoshiwara ». Quelle maîtrise! Disons de l'interprétation que sa perfection est affolante, et mettons au-dessus de tout Brigitte Helm, une débutante dont l'exécution a dépassé tout ce qui a été fait jusqu'ici. Ce n'est pas sans appréhension que nous avons lu son nom dans la distribution d'un nouveau film. Que pourra-t-elle nous montrer après *Métropolis* où son art tient de la sorcellerie ? Il ne fut pas d'héroïne plus pure en tant que Maria la sainte, mais que dire de la « gouge », de sa danse qui est un paroxysme de sensualité sans qu'on y puisse relever un geste impur. Muée en homme machine, son apparition à Joh Fredersen est une « terreur ». Une main qui remonte les hanches, une ondulation ophidienne, des yeux glauques, c'est de la viscosité. Ses mains, ses bras tout au long du film, ont été matière plastique pour Fritz Lang. Mains en offrande, mains de lumière, mains de ténèbres et de folie pour conduire à la révolte les brutes misérables. Vraiment, tout cela nous dépasse. Qu'on nous en excuse puisque nous avouons notre impuissance. Qu'il nous soit permis pourtant de rendre hommage au jeune chef d'orchestre de l'Aubert-Palace, M. Ernest Marion, qui, au prix d'une vision, a créé l'adaptation qu'on connaît. Envoûtement encore de l'ouvrage, Ernest Marion, dont le talent est grand, l'a commenté avec son cœur et ses nerfs, et la réussite est impressionnante.

Jules ROQUE.

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez
MENELIK
6, Quai de Rive-Neuve, 6

R. C. Marseille 7982

GRAND PRIX
Exposition Nationale Coloniale Marseille 1922

MAGASIN GÉNÉRAL
- 23, Rue Saint-Ferréol et Rue Vacon -

PARFUMERIE - TOILETTE -
GANTERIE - MAROQUINERIE -
AMEUBLEMENT - BIJOUTERIE
LUSTRES & TAPIS - - -

MARSEILLE
Téléph. 19.75

Société d'Alimentation de Provence – Avignon

Saucisson "MIREILLE"

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

LES IMPORTATEURS RÉUNIS

Société Anonyme au Capital de 5 Millions

SUCCURSALE DE MARSEILLE : **14, PLACE DE LA BOURSE**

J. FOMBELLE, ADMINISTRATEUR-DIRECTEUR

IMPORTATION directe de CHARBONS

FRANÇAIS — ALLEMAND — ANGLAIS

Foyer domestique — Industrie — Navigation

TÉLÉPHONES : Colbert 51-42 - Manuel 4-31 - Manuel 11-53 (Entrepôts) - Privé 91-0[illegible]

PAPETERIES NAVARRE

Société Anonyme au Capital de 54 Millions

AGENT DE VENTE :

UNION FRANÇAISE DE PAPETERIES

SOCIÉTÉ COMMERCIALE LAFUMA

SIÈGE SOCIAL : LYON, 52, Avenue de Noailles

André NAVARRE, Ingénieur E.C.P., Directeur général

PAPIERS

Extra-Fins, Fins. Moyens pour Écriture et Impression
Pur Fil Lafuma, Madagascar, Alfas
Couchés, Affiches, Phototype

CARTONS

pour Boîtes Pliantes, Bristols, Cartes Bicolores
Phototypie Couchés

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris

Dépôts Régionaux { à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, rue Delille.
à SAIGON : Établissements DUMAREST, d'Indo-Chine.
à CASABLANCA : S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine.

Agences : Alger, Oran, Tunis, Tananarive, Hanoï, Le Caire, Beyrouth, Jaffa, Smyrne, Jérusalem Constantinople, Athènes, Bucarest.

Lampes "MAZDA"

En vente chez tous les Électriciens

AGENCE : 1, Rue du Théâtre Français

DÉPOT : 59, Rue Saint-Bazile

MARSEILLE

Téléphone 34-06

Conférences.

L'ESTHETIQUE NAVALE — SON EVOLUTION

Reprenant et développant, dans de très grandes proportions, les sujets qu'il avait déjà traités, le 12 février 1926, devant ses collègues de l'Académie de Marine, et, le 11 décembre suivant, à l'Institut Océanographique, M. Georges Philippar, Président des Messageries Maritimes vient, dans une série de conférences qu'il a faites dernièrement à l'Institut Français de Madrid, de parler de l'évolution de l'esthétique navale à travers les âges.

Après avoir, dans un premier exposé, illustré de projections lumineuses, traité de la décoration extérieure des navires depuis l'antiquité jusqu'au début du XIX[e] siècle, période considérable pendant laquelle les coques et les voilures furent l'objet d'un souci artistique très remarquable, qui alla, sous Louis XIV, jusqu'à donner de vrais chefs-d'œuvre d'art décoratif maritime, M. Philippar, dans un second exposé, montra le XIX[e] siècle tout occupé d'appliquer à la navigation les découvertes des savants du siècle précédent.

Sous l'influence de la propulsion à la vapeur, l'esthétique navale subit une transformation profonde. Les coques, devenues métalliques et dépourvues de voiles et de rames, ne supportent plus les enjolivements extérieurs, mais la concurrence entre les jeunes Compagnies de navigation, nées en grand nombre, exige des armateurs des efforts sans cesse renouvelés pour attirer les passagers par des améliorations constantes dans les cabines et locaux communs. Un art décoratif nouveau naît, à l'intérieur des navires cette fois, qui semble atteindre son apogée au XX[e] siècle, époque dont parla M. Philippar au cours de sa conférence terminale.

De remarquables vues intérieures et extérieures des paquebots les plus récents, choisis parmi les flottes étrangères et française, projetées à l'écran ainsi que deux films relatifs à la construction d'un paquebot et à la vie à bord de nos jours, complétaient cette documentation fort intéressante dont M. Philippar au cours de commentaires fourmillant de vues personnelles très remarqués, exposa toute la philosophie profonde, pour le plus grand intérêt de l'auditoire qu'il laissa sous le charme de tant d'érudition mise au service d'un talent de conférencier bien connu déjà.

Ajoutons que M. Georges Philippar, au cours de conférences qu'il va faire ces jours-ci à Lisbonne, à la célèbre Université de Coimbre, à Porto, puis à Saint-Sébastien, parlera à nouveau de la décoration des navires.

Échos.

CONFERENCES DE LA SOCIETE LES CONFERENCES

Publiées intégralement et en exclusivité par la *Revue Hebdomadaire* à partir du 23 Janvier et durant 3 mois consécutifs.

I. — *LES HOMMES DE LA REVOLUTION*

Par Louis MADELIN de l'Académie Française

I. « La Fayette et les illusions ».
II. « Mirabeau, ou le Révolutionnaire malgré lui ».
III. « Une assemblée d'idéologues : La Constituante ».
IV. « Talleyrand révolutionnaire ».
V. « Les Girondins et Madame Roland ».
VI. « Danton et ses ams ».
VII. « Robespierre et ses amis ».
VIII. « Les soldats de la Nation ».
IX. « Les précurseurs du Directoire : Les Thermidoriens ».
X. « L'oracle de la Révolution : l'Abbé Sieyès ».

II. — *HIER ET AUJOURD'HUI*

Comte de ant-Aulaire, ambassadeur de France. — « *La France et le problème de la paix* ».

M. Edouard Robert, lazariste. — « Nos missions à Madagescar ».

M. Tristan Derème. — « La Poésie à l'ombre de la Tour Eiffel ».

M. Paul Chack. — L'héroïsme de la Marine française : *Nos sous-marins pendant la guerre* ».

M. André Bellessort. — « *L'Américanisme en France* ».

M. Francis de Croisset. — « *Robert de Flers* »

III. — *LORD BYRON*

Par André MAUROIS

I. « Enfance et adolescence de Lord Byron ».
II. « Gloire littéraire, échec sentimental ».
III. « La période de *Don Juan* ».
IV. « La Grèce. « Le pélerin de l'Eternité ».

Des abonnements de 3 mois peuvent être souscrits pour cette série de conférences au prix de 25 francs.

ELECTION ACADEMIQUE

Nous sommes heureux de signaler, malgré le retard que notre périodicité impose l'élection à l'Académie de Marseille de notre concitoyen M. Henri Bertrand, dont à plusieurs reprises nous avons relaté les succès de conférencier. Ce causeur et cet érudit avait sa place tout indiquée parmi les fins esprits et es hommes de science que groupe, rue Thiers, l'Académie de notre ville. M. Henri Bertrand est, on le sait, avec M. Emile Ripert l'un des animateurs de la Société des *Amis des Lettres* si vivante et prospère et qui entretient dans la bourgeoisie marseillaise le goût des lettres et des arts. Nous lui présentons tous nos compliments.

ELECTIONS CONSULAIRES

C'est avec un vif plaisir que nous saluons l'élection de M. Edgard David à la Présidence de la Chambre de Commerce, où il succède à M. Rastoin. Le nouveau président accueilli avec grande faveur, jouit de la plus flatteuse réputation d'activité et de courtoisie. De même nous adressons nos félicitations à MM. Georges Brenier et Maurice Hubert, tous deux élus vice-présidents de la Chambre de Commerce. M. Mau-

:: MARSEILLE ::

TÉLÉPHONE : 2.01

R. C, 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur - -

Appartements Confort Moderne = *Terrasses et Jardins Magnifiques*

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, Rue Cannebière. 66

Même Maison : **GRAND CAFÉ GLACIER**, Charles BORY, Propriétaire

MARSEILLE - Cannebière

Tout premier ordre
Situation la plus Centrale au Midi

Toutes Chambres avec Eau courante
Cabinets de Toilette
ou Salles de Bains

Téléph. urbain et inter
dans chaque chambre

Télégr. LOUVRE-PAIX
Téléph. 18.

HOTEL LOUVRE & PAIX
RESTAURANT

The Leading and Best known Hotel in Marseilles

Most Centrally Situated in the Cannebiere
Southern Aspect

All Bedrooms provided with
Running Water or with Bathroom
and Lavatory attached.
Phones in all Rooms for Local or Trunk calls.

MARSEILLES - Cannebière

Automobilistes ! visitez LES BAUX

Provence Romaine et Moyennageuse

HOSTELLERIE DE LA REINE JEANNE

Pavillon de la Reine Jeanne

20 CHAMBRES
meublées à n uf

Restaurant
Terrasses
Pergola
Tea Room
Garages

Directeur-Propriétaire :
DUMAS

Cuisine Provençale
Grands Crus de Provence

L. ÉCHENARD, owner. Late Gal manager, Ritz Carlton, Londres et Paris.

rice Hubert était précédemment trésorier. M. Georges Brenier était déjà vice-président. Le suffrage renouvelé des membres de la Chambre de Commerce doit leur être un éloquent témoignage d'estime.

ACADEMIE DE MUSIQUE

Cet intéressant groupement, qui compte dans son corps enseignant des personnalités telles que Mmes E. Marion, Adry Dumortier, Jean Dumortier, Benveniste, Gerulf, Cassonne, nous conviait, le jeudi 26 Janvier à son concert d'inauguration, en la salle Carbonel. Nous avons pu y applaudir des élèves formés par un enseignement rationnel et synthétique, en voie de devenir non des machines plus ou moins rapides, mais des artistes capables de comprende, de sentir et de réaliser la pensée des Maîtres « Le Baiser » de Th, de Bauvile, clôturait cette intéressante séance. Nos félicitations.

Mlle Madeleine Pras-Bellaclas a exposé du 2 au 14 Janvier, à la maison des Arts, un ensemble de gouaches, gravures sur bois, desseins et reliures d'art qui témoigne d'un sens décoratif et d'une culture littéraire très agréable. Nous avons goûté en particulier ses bois gravés et ses reliures.

Quant aux toiles, nous aimerions à revoir ce peintre, les peintures de son exposition, bien que charmantes, ne permettant pas de le juger.

NECROLOGIE

Nous avons appris avec douleur la mort de M. Ferdinand Rey qui fut si longtemps chef d'orchestre de notre Opéra et qui était le père de Gabriel Rey le violoniste concertiste qui forme avec Audoli et Duchond un trio si justement réputé. Le défunt était l'un des hommes les plus connus et les plus aimés de la ville. Tous ceux qui pendant quarante ans l'ont vu brandir sa baguette avec la fougue que l'on sait l'ont accompagné au cimetière en très grand nombre. Nous nous joignons à ses amis pour regretter sa disparition prématurée et exprimer a son fils nos sincères condoléances.

Cette Revue est imprimée sur papier Alfa des Papeteries Navarre. (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »)

BELLE JARDINIERE

2, Rue du Pont-Neuf — PARIS

La Maison qui a créé l'industrie du Vêtement tout fait et qui l'a portée à son plus haut degré de perfection.

Succursale à Marseille

6, 8, 10, Rue Saint-Ferréol

TOUS LES VÊTEMENTS tout fait et sur mesure

Pour tous les âges - Toutes les professions et toutes les circonstances.

A NICE

REFLETS D'ART

La vie de Nice a des exigences implacables. Le même besoin physio-psychologique qui plonge les Niçois dans une absence totale de toute gestion intellectuelle pendant près de six mois de l'année, les pousse, en ce moment, avec une ardeur agitée, à de véritables excès. De toutes parts, et sans arrêt, concerts, expositions, conférences, inaugurations. Et certains cerveaux indigènes, peu formés aux sélections, s'imaginent vivre de l'ardente vie de l'esprit en se précipitant dans tous les cercles, dans tous les athénées, dans toutes les salles chauffées. D'aucuns en attrapent, paraît-il, une grippe infectieuse qu'ils soignent en fin de saison. C'est ce qui nous vaudrait la clôture obligatoire de toute manifestation artistique...

Mais que dire dans un pays où les artistes de tous ordres sont sous la surveillance et la dépendance d'hommes notablement inférieurs et qui sont : les uns d'une commission parce que critiques d'art attachés aux « quotidiens niçois », les autres : inspecteurs des Beaux-Arts, ou directeurs de musée ; c'est-à-dire titulaires d'une fonction chimérique qui permet, à tout prix, de décrocher un « ruban », quand on est incapable de faire un bon tableau ou un bon article de journal. Il vaut mieux ne pas remuer ces dessous sélects de Nice. Je me bornerai à donner, comme à la saison dernière, quelques reflets.

THÉATRES. — L'Opéra, qui a, cette année, le monopole du drame et de l'opéra-comique, nous a promis un programme éblouissant. Les grandes reprises: *Siegfried*, *Tannhaüser*, *Sigurd*, *Lohengrin*, *Le Roi d'Ys*, *L'attaque du Moulin*, *Marouf*, *Iris*, etc... Des créations à Nice : *La fille du Far-West*, *Boris Godounow*, *Le Prince Igor*, *Sadko*. Espérons pouvoir féliciter M. Paul Cervières, directeur artistique, d'avoir tenu parole.

Ont déjà passé : *Lohengrin*, avec la mention passable. Le journalisme vulgaire qui opère sans trêve, a trouvé parfait. La majesté fulgurante de cette musique wagnérienne nécessite sur la scène une cohésion d'intelligences au-dessus de la moyenne. Car pour traduire un drame au caractère, sacré, mystérieux, et pourtant accessible à tous, il faut un style, des flots de santé, une puissance de volonté qui existent difficilement dans les troupes habituelles. *Le Prince Igor*, avec la troupe de l'opéra russe et une excellente interprétation musical du talent majes-

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE -:- LINOLÉUM -:- TOILES CIRÉES

CHABERT & Cie

Maison fondée en 1827

30, Rue de Rome — MARSEILLE

Chèques Postaux 77-71 — TÉLÉPHONE 27-80

Balais, Brosses, Plumeaux - Paillassons, Stores

CONFECTION ET POSE - PRIX FIXE

AMBULANCES AUTOMOBILES

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

1, Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse — MARSEILLE

Teléphone : MANUEL 618 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - Chauffage Central

Compagnie d'Assurances

"LE SECOURS"

ACCIDENTS - INCENDIE - VIE - VOL

Agences à Marseille { *42, Rue Paradis, — Tél. 76-72* / *56, Rue Grignan — Tél. 23-63.*

HUILERIES DARIER DE ROUFFIO

MAISON FONDÉE EN 1850

Siège Social : 8, Rue Cherchell, MARSEILLE

HUILE d'Arachide Extra Surfine Raffinée « DELTA »

GRAISSE VÉGÉTALE « DELTALOSE »

SAVONS supérieurs { LA PIPE / LE TRÈFLE / BRUN EXTRA DARIER

TOURTEAUX « Le Croissant et L'Étoile »

MAGASINS L. DEWACHTER Jne

VETEMENTS

2, Boulevard Dugommier, MARSEILLE

Vieille Maison Centenaire (1823)

PASCAL

sa BOUILLABAISSE... ses METS PROVENÇAUX

27, Place Thiars, 27, Quartier Rue Neuve. — MARSEILLE

Octave LAMBERT-PASCAL

Propriétaire

Téléph. Urb. et Int. 20.76

Prix très modérés

CHARBONS Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE ✻ Tél. Colbert 85-09

FLEUR DE PROVENCE PARFUM DISCRET DE

JOLET 1, Rue de Rome - Tel. 77-48 - MARSEILLE

tueux de Borodine, la plainte impressionnante d'un peuple qui souffre et qui se courbe sous le joug. Sur la scène : des éléments médiocres. Les chœurs seuls furent impeccables et apportèrent le mouvement, la vie, la couleur propres à cette partie de l'art russe. *Le Roi d'Ys*, cette belle œuvre musicale du siècle dernier, au style élevé. L'orchestre a interprété avec mesure et expression le lyrisme de Lalo et les impressions de vie profonde et harmonieuse qui s'en dégage.

CONFÉRENCES. — *L'Academia Nissarda :* « Souvenirs du Général Hoche à Nice », par M. G. Doublet. Documentation inédite. — « Les Corsaires Niçois », par M. Genari, ancien bâtonnier. Causerie fort intéressante, voire amusante, l'aridité documentaire étant masquée par la joviale finesse du conférencier et sa vision poétique des choses.

A l'Artistique : « Les grands souvenirs de l'Elysée », par Marc Varenne, évoqués avec esprit par le critique littéraire et l'historien. — « La Responsabilité du Romancier », par François Mauria. A la réflexion entendue à la sortie : « quel sermon il nous a fait ! » je réponds : conférence d'une haute tenue morale où l'esprit religieux ne bannit aucune aspiration intellectuelle sensée. — « Les Illusions du Théâtre », Henri Bidou. Compare la fiction du théâtre à celle du rêve et démontre que le théâtre, loin de refléter les mœurs du temps, nous apporte leur complément.

MUSIQUE. — Des concerts un peu partout : à l'Association Beethoven, à l'Artistique, au Nouveau Casino. Mais Nice, qui est maintenant privée des concerts classiques de la Jetée, n'arrive pas à satisfaire les amateurs de musique pure. Monte-Carlo est à deux pas avec ses concerts célèbres où le nombre et la qualité des musiciens constitue un orchestre impeccable dirigé tour à tour par les plus grands chefs européens, permettant, sans déception, de se retremper aux plus hautes conceptions musicales.

Après Iturbi, Cortot, qui est à l'heure actuelle, l'artiste le plus indiqué pour traduire le génie douloureux, la poésie maladive de Chopin, nous en a donné un récital dont la 2e partie était consacrée à Shumann. C'est tout le Romantisme, avec ses élans, que Cortot a su faire vibrer sur le clavier avec une ferveur et une piété qui ont fait couler des larmes.

CINÉMA. — Dix-sept cinémas à Nice ! M. Pérès n'a plus le seul monopole du beau film. En ce moment passe au Rialto : *Le Magicien* de Rex-Ingram, entièrement réalisé à Nice : « L'Hollywood du Vieux Continent ».

Charles BARZEL.

A ALGER

Sous la direction de M. Gabriel AUDISIO, 10, rue de Richelieu, ALGER, à qui les publications d'Algérie (pour échange et compte-rendus) doivent être adressées.

Janvier, février, voici la belle saison du tourisme où la blanche Alger (mais l'est-elle encore?) cette ville dont André Gide envie les habitants, reçoit les grands navires et les nobles visiteurs. Henry de Montherlant s'y installe pour un assez long séjour, prouvant bien la nature de ses sentiments pour ce rivage méditerranéen. Jules Romains, quand paraîtront ces lignes, y aura fait une conférence. M. Bernard Lecache y parle des pogroms aux groupements israélites. M. Fament s'y promène avec grâce. Le peintre Launois y travaille...

Sans compter les personnalités littéraires ou artistiques qui se sont manifestées en public : les pianistes Walter Rummel, Lazare Lévy, Reuschel ; la violoniste Noëla Cousin ; la cantatrice Berthe Erza dont l'admirable talent et la beauté sculpturale firent merveille dans un second récital où Glück nous pénétra de la plus vive émotion.

Les expositions se succèdent : une des mieux remarquées fut celle de Madame Belmonte, d'Oran. Les spectacles sont en plein épanouissement avec une reprise brillante de *Pelléas et Mélisande*, — des séances suivies par la foule, du théâtre russe du Coq d'Or. — la revue nègre des Black Follies d'où se détachaient l'étonnant Douglas et Misse Arabella.

La littérature est prospère : le grand prix de l'Algérie a été attribué sans encombre à un manuscrit de M. Charles Courtin, auteur sympathiquement apprécié du public colonial. La revue *Afrique* a pris une courageuse position dans l'offensive contre Paul Valéry. M. Alazard a fait, devant un auditoire en grande partie scolaire, une conférence sur Léonard de Vinci qui s'adressait en vérité à l'élite la plus choisie. Comme on voit la saison est à marée haute.

Se distinguant dans cette activité apparaît le salon d'art belge organisé par M. Piérard, député de Mons, auteur d'un livre fort connu sur la vie de Van Gogh. Ce salon, composé d'une manière très éclectique, peut-être un peu trop sage, groupe un lot très intéressant de peintres belges contemporains. La leçon qui s'en dégage est que toute cette peinture est nettement à l'école des salons parisiens et semble assez dépourvue du caractère national que M. Piérard mit en lumière dans une remarquable

conférence qui eut l'audace couronnée de succès de faire en une heure une synthèse de l'art belge à travers les âges. Par contre nous savons tout ce que la poésie française, européenne, doit au grand Verhaeren dont M. Piérard dans une autre causerie, dont l'objet limité accroissait les vertus et la portée, nous parla en termes chaleureux, à la hauteur de cet illustre disparu.

Je voudrais enfin entourer de quelques commentaires les séances du quatuor Vandelle. Ces musiciens se sont dévoués à la propagation des œuvres des compositeurs modernes qu'ils aiment et connaissent amicalement. N'est-ce pas un peu pour eux que Milhaud écrivit ce quatuor qu'ils jouèrent l'an dernier ? Ce qui nous donne toute garantie sur l'esprit de leurs exécutions. Ils font du travail utile, et, disons-le, désintéressé. Le public d'Alger connaîtrait-il sans eux des œuvres comme le quatuor de Tailleferre, les petites pièces de Strawinsky ? On aurait tort de chercher en ces artistes des virtuoses et ce serait mal reconnaître leur zèle que de se montrer délicats sur leurs coups d'archets. Ce n'est pas ce que nous attendons d'eux, car en vérité il faut avouer qu'on est un peu las des trop brillants et souvent trop faciles succès de tant de virtuoses qui rééditent sans cesse les mêmes tours de trapèze sans faire avancer d'un pas la culture musicale d'une province. Des gens comme « les Vandelle » sont précieux et méritent notre gratitude. Sans pompe ils se dévouent à leur culte, dans l'atmosphère de réunions de bon ton pour des amateurs de bonne volonté. M. Romuald Vandelle accompagne les séances de commentaires qui visent moins à disserter sur l'art, à susciter la contradiction, qu'à créer, de bonne foi, une ambiance favorable à des œuvres inouïes, à communiquer les dispositions ferventes des artistes à leur cercle. Il faut se persuader qu'en tout temps ce sont de pareils « amateurs » qui ont rendu à l'art vivant les services les plus efficaces. Pour quoi les Vandelle sont dignes d'une sympathie accueillante, dénuée d'arrières-pensées ; et je pense qu'à très peu près tous leurs auditeurs la leur ont accordée.

G. A.

La véritable Bouillabaisse de Marseille
est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

Un chauffeur averti en vaut **DEUX...**

Un chauffeur averti est celui qui emploie

L'Huile VIT'OIL

La grande Marque Française

TASSO Frères - Marseille

HUILES MINÉRALES

pour tous graissages industriels

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

Adaptations

Les quatre premiers films que j'ai réalisés, furent conçus d'après des thèmes spécialement écrits pour l'écran. Les deux derniers sont des adaptations, l'une d'un roman, l'autre d'une comédie. Je n'essaierai pas d'expliquer ce changement survenu dans la suite de mes travaux par des théories justificatives... Je n'ai pas changé d'opinion : le cinéma devrait chercher ses propres thèmes ; mais la vogue des « adaptations » dans le monde du film est loin d'être en déclin. Il faut parfois, en attendant mieux, se résigner à l'accepter.

A vrai dire, cette résignation, en ce qui concerne « Un chapeau de paille d'Italie », me fut aussi douce que possible. Entre tant de thèmes de théâtre où l'art des images ne trouve qu'une maigre pâture, celui-là m'avait séduit par diverses qualités qui n'avaient rien à perdre à l'écran : simplicité de l'intrigue, fantaisie des situations ; burlesques des personnages ; mouvement incessant de l'action ; unité de temps enfin, cette loi d'unité qui, seule des trois où se contraint le théâtre classique, puisse être utilement appliquée au film.

« *Un Chapeau de paille d'Italie* » est une comédie écrite par des hommes de théâtre qui savaient admirablement leur métier. L'agencement parfait de leur thème selon l'optique théâtrale m'a longtemps empêché de voir le parti qu'en pouvait tirer l'écran. Il fallait oublier la construction des scènes, l'enchaînement des répliques, sacrifier des effets agencés pour le théâtre et qui, sur l'écran, priivés de leur armature verbale, eussent perdu toute valeur... J'ai fermé le livre, je n'ai voulu me rappeler que l'essentiel, le thème initial.

J'ai voulu rester fidèle à l'esprit de l'œuvre, qui seul, importe et non à sa forme conçue pour la scène. En somme, j'ai tenté d'écrire le scénario de « Un chapeau de paille d'Italie », comme il me semble que ses auteurs l'auraient écrit s'ils avaient connu le cinéma et s'ils avaient voulu faire, de ce sujet charmant, un film au lieu d'une pièce de théâtre.

Il s'agit, si l'on veut faire œuvre d'auteur cinématographique, non de copier, mais de récréer. C'est ce que, avec l'aide de mes collaborateurs — artisans et techniciens — j'ai tenté de faire.

René CLAIR.

Société des Films ALBATROS

106, Rue de Richelieu, PARIS

Après le succès éclatant d'un chef-d'œuvre de la

COMÉDIE CINÉMATOGRAPHIQUE

Un chapeau de paille d'Italie

Réalisé par René CLAIR, d'après Labiche et M. Michel

ALBATROS

présentera ***trois*** grandes productions :

SOURIS D'HOTEL

d'après Armont et Gerbidon - Réalisation : ADELQUI MILLAR

LA COMTESSE MARIE

d'après Luca de Tena - Réalisation : BENITO PEROJO

et

LES LÈVRES CLOSES

Réalisation de GUSTAVE MOLANDER

LES FILMS « ARMOR »

Concessionnaires pour la FRANCE et l'ALGÉRIE

12, Rue Gaillon, PARIS

Cinéma - Instinct

René Clair me disait récemment : « Des gens comme vous et moi peuvent considérer le cinéma d'un point de vue absolument dépourvu de littérature, parce que nous sommes justement littérateurs. » Ce qui pourrait sembler tout d'abord paradoxal, s'explique sans effort. Il est certain que celui qui distribue également ses aptitudes sur deux points différents finit par savoir exactement ce qui convient à chacun de ces points, alors que l'artiste qui s'écoule par un seul robinet, mêle dans cette évacuation des éléments épars, dissemblables contradictoires. Quand René Clair écrit *Adams*, il fait un roman. Quand il tourne « un chapeau de paille d'Italie », encore que ce soit là l'adaptation d'une œuvre théâtrale, il en fait un *vrai* film. Mais Jean Epstein, littérateur qui a le tort de ne pas écrire de livres, embarque son talent lettré sur les images syncopées de « la glace à trois faces » et réussit un film qui est tout sauf du cinéma.

En Amérique, les metteurs en scène n'ont jamais lu Eshyle ou même Paul Morand, ce qui les a sans doute privés de grandes joies, mais cela leur permet de faire du cinéma qui en soit. En France, où l'on a encore, malgré les remarquables preuves d'incompréhension cinématographique fournies par 50 millions de Français, la prétention dans certains milieux d'y comprendre quelque chose, les hommes qui s'occupent de cinéma se piquent d'érudition, ce qui est encore plus dangereux que de se piquer à la morphine. Et le résultat est joli : une cacophonie visuelle (c'est une façon de parler, la photo est si mauvaise qu'on ne voit rien) ou des essais de chimie et de montage conçus uniquement par un raisonnement littéraire (rien ne ressemble plus à un alexandrin d'Hugo ou à un octosyllabique de Sully Prudhomme, que les surimpressions d'un Epstein et le flou d'un L'Herbier), s'efforcent de cacher la pitoyable médiocrité de la réalisation. Des hommes comme Malcolm St Clair, William Seater, Sam Taylor, John Ford,

La Société des Films Charles Dullin

22, Rue de Vintimille, PARIS — Tél. : Central 20-21

présente

MALDONE

CHARLES DULLIN

Réalisation de
JEAN GRÉMILLON

Scénario de
ALEXANDRE ARNOUX

Prise de vue de GEORGES PÉRINAL

sont des rustres grandis à l'abri des studios. Ils charriaient dans le temps des poutres : ils font aujourd'hui des films admirables.

Et voyez la Russie. N'est-ce pas le triomphe et l'avènement des grandes masses incultes, instinctives et sympathiques qui a permis de réaliser ces chefs-d'œuvre : *Kniaz Potemkine* et *la Mère* ?

Le cinéma, c'est l'instinct et ce sont les sens. Le cinéma n'a rien à voir avec l'intelligence et la culture. Et cette « civilisation latine » de laquelle demain le monde rejettera les haillons grimaçants, cette civilisation latine, dont l'intelligence remarquable nous a donné — pensez-donc, les chansons de Mayol, Valencia, Mussolini, Anatole France et le Père la colique — est beaucoup trop intelligente pour les « movies ». Les latins confondront toujours littérature et cinéma. Ils ne comprendront jamais le cinéma de « *Trois Sublimes Canailles*, *Picratt chez les Cachalots*, *Pour l'Amour du Ciel*, *Kniaz Potemkine*, *la Mère*, *Docteur Mabuse*, *Nosferatu le Vampire*, *Squibs gagne la coupe de Calcutta*, *Entr'Acte*, *la Caverne Infernale*, *la P'tite Lilie*, œuvres anglo-saxonnes, soviétiques ou *jeunes*, ce qui revient au même. La grande maladie incurable de la Latinité, c'est la *vieillesse*, autre forme de la littérature, fieffée ennemie de l'instinct. Qu'on chasse donc du Cinéma ces hommes de lettres ratés, qui, parce qu'ils sont incapables d'écrire un roman, vidangent leur littérature impuissante dans les films.

Qu'on applaudisse ceux qui savent, même s'ils sont peintres, pianistes, balayeurs, pickpockets, voire littérateurs, mettre dans des films ce qui convient spécifiquement à des films...

Vive le Cinéma, instinct comme l'amour.

Edmond GREVILLE.

Les Films JEAN EPSTEIN

ont réalisé

1926 MAUPRAT
d'après le roman de Georges Sand.

Édition : Sélection Maurice Rouhier.
Vente : Cie Universelle Cinématographique.

1927 SIX ET DEMI - ONZE
d'après le scénario de Marie Epstein.

Édition et Vente : Cie Universelle Cinématographique.

La Glace à Trois Faces
d'après le conte de Paul Morand.

14 semaines d"exclusivité au Studio des Ursulines.

et réalisent

1928 LA CHUTE DE LA MAISON USHER
d'après EDGAR A. POË

Interprété par Marguerite GANCE
Jean DEBUCOURT
et Charles LAMY

Les Films de JEAN EPSTEIN

126, Rue de Provence — Tél. : Louvre 55-37

A MARSEILLE

Urbanisme.

URBANISME ET CIRCULATION

III

Nous faisions allusion à la caducité de notre système de communications, rues, boulevards et routes et nous parlions des dangers qu'y créait l'irruption de la vie moderne avec ses voitures à grande vitesse et ses moyens de transport que l'industrie multiplie. Il suffirait de lire dans les journaux, surtout ces temps derniers la rubrique *accidents* pour se convaincre de la profonde exactitude de nos propos.

Routes et avenues datent d'au moins soixante ans, du temps où Cora Pearl descendait l'avenue du Bois en équipage et maintenant nos élégantes dans leur Delage ou leur Voisin doublent sans effort et dans le plus grand silence un pur-sang rapide au galop, sans parler des recordmen et de leur 318 kilomètres à l'heure. Est-ce à dire, pour écouter les gens sages qu'en vertu de certaines lois physiologiques on doive accorder les vitesses au rythme de nos organes, etc., etc., laissons dire les gens sages dont la logique est trop pure pour être écoutée et ne nous opposons pas aux lois du mouvement, d'un certain dynamisme qui est la vie même en lutte contre la matière suivant les vouloirs de l'esprit. Il s'agit seulement de faire place, de discipliner, de prévoir.

Nous avons étudié — de façon hâtive (car ces questions mériteraient des examens minutieux) le cas des rues affairées, voyons comment on pourrait améliorer les avenues. Là encore la solution est dans un déblaiement rationnel. Il est certain, et cela se pratique, que le filtrage des véhicules, le déroutement des poids lourds vers les voies suburbaines, allège la circulation mais cela est déjà bien insuffisant on le voit. Que va proposer l'urbaniste ?

Tout d'abord la scission de l'avenue en deux courants de sens contraires et cela non théoriquement comme les règlements de voirie l'imposent déjà partout, mais bien en fait, soit par l'établissement de refuges à peu de distance, soit par la création d'une allée et d'une contre allée nettement séparées sur toute la longueur d'une section, de croisement en croisement, par une plate bande en trottoir propice aux piétons. Cela s'est fait déjà à Paris pour certain boulevard ; on aurait pu adopter ce mode

lorsqu'on a élargi la chaussée aux Allées de Meilhan : il suffisait alors de conserver la rangée d'arbres médiane et de supprimer la rangée latérale à la Vieille Faculté, la percée se serait faite au monument des Mobiles qu'il fallait reporter en arrière. C'est le projet qu'ont présenté les architectes et qui fut écarté pour des raisons de perspective... Mais ce qui ne s'est pas fait pour la Canebière prolongée pourra s'appliquer à toute avenue future.

On peut aussi accroître l'intensité de la circulation en supprimant les arrêts pour le passage des piétons, il suffira d'établir des galeries souterraines transversales qui d'ailleurs se prêteraient à une utilisation immédiate pour le commerce, boutiques, vitrines, publicité, sans compter les salons de décrottage et les urinoirs, ce qui permettrait enfin l'accession des femmes aux commodités gratuites en attendant qu'elles aient le droit de vote. Pourquoi ne pas songer aussi aux passerelles qui supprimeraient pour beaucoup l'angoisse de certains transbordements. Ceci pour la chaussée, mais il est possible d'améliorer les trottoirs pour la facilité du piéton. Qu'attend-on pour supprimer ces squelettes d'arbres qui dans certaines rues ne subsistent que comme une parodie douloureuse de l'espèce et feraient douter de la nature.

Et ces vespasiennes, ces kiosques à journaux, ces poteaux pour tramways, ces pylones pour l'éclairage des rues, quand il est si facile de reléguer les premiers soit dans des poste-urinoirs souterrains, comme à la Bourse du Travail où l'essai a réussi parfaitement, soit en placard aux pan-coupés des croisements, soit aux refuges, rond-points ou rotondes d'attentes ; quand on peut remplacer l'éclairage en « grappe » par l'éclairage axial en distribuant les globes lumineux comme s'ils étaient piqués sur un velum et enfin en accrochant le tout ainsi que les fils électriques aux fortes murailles.

D'ailleurs pourquoi ne pas utiliser les potences murales soutenues en porte à faux par des cables comme les bras d'enseignes. Certains murs : ceux du Capitole, de Tabaris, du British-Bar soutiennent bien toute une horlogerie, un système multicolore d'ampoules... En certaines rues de Chine qui ne manquent pas de pittoresque, les enseignes ou oriflammes, portés horizontalement par des hampes, ressemblent à des drapeaux rangés pour une voie glorieuse. Nous pouvons bien remplacer l'étoffe par de la lumière. Ce n'en sera que mieux.

Déblayons les trottoirs. Qu'ils soient nus, sans un accident. N'oublions pas qu'un édicule, arbre ou pylone fut-il seul agit comme un « bouchon », en supprimant la circulation sur une certaine longueur dans une bande du trottoir égale à sa largeur. Si deux accidents de cette nature se reproduisent à peu de distance, on remarquera que la partie du trottoir qu'ils délimitent

COMPAGNIE DE NAVIGATION
PAQUET

SOCIETÉ ANONYME AU CAPITAL DE 10,500.000 FRANCS

Lignesde Constantinople et de la Mer Noire. — Service direct pour Le Pirée,| Constantinople, Côte d'Anatolie, Batoum, Novorossisk (départ : le mercredi tous les 14 jours)

Ligne du Maroc. — Service rapide Marseille, Tanger, Casablanca.— Départs de Marseille et de Casablanca les 5, 15 et 25 en hiver, tous les samedis en été. — Départs fréquents pour tous ports du Maroc.

Service bi-mensuel ORAN-TANGER-CASABLANCA et les ports du sud du Maroc

Ligne du Sénégal.— Service régulier Marseille, Tanger, Casablanca, Dakar (départs de Marseille et de Dakar tous les 14 jours.

Services commerciaux sur Dakar, Rufisque, les ports de la Casamance et du Saloum.

Pour tous Renseignements, s'adresser :

A la Direction : **4, Place Sadi Carnot, MARSEILLE**
Et à Paris : **à M. A. NUNZI, 43, Rue La Fayette (9e).**

PENINSULAR ET ORIENTAL
STEAM NAVIGATION Cy

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE
SUR
L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres
Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :

ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert

Télpéhones 9.22 et 67.17 ; Interurbain : 101

ORGUES MUSTEL

RÉPUTATION
UNIVERSELLE

« L'Orgue Mustel est unique au monde. »
St-SAENS.

« Les Mustel représentent une suprématie. »
G. FAURÈ.

L. GÉBELIN

Agent Exclusif

77, Rue Saint-Ferréol, 77

P.L. DIGONNET & C.ie Importateurs
MARSEILLE - LE HAVRE

S. G. T. M.

Société Générale de Transporrs Maritimes à Vapeur

Siège social : 6s Rue de Surène Paris.
Adr. Télég. ; Transports.
Siège de l'exploitation : 70, Rue République, Marseille,
Adr. Tél. : Transports 68-82, Inter. 55.

Services Rapides pour Passagers et Marchandises sur :

l'Algérie le Sénégal, le Brésil, l'Uruguay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique

Pour frêt et passagers, s'adresser au Siège de l'Exploitation.

MAGASINS L. DEWACHTER JNE

VETEMENTS

2, Boulevard Dugommier, MARSEILLE

est proprement *inutilisée* d'où perte dans le débit de la rue, gêne pour le piéton, ce qu'il faut éviter à tout prix.

De même il faudra supprimer toute saillie, toute avancée (en attendant d'oter aux rez de chaussée davantage encore) ; il ne faut plus tolérer d'angles, de promontoires arrêtant le flux déjà embarrassé des grandes artères. Il faut établir, partout où des rues se croisent, des *pans coupés* et arrondir la chaussée pour les virages. Le piéton y trouve encore un refuge dans le segment demeuré libre. Il est paradoxal qu'on ait précisément fait disparaître un pan-coupé à l'angle du boulevard Philipon et de la rue Espérandieu alors qu'il faudrait prescrire partout cet usage dans l'intérêt même des maisons, inconfortables dans leurs angles.

Enfin il y a beaucoup à dire sur les courbes tant pour les promenades que pour les routes. Cette question étant de la plus haute importance, attendu qu'elle concerne notre magnifique Corniche, les routes côtières de notre Provence et toutes les voies en général, et qu'elle fait l'objet d'études spéciales de la part de certains urbanistes, nous l'examinerons plus à loisir dans un prochain aperçu.

Gaston CASTEL.

La Musique.

A L'OPERA

Le cœur se serre toujours lorsque les efforts auxquels on assiste n'atteignent pas leur but. C'était tout dernièrement le cas de l'ouvrage de notre concitoyen M. Hector Fraggi, *A quoi rêvent les jeunes filles*, que M. Prunet créait sur la scène de la place Reyer. Et pourtant, que de pages charmantes dans cette partition qui méritait un accueil chaleureux.

La lutte était inégale ; un acte ne se crée pas après les trois actes du *Jongleur* ; c'est en tout cas mal préparer un public que devra affronter, pour la première fois, un auteur. Massenet, avec la souplesse féline de son orchestration, et la simplicité de ses moyens déjà classiques et assimilés par les masses, use toutefois l'auditeur, le rend paresseux, justement par le peu d'effort qu'il lui demande ; il aurait fallu à M. Fraggi un public tout frais.

Et il aurait fallu, surtout, un scénario plus solidement charpenté. Dans une langue chatiée, Franc-Nohain a ciselé une ravissante broutille. La veine du compositeur doit aspirer à plus nerveux que cela. Les pages purement symphoniques qui composent sa partition étouffent le sujet, et les ingénues Ninette et Ninon se débattent quelquefois contre un flot qu'elles devraient dominer mais qui les submerge. Opéra-comique ? Non pas. Comédie symphonique, plutôt ; et à ce seul titre, il nous faut oublier sujet, voix, décors et lumière, pour ne plus nous rappeler que la musique.

Dans une atmosphère qui évoque celle de Pelléas, les idées originales et infiniment distinguées de M. Fraggi évoluent, se développent, se renouvellent, portées par des harmonies inattendues, fluides. D'alertes contrepoints animent les thèmes langoureux, et tout cela forme une symphonie d'élégance et de joie où je me permettrai un seul et léger reproche : une orchestration pas assez diverse. Mais il est à souhaiter que M. Fraggi ne s'en tienne pas là : et de tout cœur nous lui souhaitons le courage de continuer, car la réussite est certaine.

Ernest MARION.

CONCERTS CLASSIQUES

Parlons tout de suite de M. Fourestier, venu à son tour, selon le programme, diriger nos musiciens.

J'ai déjà dit l'an dernier le bien qu'il faut penser de lui. Il n'interprête pas seulement les œuvres ; il y collabore — lorsqu'elles en ont besoin. Certains jours même on se demande s'il ne les recrée pas. Souventes fois il y infuse ou il y découvre — on ne sait lequel des deux termes choisir — une expression et une force que personne en tout état de cause ne nous avait encore révélées.

Exemple : Vous entendîtes à maintes reprises, n'est-ce pas, la *Rhapsodie Norvégienne* de Lalo ? C'est un ouvrage distingué et bien écrit, caractéristique de notre claire, élégante et pondérée Ecole française. Mais je ne sache pas qu'il eut jamais secoué frénétiquement l'auditoire. Hé ! bien, à notre grande stupéfaction, cette frénésie enthousiaste nous l'avons éprouvée, sous la baguette de M. Fourestier. Le bon Lalo serait-il un *grand bonhomme* méconnu, ou M. Fourestier est-il un des animateurs auxquels rien ne résiste ? Bouleversé par cette impression inattendue de la *Rhapsodie Norvégienne*, je fus quelques jours plus tard entendre à l'Opéra le *Roy d'Ys*, du même compositeur. Je n'y retournerai que le jour où M. Fourestier dirigera l'orchestre. Il y a dans la musique française un mystère, un cas angoissant : le cas Lalo-Fourestier. Je demande qu'on nous l'élucide.

*
* *

Parmi les morceaux offerts à notre soif de nouveauté ont figuré sous le titre collectif de *Dolly*, six petites pièces écrites pour piano par Fauré et orchestrées par M. Rabaud. L'association de ces deux noms promettait une dilection que personne n'a ressentie. Je me demandais mélancoliquement pourquoi l'auteur de *Marouf* pétrissait aujourd'hui une pâte si molle et si terne. J'en eus l'ex-

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE

VOUS SOUMETTRA

SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT

TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

SUCCURSALE POUR LE SUD-EST

27, Rue Sala – LYON

Toujours "en beauté"

Votre miroir vient de vous le dire: «Aujourd'hui vous êtes en beauté». Vous voici heureuse, heureuse de vivre, heureuse d'être belle. Pourquoi n'en serait-il pas toujours ainsi ? Pourquoi demain votre charme serait-il diminué ?

Assurez-vous, sans cesse, ce teint qui vous fait plus jolie.

C'est tellement simple : employez une bonne poudre. Vous préférerez la POUDRE NYMPHEA • qui est fine, qui " tient ", qui n'abîme pas la peau • vous la préférerez parce qu'elle vous assurera définitivement un teint jeune, naturel et parce qu'elle est moins cher. Elle vous est présentée

en sachet, vendu 2 francs,

prix qui serait impossible si elle était présentée, comme tant d'autres, dans un luxueux mais inutile habillage. Demandez à votre parfumeur

La poudre

NYMPHÉA

qui rend plus jolie

Exigez la nymphe dans l'ovale vert

Gros: Lorenzy-Palanca

plication par cette interview qu'il accorda récemment à M. Pierre Maudru de *Comœdia :*

En ce qui concerne la composition musicale, le désarroi des jeunes gens est grand.

« *Ce désarroi naît de la contradiction qui existe entre la musique qu'ils étudient, qu'ils* AIMENT, *et la musique nouvelle qu'une minorité voudrait imposer ; entre les formes pures, expressives, émouvantes, des Bach, des Mozart, des Fauré, et la mitraille dont nous assourdissent certains crégteurs à la mode.*

« Le succès qu'obtiennent parfois ces derniers déconcerte nos élèves. Ils se demandent avec inquiétude où se trouve la vérité. Ils sont tentés de copier ces nouveaux modèles. S'ils écoutaient leur instinct, ils se tourneraient vers la musique harmonique, qui se prête seule, à l'expression des sentiments humains, vers le langage musical si riche, si noble, de Richard Wagner, de César Franck ou de Fauré. »

Ceci explique cela. Avec une esthétique de ce calibre, M. Rabaud ne pouvait en vieillissant que devenir Directeur de Conservatoire, ce qui n'est pas absolument une preuve de génie, le dit Conservatoire fut-il celui de Paris.

Je suis au regret de dire une fois de plus que si Bach, Mozart, Wagner, Franck et Fauré et tant d'autres, écrivirent des chefs-d'œuvre, ceux qui les imitent aujourd'hui, ceux qui ne s'inspirent que de ces maîtres sans rien créer eux-mêmes ne font que des choses très plates, comme l'orchestration de *Dolly*. Or, on ne crée qu'en faisant du nouveau, ne ressemblant point aux œuvres anciennes, et c'est ce nouveau que M. Rabaud appelle de la mitraille.

Il ne restera, je crois, dans la musique symphonique, qu'une seule composition d'un homme qui chercha jadis à être original. C'est la *Procession Nocturne*. Il me vient subitement souvenance, je ne sais pourquoi, d'avoir lu que Rossinante galopa une fois dans sa vie. C'est évidemment pure coïncidence, car ces deux pensées, d'ordre si différent, ne peuvent avoir aucun lien entre elles.

*
* *

La place m'est trop mesurée pour dire tout ce qu'il faudrait et le développer suffisamment. Parmi ce que l'Association nous a donné de nouveau une longue mention conviendrait notamment à la *Tragédie de Salomé*, de Florent Schmidtt. Mitraille, dirait M. le Conservateur des Hypothèques, pardon, M. le Directeur du Conservatoire.

Napoléon aussi faisait cracher de la mitraille par l'orchestre de ses fusils et de ses canons. Celle de Florent Schmitt nous a tenus haletants et subjugués. Une ovation enthousiaste et un triple

rappel partirent de l'auditoire à la fin de ce grandiose drame musical.

Dire que l'orchestre y fut parfait, ce serait trop. Il nous secoua tout de même, grâce à M. Fourestier et nous devons leur en être reconnaissants.

*
* *

Mme Larrieu-Jouvencel est une jouvencelle pianiste de grand talent, que les Concerts Classiques voulurent bien accueillir, quoique premier prix du Conservatoire de Marseille seulement (classe Audoli, création Billès, adjoint aux Beaux-Arts). Grand merci à l'Association. Il faudra bien qu'elle accueille un jour non seulement les pianistes mais les compositeurs marseillais aussi. Nous en reparlerons.

Raoul BATAILLARD.

MACHINES PARLANTES

DISQUES COLUMBIA : *Wagner, Festival Bayreuth* 1927.

DISQUES ODÉON : *Sophie Tucker.*

DISQUES GRAMOPHONE : *J.-S. Bach, Messe en si mineur.*

Onze disques, numéros L. 2007 à 17, où revit projetée dans le temps, le meilleur de la pensée Wagnérienne. A les entendre, l'arche de feu de l'or du Rhin s'est levée à nouveau pour moi et des légendes toutes neuves ont soudain surgi de mes nerfs. *Scène du Graal, Chœur des filles fleurs, Enchantement du Vendredi Saint, Prélude*, toutes les grandes voix du bien et du mal, de l'esprit et de la chair, de l'espérance et du désespoir, entament un combat où se joue le sort du monde. Ecoutez un disque comme la *Chevauchée des Walkyries* pour vous convaincre des possibilités actuelles des machines musicales.

*
* *

Sophie Tucker que nous a révélé Columbia avec le fameux *Some of these days*, enregistre actuellement chez Odéon. Sa voix étrange prend parfois les accents d'une nostalgie qui ne peut être comparée à aucune autre. Son *Blue River*, N° 165.185, et *What'll you do ?* N° 165.207, sont tout à fait émouvants. Il ne faudrait pas cependant qu'un enthousiasme de sonorité lui dicte des transpositions de valeurs aussi fréquentes.

Damia, notre chanteuse que l'on peut rapprocher d'elle, par le genre, sait trouver des timbres tour à tour tendres et douloureux, gouailleurs et narquois. Les paroles des chansons de Sophie

F. STEMBERA

FERRONNERIE D'ART

MARSEILLE

68 A, Boulevard de la Blancarde, MARSEILLE — Tél. Manuel 1.85

Un homme de goût ne se conçoit plus sans phonographe

Assurez-vous en chez

PHONO MONTGRAND

Musique de chambre - Musique d'orchestre - Chœurs russes - Opéras

Jazz Band - Jazz vocal.

Appareils et Disques Columbia, Gramophone, Pathé, Odéon, Salabert

RENSEIGNEMENTS, CATALOGUES, FACILITÉS chez

PHONO MONTGRAND, 26, rue Montgrand, Marseille

LES CHAPEAUX **BERRY**

14, rue St-Ferréol, 14 — MARSEILLE

sont toujours les plus chics

aux meilleurs prix.

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION

45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**
La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **75 Millions** entièrement versés

Réserves : 30.450.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

COIFFEUR POUR HOMMES DUPONT

16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)

GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

Tucker n'impliquent pas toujours son égalité de débit. Le tragique qui l'anime si instinctivement gagnerait à mon avis à plus d'équilibre.

*
* *

Deux nouveaux disques de l'admirable *Messe en si mineur* ont été mis en vente avec le supplément de février, numéros W-862 et W-863. (Royal choral sociéty et orchestre du Royal Albert hall.) Le chant d'allégresse d'un monde sauvé par le Fils s'écoule dans le *Patrem Omnipotentem*, avec le rythme d'un grand fleuve de sang. Dans le *Cruxifixus*, c'est la plainte des Saintes Femmes qui résonne une fois encore. Le thème du désespoir humain y est traduit avec des accents d'une grandeur qui peuvent aisément être comparés aux plus belles pages de l'Imitation. *Qui Tollis* est le cri d'angoisse d'un monde qui se cherche et le *Hosannah in Excelsis* traduit la joie magnifique de l'espoir dans le salut.

Jean MALAN.

CONCERT A DEUX PIANOS
PAR WIENER ET DOUCET

Les amateurs de musique mineure et d'histoires contées savamment se sont réjouis du concert qui leur a permis de juger les deux célèbres pianistes autrement que par des disques de phonographes.

Leurs auditions par disques me paraissent cependant préférables par leur moindre perfection. Ce goût Cocteau qui est contraire à toute grandeur commence à avoir bien fait son temps, il est inadmissible que les qualités musicales de Wiener et de Doucet continuent à être cantonnées sur des articles à l'import-export. Le jazz est d'ailleurs en perpétuelle évolution et Wiener et Doucet seront sans doute obligés de modifier leur formule.

Ces réserves ne m'empêchent pas d'avoir apprécié, en particulier, leur exécution d'*Over my shoulders*. J. M.

BELLE JARDINIERE

2, Rue du Pont-Neuf — PARIS

La Maison qui a créé l'industrie du Vêtement tout fait et qui l'a portée à son plus haut degré de perfection.

Succursale à Marseille

6, 8, 10, Rue Saint-Ferréol

TOUS LES VÊTEMENTS tout fait et sur mesure

Pour tous les âges - Toutes les professions et toutes les circonstances.

La Peinture.

Plaisons-nous à enregistrer un mouvement d'idée en faveur de la peinture contemporaine. De toutes parts des volontés cherchent à s'extérioriser.

DIVERS. Sous l'illustre parainage de Jacques Callot, peintre et graveur français (1592-1635), que certain de mes confrères pense être un expert auprès du tribunal civil de la Seine, une galerie parisienne essaye d'écouler en province ses laissés pour compte. Les quelques noms devant justifier le catalogue et destinés à allécher le public ne sont représentés que par des œuvrettes dont le caractère précaire ne peut échapper. Signalons cependant le paysage N° 24 de Mintchine qui est bien composé et le petit poème en prose pictural de Bianka, N° 5. Le Vlaminck N° 53 commente les gros tirages, il nous serait agréable d'en connaître quelques éditions à tirage restreint. G. Courbet, Constable, Renoir, Berthe Morizot, Jongking figurent.

Galerie Detaille, Marguerite Allar expose un ensemble violent où les couleurs chimiques trahissent sa main encore inexperte. Ses toiles dénotent cependant des qualités de charme et de tendresse. J'aime par exemple ce sujet sensible où les fleurs et un livre ouvert créent une véritable intimité dans un coin de pièce.

Je ne pense pas que la Galerie Detaille puisse soutenir longtemps sa réputation si elle persisste à nous montrer des ensemble de l'ordre de celui qui est actuellement exposé sur ses murs. Ce salon des peintres indépendants de Cucuronroquefortla bédoule doit faire la joie de bien des personnes, mais tout de même, tout de même !

Galerie Jouvène, d'un groupe de peintres toulonnais ne retenons que les deux toiles réfléchies et sensibles d'Eisenchiz. La gravité de l'atmosphère de la Drôme est traduite avec une véritable compréhension picturale.

AQUARELLES CHEZ JOUVENE

Il m'a toujours semblé qu'en peinture les tendances s'opposent et se neutralisent. Tandis que les unes relèvent du domaine expérimental et peuvent aisément servir de liaison entre les arts à réalisation plastique et ceux à réalisation abstraite, les autres n'ont d'autres fins que de continuer à noter avec une technique plus ou moins adaptée aux besoins de l'époque les plans, les formes, les couleurs et les rapports de ces différents éléments entre eux.

Cette dernière tendance semble retrouver la faveur d'un public désorienté quelque peu par les extravagances de certaines expériences. La réaction était indispensable, il était inadmissible que nombre d'individus sans véritable culture picturale puissent conti-

La véritable Bouillabaisse de Marseille
est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

Un chauffeur averti en vaut **DEUX...**

Un chauffeur averti est celui qui emploie

L'Huile VIT'OIL

La grande Marque Française

TASSO Frères - Marseille

HUILES MINÉRALES

pour tous graissages industriels

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez
MENELIK
6, Quai de Rive-Neuve, 6

Société d'Alimentation de Provence – Avignon

Saucisson "MIREILLE"
LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

Vieille Maison Centenaire (1823)
PASCAL
sa ***BOUILLABAISSE...*** *ses* ***METS PROVENÇAUX***

27, Place Thiars, 27, Quartier Rue Neuve. — MARSEILLE

Octave LAMBERT-PASCAL
Propriétaire

Téléph. Urb. et Int. 20.76

Prix très modérés

CHARBONS
Georges GUYAT Fils
Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE ✕ Tél. Colbert 85-09

FLEUR DE PROVENCE PARFUM DISCRET DE
JOLET 1, Rue de Rome - Tel. 77-48 - MARSEILLE

nuer à donner le change, à la faveur des moyens qui étayent les recherches et les extériorisations de certains grands esprits.

Picasso, Ernst, Masson, Chirico, restent bien au-dessus de l'art contemporain et me touchent d'une façon toute particulière, mais l'esprit qui les anime n'a plus avec la peinture que des rapports de moyen de langage. Parmi les peintres pour lesquels la peinture est encore une fin en soi, MM. Asselin, Ch. Camoin, Manguin, Picard Le Doux, Signac, Vivès-Apy, sont de ceux avec lesquels il faut compter. La Galerie Jouvène est donc fort bien inspirée en présentant un ensemble d'aquarelles de ces peintres. Disons tout de suite que nous ne sommes malheureusement pas habitués à des manifestations de cette nature. Des qualités d'ordre, de tenue, de distinction, d'aisance, mettent un lien commun et une atmosphère de courtoisie entre la production de chacun des exposants où cependant les recherches particulières et les éléments personnels conservent l'importance que leur auraient attribuée des manifestations isolées.

Nous reviendrons longuement sur cet ensemble et sur les personnalités qui le composent.

Jean MALAN.

Le Cinéma.

Nous avons pu voir beaucoup d'indignités, dont nous ne commenterons qu'une, et rapidement. Ces prétentions « avortées », nous permettent de nous attacher aux œuvrettes légères, films passe-partout, où il semble qu'il n'y ait qu'à tout se permettre, au gré de la fantaisie (bonne ou mauvaise) alors que cela n'est que composition, réglage minutieux, pour produire souvent le délice étiqueté « film courant » et qui nous venge des « grandes œuvres ». L'après-guerre nous aurait-elle rendus irrémédiablement tristes ? Il faut en douter, puisque nous lui devons le génial Chaplin, Harold Lloyd, Buster Keaton, Picratt, et cette sorte d'évènement « littéraire » Lloyd Hamilton, auquel manque seulement que ses films soient de cinq parties au lieu de deux. Ajoutons Monty Banks et son beau souvenir dans « L'as du Volant » qui fut un très grand film, à fonds d'humanité dans sa première moitié, et que n'alourdissaient pas les extravagances de sa deuxième. A l'As du Volant, il fallait une course d'autos et de quelle classe, dans ses invraisemblances « raisonnées ». On est plus sain que nous outre-Atlantique, quel que soit notre passé glorieux. « Ils » sont donc heureux ou veulent le paraître, puisque leur production les intéresse en premier, et qu'elle ne nous revient que « par surcroît ». A nous d'y trouver notre compte, si nous avons assez de santé pour l'apprécier. La preuve est flagrante avec cette *folie* de la Métro : *Un gosse tombé du ciel.* Il y a de tout là-dedans. De la plus fine comédie, du vaudeville (sans

vulgarité) et du drame avec l'incendie. Il nous est arrivé souvent que cette perfection nous dépasse, et ce même étonnement se reproduit avec ce film. Il nous vaut la très grande joie de revoir une actrice disparue depuis quelques années, dont la grâce et la maîtrise nous enchantent. Sans équivalence chez nous, car elle est délicieusement jolie, suprêmement habillée. rythmique dans chacune de ses évolutions. Edith Roberts, que nous aimons depuis toujours, est une des très grandes stars de demain. Conrad Nagel est-il bien qualifié pour jouer les jeunes premiers dits « comiques » dont le prototype de grand talent est Douglas Mac Lean, nous ne le croyons pas, et il semble qu'il y ait erreur de distribution. Pauvre chicane d'ailleurs, car nous voudrions bien attribuer aux nôtres ces imperfections qui les enrichiraient. D'ailleurs nous ne voulons plus prétendre que les Américains soient seuls à nous donner de la joie spectaculaire. A côté des grands noms allemands, en voici d'autres de moindre importance (jusqu'à nouvel ordre) de beaux jeunes gens : Ygo Sim (dans *Le Masque d'Or*), Alphonse Fryland, (dans *Maquillage*), Harry Halm (dans *Mamzelle Maman*) et une splendeur Werner Fuetterer (dans *Courtisane* et la *Chaste Suzanne*), plus beau peut-être que Paul Richter. Nous ne voulons pas dire qu'il s'agit de leur esthétique seule : ils sont beaux en action, que le film soit de classe, moyen ou médiocre. Ce sont des acteurs. Il n'est donc plus question d'américanisme outrancier, et nous avons su faire sa part à Pierre Batcheff (dit nôtre, même s'il est russe) à cause du *Bonheur du Jour* où il s'avéra plein de talent. Dès qu'on se passionne pour cet art nouveau du cinéma, il faut se conjuguer avec lui, et cela devient joie. Si chacun des acteurs que nous avons cités, jusqu'à nous familiariser avec son nom, nous revient en mémoire, et sans effort, c'est bien qu'émanait de leur physionomie une attraction, une emprise née de leur talent. Nous commentons avec conviction, et sans prétendre convaincre. Un exemple, au hasard : Victor Mac Laglen dans *Au service de la gloire*. Sa douleur devant la mort de Bary Norton est une des choses les plus pathétiques de l'écran, et ses deux partenaires, Edmund Lowe, Don Juan soldatesque et Dolorès del Rio, si sensuelle, sont profondément gravés sur notre rétine. Et nous pourrions citer d'autres exemples et d'autres noms. Hélas, notre mémoire trop fidèle n'a enregistré, à part de rares fois, que les turpitudes des nôtres. Comique épais, pitreries graves, incidents dramatiques assez médiocres pour n'en pouvoir sourire, tout le fatras de la sensiblerie. Non, ne citons pas de noms, et laissons aux concierges le soin de les chérir. La part leur fut belle avec *Morgane la Sirène* qui est bien une des imbécillités les plus notoires de notre cinéma. Ainsi nous l'aurons commenté « rapidement » selon nos promesses.

Jules ROQUE.

:: MARSEILLE ::

TÉLÉPHONE : 2.01

R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur - -

Appartements Confort Moderne = Terrasses et Jardins Magnifiques

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, Rue Cannebière. 66

Même Maison : **GRAND CAFÉ GLACIER**, Charles BORY, Prropiétai e

MARSEILLE - Cannebière

Tout premier ordre
Situation la plus Centrale au Midi

Toutes Chambres avec Eau courante
Cabinets de Toilette
ou Salles de Bains

Téléph. urbain et inter
dans chaque chambre

Télégr. LOUVRE-PAIX
Téléph. 18.

HOTEL LOUVRE & PAIX
RESTAURANT

The
Leading
and
Best known
Hotel in Marseilles

Most Centrally
Situated in the Cannebiere
Southern Aspect

All Bedrooms provided with
Running Water or with Bathroom
aud Lavatory attached.
Phones in all Rooms for Local or Trunk calls.

MARSEILLES - Cannebière

Automobilistes ! visitez LES BAUX

Provence Romaine et Moyennageuse

HOSTELLERIE DE LA REINE JEANNE

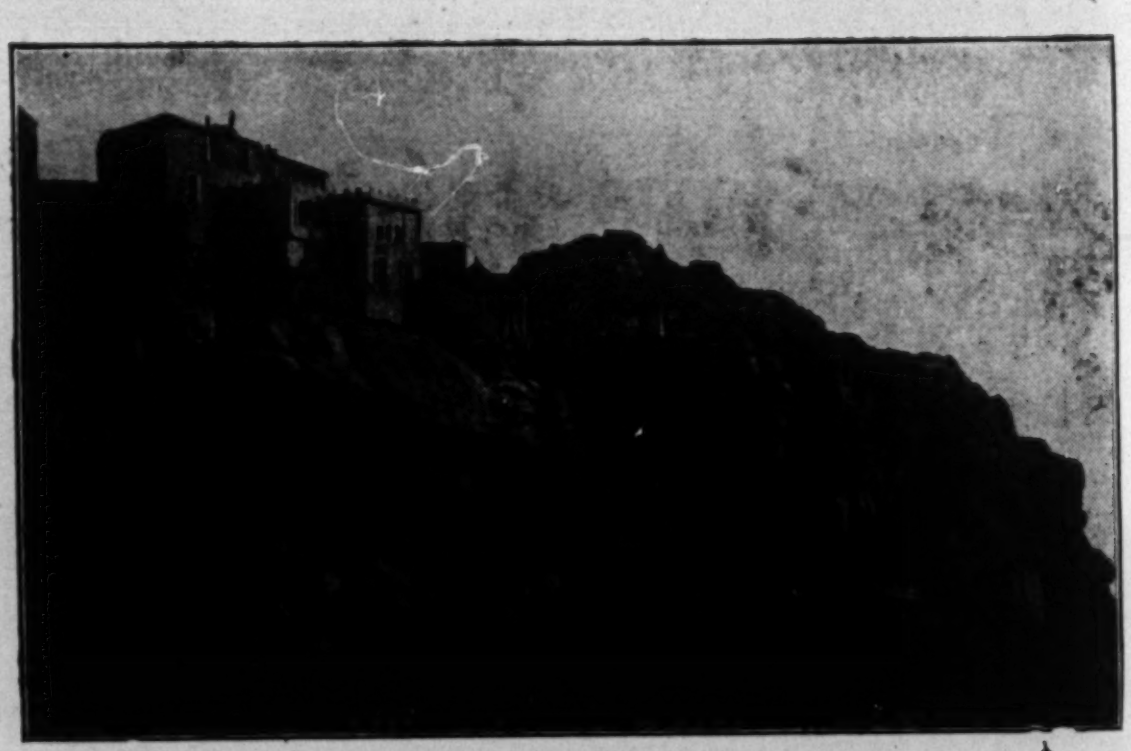
Pavillon de la Reine Jeanne

20 CHAMBRES
meublées à n uf

Restaurant
Terrasses
Pergola
Tea Room
Garages

Directeur-Propriétaire :
DUMAS

Cuisine Provençale
Grands Crus de Provence



L ÉCHENARD, owner: Late Gal manager, Ritz-Carlton, Londres et Paris.

Échos.

· *Union des Femmes de France.* — Cette association dont on sait le rôle bienfaisant a donné à *Massilia* une représentation d'une revue spécialement écrite à son intention : *Je t'emmène en Ligurie,* dont l'auteur est M. Georges Swaton, l'assureur bien connu. Ce fut un succès véritable auquel les sympathies nombreuses que les interprètes et M. Swaton comptaient dans une salle exceptionnellement comble n'ont eu aucune part. La variété des scènes, l'esprit dont elles pétillaient à tout propos, l'humour des personnages contribuaient à donner à l'ensemble un vif éclat. Nous avons goûté particulièrement la scène du Mariage de Gyptis et Protis où M. Flaissières se révéla égal à lui-même. Le prologue, dit avec bonheur par Mlle Giraud, était l'œuvre du regretté M. Grandbesançon dont on a connu le talent. La partition, dûe à MM. Roberi et Acquaviva, fut accueillie avec grande faveur. Notons au premier rang des interprètes Mme Altieri-Ciampi qui fut admirable en Gyptis et lui prêta en outre de sa beauté les dons rares d'un art qui n'en est plus à ses débuts. Mmes Lyon-Maurech, François-Jean, Picot, Imbert, Giraud et Constostavlos. MM. A. Vlasto, Lyon, Benausse, Tarrazi, Retif, Pandely Vlasto, A. Giraud, M. et L. Roux, Lecat et M. Swaton ; nos compliments les plus sincères à cet harmonieux ensemble et au spirituel auteur.

—)o(—

A l'Académie de Marseille. — Ce fut une grande fête que la réception à l'Académie de Marseille, dimanche 26 février, de M. Gabriel-Marie, cette personnalité du monde musical de Marseille et d'ailleurs. Les nombreux amis que le compositeur et chef d'orchestre a su grouper au cours d'une vie toute dévouée à son art et que sa vigueur dans l'enthousiasme ou la critique a toujours conquis lui ont fait dans l'amphithéâtre de la vieille Faculté l'entourage le plus affectueux et le plus admiratif. Le discours magistral du récipiendaire, parsemé de mots éloquents, fut applaudi de grand cœur par cet auditoire qui entendit une fois encore la profession de foi du musicien et son attachement magnifique à l'art consolateur par excellence. Comme pour M. Henri Bertrand ce fut le président M. Delanglade qui lui répondit avec sa bonne grâce et son à-propos coutumier. Très favorablement écouté, ce discours fut souligné par l'unanime satisfaction des lettrés et musiciens de Marseille pour qui l'élection de M. Gabriel-Marie prenait l'aspect d'un hommage et d'une solennité.

—)o(—

Conférences. — La Société de Géographie a poursuivi sa brillante série de conférences par deux matinées pleines d'intérêt : La causerie de M. Rouquette de Fonvielle, Directeur parisien du journal argentin *El Diario,* sur *La République Argentine* qui eut lieu à l'*Aubert-Palace,* dimanche 19 février, et celle de Mlle Marthe Oulié, Docteur ès-lettres, sur *Croisières féminines en Méditerranée* qui fut donnée devant le plus sympathique auditoire le 26 février.

A l'Aubert signalons la conférence de M. Jean Tharaud qui aura lieu dimanche 4 mars sur le voyage en Palestine des grands romanciers Jérôme et Jean Tharaud.

—)o(—

Conférences Jacques Paliard. — Tout intellectuel et par conséquent tout lecteur des Cahiers connait cette belle figure du philosophe Jacques Paliard. Il nous a été donné — grâce à l'initiative d'un groupe que dirige une admiratrice zélée et compétente Mlle Chabaud — d'entendre une série de conférences du maitre d'Aix sur l'*Art et la Vie intérieure.* Il ne nous est pas possible cette année — vu le retard — de parler avec tous les développements qu'un tel sujet comporte, de ces conférences comme nous l'aurions désiré, car il faudrait pas à pas suivre la pensée agile du philosophe qui nous entraîna avec une virtuosité sans égale vers ses sommets coutumiers. Il y a quelque humiliation pour le conférencier et pour la revue qui se rend coupable d'une telle absence de tact, à vouloir « préciser » seulement dans les limites d'un écho des théories qui sont essentielles à tout esprit tourné ver l'esthétique ; ce serait faire subir à ces idées des condensations arbitraires qui en mutileraient les moyens d'action sur les esprits et surtout ce serait se vouer à un ridicule échec. Nous nous bornerons seulement à dire notre reconnaissance au philosophe qui nous donna au cours de dix soirées d'inestimables joies spirituelles en regrettant, sur le plan esthétique où nous nous plaçons, ce rôle un peu ingrat et décevant où

il semble condamner l'artiste — selon lui créateur de symboles, mais non de beauté essentielle et vivante, créateur toujours spectaculaire qui demeure dans l'antichambre des réalités spirituelles. Car il nous est pénible d'adhérer à cette dépossession de l'artiste et nous attendons des conférences futures un réconfort plus grand et un apaisement plus complet pour les consciences de ceux qui recréent la vie pour la joie des sens.

—)o(—

A l'Association Philosophique du Sud-Est. — Conférence très vivante et de l'intérêt le plus immédiat de M. Roger Vente sur l'*Orientation et la Sélection professionnelle,* dont tout chef d'entreprise, tout homme d'affaires soucieux de bien choisir son personnel et d'en accroître le rendement aurait pu tirer le plus grand profit. Nous louons vivement la direction de l'Association de fare place en ses programmes à des sujets qui ne ressortissent peut-être pas à la philosophie des systèmes mais bien à celle de l'action.

—)o(—

L'Eau à la Bouche — Cet acte de Léon Bancal que nous avions l'avantage de connaître a enfin trouvé vie sur la scène du Gymnase, sous l'initiative d'un directeur avisé. Et ce que nous avions présumé se réalise. Cet acte est vivant, bien construit, tout en nuances, d'un psychologie discrète mais cependant qui tombe sous la perception de chacun, tant les sentiments qui en font le sujet trouvent écho dans nos instincts.

—)o(—

Notre collaborateur et correspondant d'Alger, M. Gabriel Audisio, actuellement à Paris pour les services de presse de son nouveau roman *Héliotrope,* édité par la N.R. F., n'a pu — cela se comprend — nous donner ce mois-ci les pages vivantes qu'il consacre à la métropole africaine. Nos lecteurs retrouveront cette signature familière dans notre numéro d'avril.

Cette Revue est imprimée sur papier Alfa des Papeteries Navarre. (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »)

IMPRIMERIE MISTRAL

CAVAILLON (Vaucluse)

La plus importante Typographie

du Sud-Est

RENSEIGNEMENTS ET DEVIS PAR COURRIER

LES IMPORTATEURS RÉUNIS

Société Anonyme au Capital de 5 Millions

SUCCURSALE DE MARSEILLE : **14, PLACE DE LA BOURSE**

J. FOMBELLE, ADMINISTRATEUR-DIRECTEUR

IMPORTATION directe de CHARBONS

FRANÇAIS — ALLEMAND — ANGLAIS

Foyer domestique — Industrie — Navigation

TÉLÉPHONES : Colbert 51-42 - Manuel 4-31 - Manuel 11-53 (Entrepôts) - Privé 91-02

PAPETERIES NAVARRE

Société Anonyme au Capital de 54 Millions

AGENT DE VENTE :

UNION FRANÇAISE DE PAPETERIES

SOCIÉTÉ COMMERCIALE LAFUMA

SIÈGE SOCIAL : LYON, 52, Avenue de Noailles

André NAVARRE, Ingénieur E.C P., Directeur général

PAPIERS

Extra-Fins, Fins. Moyens pour Écriture et Impression
Pur Fil Lafuma, Madagascar, Alfas
Couchés, Affiches, Phototype

CARTONS

pour Boîtes Pliantes, Bristols, Cartes Bicolores
Phototypie Couchés

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris

Dépôts Régionaux à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, rue Delille.
à SAIGON : Établissements DUMAREST, d'Indo-Chine.
à CASABLANCA : S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine.

Agences : Alger, Oran, Tunis, Tananarive, Hanoï, Le Caire, Beyrouth, Jaffa Smyrne, Jérusalem Constantinople, Athènes, Bucarest.

Lampes "MAZDA"

En vente chez tous les Électriciens

AGENCE : 1, Rue du Théâtre Français — MARSEILLE

DÉPOT : 59, Rue Saint-Bazile — Télephone 34-06

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE -:- LINOLÉUM -:- TOILES CIRÉES

CHABERT & Cie

Maison fondée en 1827

30, Rue de Rome — MARSEILLE

Chèques Postaux 77-71 — TÉLÉPHONE 27-80

Balais, Brosses, Plumeaux - Paillassons, Stores

CONFECTION ET POSE - PRIX FIXE

AMBULANCES AUTOMOBILES

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

1, Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse — MARSEILLE

Téléphone : MANUEL 618 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - Chauffage Central

Compagnie d'Assurances

" LE SECOURS "

ACCIDENTS - INCENDIE - VIE - VOL

Agences à Marseille { *42, Rue Paradis, — Tél. 76-72* / *56, Rue Grignan — Tél. 23-63.*

HUILERIES DARIER DE ROUFFIO

MAISON FONDÉE EN 1850

Siège Social : 8, Rue Cherchell, MARSEILLE

HUILE d'Arachide Extra Surfine Raffinée « DELTA »

GRAISSE VÉGÉTALE « DELTALOSE »

SAVONS supérieurs { LA PIPE / LE TRÈFLE / BRUN EXTRA DARIER

TOURTEAUX « Le Croissant et L'Étoile »

A NICE

REFLETS D'ART

Par ces temps féconds où on ne peut risquer un pas dans Nice sans voir une exposition de peinture, le Salon des Beaux-Arts est celui d'où l'on sort le plus affreusement congestionné, non par la chaleur de la vie, non par des parfums, des souffles, des mouvements ou des palpitations. Ici, rien de tout cela. C'est l'éblouissement d'une laideur globale qui vous suffoque dès l'entrée. A la sortie, j'ai dû marcher sans arrêt pendant une demi-heure pour me désintoxiquer. Après les inépuisables magies du Musée Cheret où une sensibilité, sans cesse renaissante, vous arrive par le rêve des prunelles, l'ivresse qui monte des gorges naissantes, le frisson des lumières de la côte sur les exquises carnations, ces allégories dont tout le drame se concentre dans le mouvement, les attitudes, l'accord intime des couleurs et des figures, où il m'est arrivé d'oublier que ces femmes étaient sur un morceau de toile avec de la pâte et de leur sourire comme à un rêve, comment se résigner à regarder ces nus informes et adipeux, ces gorges flasques qui vous donneraient à jamais l'horreur physique de la femme ! Que dire des paysages où aucune valeur n'est observée, où un naturel instinct du bizarre s'affirme ?

On ne blâmerait pas ces contemporains d'être révolutionnaires si, dans leur renouvellement, ils dotaient la peinture de hautes convictions ou de transformations esthétiques en respectant la beauté immuable de l'Art dont les modes d'expression peuvent seuls changer avec le temps. Qu'ils adaptent donc leur technique à l'Art au lieu d'abaisser l'Art à leurs conceptions erronées ! Qu'ils introduisent dans l'Art des éléments novateurs jusqu'ici inexprimés, peut-être aurons-nous un moment le vertige, mais nos yeux s'habitueront au choc d'une nouvelle clarté, si elle sait nous apporter l'enchantement des couleurs et des formes par la lumière et le frisson du Beau.

Je me sens incapable de faire une critique détaillée de ce Salon. Quelle différence avec celui de l'année dernière ! Et combien je félicite les confrères locaux de trouver pour chaque artiste une louange propre! Ils ont sans doute les yeux nécessaires et la plume sympathique pour exercer ce sacerdoce, laissons-leur en toute la gloire... Et, cependant, on entendait dans la salle des exclamations d'admiration! Non! mais il fallait les regarder ces gens-là! et leurs yeux ronds qui ne voient rien et leurs bouches ouvertes, prêtes à renforcer la réflexion du voisin... et l'angoisse de leur pauvre

pensée! « Est-ce vraiment ce que l'on dit? Pourquoi est-ce bien! Pourquoi est-ce laid ? » Ah ! ils auraient bien voulu le savoir !

Je ne citerai que les cinq toiles qui m'ont communiqué quelques-unes des sensations subtiles de l'Art : le n° 168, des « barques avec des pêcheurs » de romance comme sait en peindre Laurent Mattio, cet observateur ardent et sincère de la magie provençale ; le n° 253 de Le Breton : un cheval au repos, vigoureux et bien dessinés; le n° 63, de Daragnès: un village provençal; le n° 120, de Gernez : une impression de barques sur les eaux boueuses d'un fleuve; des bois de Mme Francine Cappatti qui étonnent par tant de force, tant d'invention et de virilité chez une femme; son œuvre traduit les accents vigoureux de nos villages niçois et de nos champs, tels qu'ils vivent dans la nature.

THÉATRES. — A l'Opéra, pas de grandes reprises ce mois-ci. Le répertoire courant avec vedettes.

Au Casino Municipal, « les Ballets fantastiques de Loïe Fuller », et de la joie, de la couleur et toute l'âme multiple de la danse. La création de la « Belle aux hommes » du trop bourgeois Vautel, annoncée à grand fracas et qui ne contient aucune idée neuve, n'a dû, son succès qu'au prestige durable de Cécile Sorel et à l'indulgence d'un public composé d'indigènes primaires et de cosmopolites comprenant, heureusement, peu le français.

MUSIQUE. — Des concerts de plus en plus multiples. Un seul régal: Les Concerts Lamoureux, à l'Eldorado. Toute la pensée titanesque de Beethoven, la joie limpide de Mozart et l'âme tragique et fervente de Wagner, interprétés sous la direction impeccable de Paul Paray.

CONFÉRENCES. — A la « *Société des Sciences et des Arts* », une intéressante conférence du Général Toulorge sur la Survivance de l'influence française en Haïti. De M. Jules Belleudy, une causerie sur l'Art de Jules Chéret avec des révélations inédites faites avec un esprit et une vivacité qui ont fait dire par la majorité des auditeurs : cette phrase, inouïe après une conférence : « C'était trop court. »

« A L'ARTISTIQUE ». — Conférence par M. Henry Lyonnet sur le Théâtre d'Alfred de Musset ; de Madame Marie Gasquet : « Mistral raconté par sa filleule ».

Au « *Groupe des Etudes Historiques* » : le Pays de Rembrandt par M. Alené.

Enfin la municipalité vient de créer un vrai centre intellectuel à Nice, en ouvrant, sous la présidence de M. Padé, recteur de l'Université d'Aix, une nouvelle Salle de Conférences. Ceci est un bon point à inscrire au tableau d'honneur niçois.

Charles BARZEL.

high life tailor

Rue Noailles
MARSEILLE

Costumes pour Hommes et pour Dames

MAISON DE PREMIER ORDRE

A TUNIS

Sous la direction de Maurice David, à Carthage,
à qui toutes revues et publications littéraires tunisiennes
devront être adressées.

J'habite Tunis depuis quatre ans : pour rédiger cette chronique, dont les *Cahiers du Sud* ont bien voulu me charger, il aurait sans doute mieux valu que je ne fusse dans la régence que depuis une quinzaine de jours. J'aurai été ainsi plus capable de donner sur le pays, de quelque endroit que je l'observe, ces impressions nettes et ces jugemnts précis, dont sont tellement friands les lecteurs français, qui dans les relations des voyageurs cherchent plus à comprendre qu'à concevoir et, à propos des rapports qu'on leur fait des choses d'outre mer, se plaisent à satisfaire leur intelligence plutôt que leur curiosité.

Ou bien encore il aurait fallu que je fusse tunisien depuis quelque vingt ans... J'aurais pu être ainsi plus documenté, plus exact, plus profond. Mais aussi bien, il ne s'agit pas de présenter ici une histoire de la pensée tunisienne depuis ses origines jusqu'à nos jours : il n'est question que d'exposer brièvement où nous en sommes... Je fais le point à la fin de cette année 1927 — 1444 de l'Hégire.

*
* *

SOCIÉTÉS. — En France on a l'habitude de sourire de ces sociétés provinciales dont les titres et les sous-titres étalent, entre autres choses, les trois mots sacro-saints de Lettres, d'Art et de Sciences. En Tunisie on aurait grand tort de payer de compliments ironiques l'activité de ces groupements. N'oublions pas qu'à Tunis la population française représente à peine le quart de la population totale. Les Sociétés dont je vais parler, ne cherchent pas seulement à grouper des éléments venus de la métropole ; elles président à l'activité intellectuelle de la population tout entière et contribuent ainsi à la rendre plus homogène, et, par suite, plus française. Je m'empresse d'ailleurs de dire qu'aucune de ces sociétés ne manifeste des tendances nationalistes (contrairement à la société italienne *La Dante Alighieri*) ; et c'est peut-être là ce qui explique l'excellence de leur action. On n'a pas besoin d'attirer les indigènes : ils viennent d'eux-mêmes. Ils se francisent sans s'en apercevoir — et quand ils s'en sont aperçus, ils n'en sont pas du tout fâchés.

L'Institut de Carthage ou Association Tunisienne des Lettres, Sciences et Arts comprend près de quatre cents membres ; certaines de ses sections sont fort actives, comme la section artistique, que préside avec beaucoup d'autorité Alexandre Fichet. En collaboration avec la *Société des Ecrivains de l'Afrique du Nord*, l'Institut de Carthage organise des conférences littéraires. Déjà sont venus Pierre Mille, Frédéric Lefèvre, Montherlant, Fabulet, Benjamin Crémieux, Langevin, Paul-Louis Couchoud, Jacques Guenne, Gabriel Mouren, Pierre Humbourg ; dans quelques semaines Jules Romains et Mauriac seront nos hôtes. Toutes ces conférences, dont le gouvernement tunisien a su comprendre l'intérêt, ont eu le succès qu'elles méritaient... mais je ne puis en parler davantage : je suis orfèvre — comme Audisio.

La Société des E.A.N. (section tunisienne) groupe ceux qui ont écrit, ceux qui écrivent, et ceux qui vont écrire. Je dois signaler Ferdinand Huard, Raymond Marival, Albert Guénard, Abderrahman Guiga, Arthur Pellegrin, A. Dupuy, Sarrus...

Il m'est difficile de parler des œuvres de ces écrivains, car je fais, moi aussi, partie de la Société et j'aurais l'air ainsi de vanter les camarades. Mais (puisqu'ils ne sont inscrits à aucun groupe) rien ne m'empêche d'écrire dans une revue française, combien nous sommes fiers, nous tunisois, de compter au nombre de nos concitoyens les deux savants et écrivains, (aussi connus d'ailleurs à Paris qu'ici) Etienne Burnet et Charles Nicolle.

Une autre société, dont les manifestations attirent à Tunis un public fidèle, est l'*Essor*. Son président, Alexandre Fichet organise des discussions contradictoires analogues à celles du Club du Faubourg Montmartre, et il est à la tête d'une troupe de comédiens amateurs grâce auxquels les Tunisois ont pu connaître certaines pièces de Pirandello, Arcos, Romains, Vitrac — grâce à eux seuls, ajouterai-je, car....

THÉATRES. — ... il y aurait bien des choses à dire — justement parce qu'il suffirait d'un seul mot pour traiter le sujet du Théâtre à Tunis. Il est inimaginable qu'on soit presque tenté d'écrire : *Rien*, quand on veut parler des représentations dramatiques qui ont été données au cours d'une année dans une ville de deux cent mille âmes. Je reconnais que Sarment est venu jouer au Municipal : grâces en soient rendues aux deux Directeurs de notre scène ! Je devrais reconnaître aussi que la Comédie Française a donné quelques représentations de pièces classiques, non seulement au Municipal, mais aussi à Dougga et à Carthage. Noms prestigieux ! Décors à faire pâlir de joie Duncan ! Mais pourquoi ces messieurs et ces dames, qui auraient

dû être les propagateurs de l'art français, ont-ils ôté à jamais l'envie aux Arabes, aux Juifs, aux Maltais, aux Italiens et enfin à nous-mêmes de lire ou de relire Corneille, Racine et Molière. Oh ! contre le mur autain de la loge proconsulaire l'écho des claques dont Lambert punissait sa cuisse ! Et pourtant, l'année précédente, ce même Lambert avait admirablement joué *Œdipe Roi*.

En vérité, on nous a méprisés ces derniers mois. Devant les kiosques, où l'on colle les affiches, on rougirait presque, quand on se trouve avec un étranger. J'entends encore le ricanement d'Humbourg lisant à haute voix : « Miss Heliett ! » ; et les trois letres *Clo* qui s'étalaient en rouge sur une affiche aux trois quarts recouvertes, ne pouvaient laisser aucun doute à cet étonnant érudit d'Humbourg sur le nom de l'opérette qu'on avait jouée l'avant veille : « Oh ! vous êtes à la page, à Tunis », siffla-t-il.

Je ne veux pas médire des directeurs du Théâtre. Ils font jouer ces vieilles choses parce qu'ils croient sans doute qu'elles plaisent au public. Mais si le public va voir jouer ces vieilles choses simplement parce que c'est une habitude d'aller au théâtre et qu'il faut bien se contenter de ce qu'on a ? Il faudrait peut-être que directeurs et spectateurs se missent d'accord... Et à Alger on a joué *Boris Godounow*, et on va donner *Pelléas* !

Aux amateurs de théâtre, qui ont vu jouer vingt fois *Manon* et cent fois la *Tosca*, il restre le *Palmarium* (enseigne alléchante qui évoque un jardin d'hiver rempli de palmes : mais surtout ne cherchez pas). Les directeurs de ce music-hall nous ont permis d'entendre, l'an dernier, les *Masques* et le *Coq d'or*. Il y a quelques jours, on représentait la *Revue Nègre*. Les spectateurs (comme aurait écrit M. Nourais dans le « Fanal de Sousse ») ont pu, pendant deux heures, s'imaginer qu'ils étaient dans quelque « boîte » de Paris. Plaisir suprême ! Il est d'ailleurs assez facile de se donner cette joie : il suffit d'aller au cinéma. Les cinémas sont ombreux, confortables et, à quelques semaines d'intervalles, on y voit reprsenter les mêmes films que sur les boulevards. Et puis ça coûte presque aussi cher !

MUSIQUE. — Voici d'abord des doléances — puissent-elles être importunes aussi bien en France qu'en Algérie, — en France, pour que la Société de propagande musicale songe un peu à ses lointains protégés, — en Tunisie, pour que des associations privées, de riches Mécènes (on ne fera aucune recherche indiscrète sur l'origine de la fortune), ou enfin le gouvernement cherchent à remédier au mal : *il est impossible d'entendre de la musique symphonique*. Nous avons eu de très beaux récitals (comment oublierait-on Jacques Thibaud, Lazare Lévy, Berthe

Erza, José Iturbi, les Radine ?) ; mais un morceau de piano, eût-il comme auteur Debussy et comme interprète Iturbi, ne peut qu'endormir la faim et non calmer cette rage d'entendre de la musique, qui devient pour les mélomanes une véritable souffrance. Les marchands Bembaron et Trionfo font de bonnes affaires avec leurs gramophones et leurs disques... C'est tout naturel. Un avocat me disait : « J'ai fait toute l'éducation musicale de mes fils avec un piano. » Comme Charlot suçait les clous de ses bottes à défaut de petits os de poulet !...

PEINTURE. — La vie artistique est très active, malgré les conditions défectueuses : les « Salons » se tiennent dans un marché désaffecté ; les expositions particulières se succèdent parmi les meubles et les casseroles. Cependant les trois gouvernements de l'Afrique du Nord, par la création d'un *Salon Nord-Africain*, qui aura lieu cette année en avril 1928, essaient de montrer que la République est aussi protectrice des Arts.

Parler des peintres ? Rude tâche ! Si je suis trop sévère, ou trop indulgent, que le peintre ou le lecteur veuille bien me pardonner : je corrigerai mes ererurs à l'occasion du *Salon officeil*.

Les tendances sont diverses, contradictoires. Quelques-uns imitent encore Bonnat, d'autres trouvent Vlaminck suranné. On veut être à la dernière mode : d'où des poncifs nouveaux.

Cependant quelle admirable leçon donne aux peintres la nature qui les entoure ! Quand, par une belle journée, on contemple le golfe de arthage des hauteurs de Sidi-ben-Saïd, on est surtout frappé du caractère classique — je dirais presque ra sonnable — du paysage : nettes sont les lignes que dessinent les montagnes, précises les silhouettes des cyprès ou des fleurs d'aloès ; sincère est la lumière. Comme Racine, le soleil fait ici quelque chose de rien : il ne faudrait ni épithètes, ni images — seulement les mots les plus simples, mais aussi les plus minutieusement choisis — pour traduire la parfaite beauté d'un mur blanchi qui est rongé par l'azur.

Cette sobriété des lignes, cette finesse des paysages, cette pureté de la lumière se retrouvent dans les toiles de *Maurice Picard*, que je considère comme le plus délicat des peintres de l'Afrique du Nord.

Vergeaud, qui connaît très bien son métier, a fait de beaux portraits et sait représenter avec beaucoup de grâces des scènes paysannes à la manière de Georges Sand. *Lemare* est plus puissant : foules orientales traitées à la Decamps, paysages de Normandie à la Courbet. *Bismouth* peint — trop brillamment peut-être — des intérieurs de synagogues. *Junès* préfère les rues mystérieuses, les femmes voilées. *Delacroix*, les terrse rouges de

la Briquetterie. *Roubtzoff*, aussi oriental qu'un Russe peut l'être, est le plus adroit des artistes : mais pourquoi est-il aussi minutieux, aussi curieux de petites notations ? *Dabadie* (dont une toile se trouve au Luxembourg) a traduit avec force — quelquefois avec sévérité — les nobles paysages du Maroc et du bled tunisien. *Alexandre Fichet* (trois fosi nommé) a exposé des portraits curieux, et des natures mortes richement harmonisées. *Boucherle* a un très grand talent, disent ses amis : on vante la qualité de son tempérament. Mais cherche-t-il la formule de son art dans sa conscience, ou dans le goût du public ? *Louis*, qui est un excellent coloriste, préfère les gazomètres aux minarets, et la « petite Sicile » aux rues voûtées de la Médina. *Tribolet* exposa l'an dernier une très intéressante « gare de Tunis ». *Mosès-Lévy* a su redonner une jeunesse à l'orientalisme vieilli. *Lellouche* a du talent, mais il a subi trop fortement des influences diverses. Madame *Martin Gourdault*, dont le nom est bien connu à Paris, est le peintre des beaux fruits et des fleurs éclatantes. Madame *Nadal* a un talent vigoureux. *Lemonnier*, dessinateur habile et décorateur ingénieux, *Demoutier*, *Cros*, *Clément* mériteraient mieux qu'une sèche mention... J'en passe d'autres — et des meilleurs. Toute énumération est fastidieuse pour celui qui lit, et dangereuse pour celui qui écrit. J'ajouterai donc, comme au bas d'une facture : sauf erreurs ou omissions.

*
* *

J'ai essayé de montrer, par ce bref exposé, qu'il y avait vraiment une vie intellectuelle à Tunis. Si on veut bien considérer que les Français ne sont dans la Régence que depuis quelque quarante ans à peine, on ne peut qu'admirer les résultats obtenus. Cette activité deviendra de plus en plus intense. Trop de motifs d'ordre divers — incompréhensibles pour un électeur de Rodez ou de Mont-de-Marsan — obligent les Français à tenir leur esprit en éveil. Dans ce carrefour qu'est la Régence (vieille image, mais quelle autre serait plus juste ?), il naîtra peut-être une Ecole dont l'énergie sera faite du mélange de forces originaires, les unes d'Orient, les autres d'Occident. Rémy de Gourmont disait que toute nouvelle doctrine, comme la Pléiade, le classicisme ou le romantisme, ne pouvrait naître que du contact de deux civilisations et qu'en conséquence on ne devait jamais parler de création, mais toujours de procréation. Peut-être donc quelque enfant divin naîtra sur les bords du Lac... Peut-être donc Tunis sera plus tard une nouvelle Alexandrie : en tous cas, ce n'est pas fatigant à écrire.

Maurice DAVID.